TRAVAIL DE GROUPE

N°3

Mars - Avril 1957

--:--

SOMMAIRE

- 1.- AVANT-PROPOSp.1
- 2.- PRESENTATION DU BARBARISME.....p.2
- 3.- LA BATRACHOMYOMACHIE.....p.29
- 4.- L'ACCUMULATION PHENOMENE CAPITALISTE ET NON SOCIALISTE.....p.49
- 5.- L'INSURRECTION HONGROISE (suite et fin).....p.72
- 6.- ELEMENTS D'ECONOMIE MARXISTE.....p.94

--:--

AVANT-PROPOS

Comme nous l'expliquions en présentant notre précédent fascicule, nous nous efforçons de coordonner autour d'une préoccupation politique précise les différents aspects de notre "TRAVAIL DE GROUPE" qui correspondent aux diverses réunions et études auxquelles différentes circonstances imposent un empirisme extrême. Dans la mesure où la liaison politique entre les textes qui composent l'actuel bulletin peut n'être pas évidente, il convient de la souligner en quelques mots.

Nous continuons l'interessante série des "Eléments d'économie marxiste" qui n'a pas seulement le mérite d'une exposition claire et concise mais aussi une valeur de solide polémique sur la question centrale de toute perspective révolutionnaire prolétarienne: la possibilité de soumettre l'histoire et les faits sociaux à la méthode et aux critères de la science. On a critiqué Marx parce que son schéma du capitalisme ne se rencontrait pas à "l'état pur" dans la société; il fallait comprendre que si ce schéma idéal démontre l'inévitabilité de la "catastrophe" sociale, à plus forte raison la réelle société capitaliste, encombrée de ses scories historiques et de sa précoce sénilité dans l'effort de connaissance et de conquête de la nature, devra-t-elle disparaître sous les coups du prolétariat. La deuxième partie des "Eléments d'économie marxiste" montre comment la méthode de Marx est rigoureusement scientifique et comment elle trouve ses précédents dans les grands progrès accomplis dans la connaissance du cosmos grâce à d'identiques "shématisations".

Seuls des esprits superficiels pourront sourire du parallèle. En réalité la démonstration de la valeur de la méthode scientifique est d'une utilité bien effective: pour y avoir renoncé - avec d'inavouables mobiles - dans le domaine de l'économie sociale, les épigones du stalinisme viennent de subir le plus cinglant des camouflets historiques, celui que leur infligea le valeureux prolétariat hongrois. Mais il ne suffit pas de se réjouir de ce

réveil de la classe ouvrière, il faut comprendre quelles en furent les limites et les faiblesses: c'est l'objet de notre deuxième articles sur "L'insurrection hongroise".

Tandis que le texte "L'accumulation,, phénomène capitaliste et non socialiste " fait l'autopsie de la grande falsification stalinienne, en exposant le contenu historique et social de l'actuelle Russie, nous avons pensé utile de faire précéder "La Batrachomyomachie" - qui fait le procès du groupe "Socialisme ou Barbarie" - d'une présentation des principales positions de ce courant politique. A leur façon les "barbaristes" se dérobent aussi devant la rigoureuse transposition sur le plan politique et social du déterminisme depuis longtemps affirmé dans les sciences de la nature. A la lecture de notre critique quelque humoriste relèvera qu'en fait de "Présentation du barbarisme" c'est surtout à l'exposition de nos propres positions que nous nous sommes livrés. C'est bien ainsi que nous l'entendons: nous n'avons que faire de "débattre" les interprétations diverses des questions fondamentales de la théorie et du programme prolétariens, mais nous avons le devoir de défendre ce que nous en considérons comme la véritable et valable expression. Ce qui implique forcément quelques horizons... théoriques!

Au demeurant si le caractère de notre travail - tout opposé à la polémique, à la confrontation... et à leur conséquence le "regroupement organique", c'est-à-dire le compromis politique - n'apparaît pas encore nettement dans ce 3ème "Travail de groupe", nous nous faisons confiance pour qu'il s'affirme plus clairement dans un proche futur.

-:-:-:-

PRESENTATION DU "BARBARISME"

-:--:-

Le marxisme tel que nous le défendons définit l'action historique du prolétariat selon de grandes lignes que nous affirmons valables pour toute la durée du mode capitaliste de production jusqu'à sa disparition par mort violente. Cette certitude ne découle pas de la confiance en un mythe social capable de mobiliser révolutionnairement les masses mais du fait que la "théorisation" des formes pratiques prises par la lutte ouvrière a toujours précisé le programme initial mais ne l'a jamais infirmé. La théorie prolétarienne n'a pris corps qu'au travers d'effectives actions politiques et sociales, c'est bien vrai, mais les déductions que l'histoire a imposées après chacune d'entr'elles ont confirmé tout ce qui découlait de la géniale vision de Marx et débouté impitoyablement ce qui la mettait en doute.

En d'autres termes, le besoin de préciser le programme du "MANIFESTE" ne s'est jamais posé qu'au feu des luttes sociales et les faits ont toujours tranché cette question dans un sens conforme aux grandes lignes définies dès 1848⁽¹⁾. C'est pourquoi d'authentiques révolutionnaires marxistes doivent toujours manifester la plus grande circonspection devant les "innovations" et les suggestions qu'apporte inévitablement toute période de dépression du mouvement ouvrier. Elles n'ont jamais été que l'expression de l'impuissance et de la confusion qui caractérisent toute situation historique à laquelle manque, en tant que facteur politique autonome, le grand levain social de l'époque moderne, l'élément antithétique de la production capitaliste: le prolétariat.

On le prouvera en leur appliquant la méthode que le marxisme a lui-même expérimentée avec succès dans l'étude du mécanisme historique et social et qui le rendrait entièrement caduc si elle s'avérait incapable d'expliquer un quelconque aspect de l'activité humaine et en particulier l'activité qui a pour objet l'analyse de la société bourgeoise et de son évolution. Le marxisme est né tout d'une pièce avec les premières

(1) La seule "modification" introduite dans le programme (de 1848 à 1871) est en réalité une confirmation: " Il ne suffit pas de s'emparer de la machine d'Etat, il faut la briser, la démolir."

manifestations sociales du mode capitaliste de production dont il est lui-même un produit historique. Suivant ce critère toute théorie sociale née d'un échec de la lutte révolutionnaire ne peut exprimer que la contingence, c'est à dire une situation où le capitalisme a pu surmonter ses contradictions internes et donner une apparence de justification de son idéologie, mais seulement parce que le prolétariat est momentanément - momentanément à l'échelle de l'histoire, s'entend - mis hors d'état de poursuivre sa propre action, parce que décimé et démoralisé à la suite d'un échec dans la lutte armée ou de la dégénérescence de ses propres organisations.

C'est justement parce que le groupe "SOCIALISME OU BARBARIE" a voulu tenter cette gageure - "réviser" et "compléter" le programme et la théorie marxistes - que nous avons voulu le présenter ici. Il s'agit simplement de faciliter la compréhension (surtout à ceux qui n'ont pas intégralement lu les textes des barbaristes) des articles de critique que notre courant avait rédigés à l'adresse de "Socialisme ou Barbarie" au moment de la première manifestation officielle de cette tendance, et que nous communiquerons dans ce fascicule et dans les suivants.

Pour nous qui nous soucions peu de nous "confronter" avec un groupe si différent du nôtre par sa formation et par sa tradition il ne peut être question ici d'ouvrir une polémique. Mais comme nous voulons développer et expliquer ce que nous considérons comme le seul et véritable marxisme, il nous faut, à l'occasion, défendre un point de principe qui est partie intégrante de notre doctrine: l'invariabilité de la théorie prolétarienne. En face de ceux qui prétendent qu'on peut conserver au marxisme son essence révolutionnaire tout en modifiant ses formulations politiques fondamentales et qui pensent qu'on peut ériger une pensée prolétarienne autonome en faisant table rase de tout ce que le mouvement a acquis au prix du sang, nous n'aurons qu'une chose à démontrer, mais elle est capitale: en agissant ainsi ils ne font que retomber dans les pires aspects de la sujétion à l'idéologie bourgeoise. Ils croient "renouveler" le programme politique, retrouver dans l'infrastructure de la classe une mystérieuse et indéfinissable "conscience" révolutionnaire, ils veulent échapper à l'influence omniprésente de la propagande adver-

se; ils ne réussissent en fait qu'à retrouver des positions déjà prouvées fausses dès le début du mouvement prolétarien et à adopter le mode de pensée et les méthodes de recherche les plus décadentes de la société actuelle.

Il n'est pas nécessaire de répéter ici ce que nous avons maintes fois affirmé et que des voix bien plus autorisées et bien plus puissantes ont déjà tonné avant nous: la grande illusion sur la quelle vit la société bourgeoise est celle de la liberté de l'individu. Celui-ci serait libre, tout autant dans ses goûts, son jugement et ses opinions, que dans ses droits politiques. A l'adresse des gens que nous critiquons il faut cependant rappeler une précision. Si toutes ces manifestations de la "liberté individuelle" sont en réalité totalitairement déterminées par l'action incessante et souvent cachée du réseau d'influence et des moyens de suggestion dont dispose la société bourgeoise, une réaction politique ou une "démarche" intellectuelle dans la recherche du dynamisme profond de l'économie et de la politique n'est pas davantage étanche aux mouvements d'idées qui se manifestent dans l'idéologie de la classe dominante, et surtout, une telle démarche ne peut pas ne pas se ressentir de la nature sociale des matériaux et des méthodes qu'elle utilise.

Le chaos d'idées, d'opinions, de théories et de normes de recherche que nous offre la société bourgeoise n'est en réalité qu'apparent. Ses divers éléments s'enchaînent toujours, lorsqu'on entend les utiliser dans une perspective politique, selon les lignes de force qui débouchent dans la lutte de classe. Les héritages et les traditions politiques se situent eux-mêmes sur ce complexe réseau. Qui s'écarte de la ligne prolétarienne historiquement définie ne peut tomber que dans le mécanisme de pensée des forces adverses. C'est ce qu'illustre l'aventure du groupe "Socialisme ou Barbarie" chez lequel cette déchéance prend un tour particulièrement ironique du fait que ce courant, qui tourne en dérision les "vieilles tendances ultra-gauchistes" dont nous sommes, affiche d'un bout à l'autre le souci de s'affranchir du passé alors qu'en réalité il en accuse continuellement le poids et démontre subir inexorablement la trace indélébile de sa propre origine et de l'école politique avec laquelle il a, avec quelque fracas, rompu.

Du trotskysme d'où il est sorti, le courant "Socialisme ou Barbarie" a conservé en effet tout ce qui en fit un avorton de mouvement politique révolutionnaire et un succédané honteux du stalinisme, c'est à dire, d'une part une grande confusion idéologique dans tout ce qui a trait aux conditions de formation du parti de classe, aux normes d'organisation et aux rapports avec les autres partis, de l'autre la pétrification théorique qui lui fit identifier les mesures transitoires du programme économique de l'Octobre russe à des critères fondamentaux d'une économie socialiste. "Socialisme ou Barbarie" a fait pour son compte cette découverte sensationnelle que ce programme n'excluait pas l'exploitation de la force de travail, il se donne une peine inouïe pour le prouver aux vieux courants encroûtés dont nous sommes et qui n'en ont jamais douté une seconde sachant que si le pouvoir d'Octobre était prolétarien les rapports de production étaient encore capitalistes.

Du trotskysme encore, "Socialisme ou Barbarie" reconduit ce concept selon lequel la planification russe a définitivement affranchi l'économie de ce pays vis à vis des lois de l'économie mercantile et, sur ce point, ne fait preuve que d'une seule "originalité": avoir baptisé ce système "capitalisme bureaucratique". Mais il ne suffit pas d'un mot pour justifier une forme économique différente au sein du même mode de production. Les barbaristes ont bien senti cette lacune et, pour la combler, ils ont dû entreprendre une révision générale de tous les fondements du marxisme, tenter une analyse de la société sur des bases inédites et recourir pour cela au dernier mot de la technique et de la recherche... En fait ce n'est pas là de la "nouveau" mais bien le reflet caché de ce passé tant décrié...un passé toutefois d'opportunisme et de scholastique théorique. Spéculation souvent littéraire et réaction en définitive très puérile à un phase de défaite et de confusion idéologique générale.

Faiblesse de "l'analyse"; avatars de la "perspective".-

Le peu que nous en avons dit suffit à laisser entendre que la plus grande inexactitude de l'analyse apportée par "Socialisme ou Barbarie" est celle qui a trait aux caractères de l'économie russe. De l'incompréhension du double aspect de la révolution d'Octobre - socialiste et prolétarienne par la forme politique du pouvoir, mais capitaliste et bourgeoise du strict point de

vue des rapports de production - découle toute une artificielle construction théorique sur la bureaucratie "nouvelle classe dominante".

Selon le plus orthodoxe marxisme cette affirmation contient déjà une contradiction dans les termes: la bureaucratie, nous ne nous lasserons pas de la répéter, est toujours au service d'une classe. Mais ce qui nous intéresse ici c'est de remonter jusqu'aux fondements idéologiques sur la base desquels "Socialisme ou Barbarie" a repris cette banale et vieille thèse.

La plupart des tendances qui ont critiqué "à gauche" la politique des bolchevicks s'accordaient à reconnaître que l'état de développement de la Russie de 1917 excluait la possibilité immédiate d'une économie socialiste dans ce pays; il lui fallait le secours de la révolution européenne. Mais ces "extrémistes" considéraient par ailleurs que la terreur et la dictature du parti, imposées par les "conditions spéciales" de la Russie d'Octobre ne se justifieraient plus dans les capitalismes développés. (Nous avons expliqué en un précédent texte que, pour notre compte, nous les revendiquons intégralement pour ces pays où la corruption idéologique du prolétariat est bien plus grande que dans l'ex-Empire des tsars.)

"Socialisme ou Barbarie" admet aussi que les mesures socialistes fondamentales n'étaient pas applicables dans l'Etat ouvrier d'Octobre, mais au lieu de se borner, à l'instar des "gauchistes" ci-dessus, à dire que de telles conditions de pouvoir prolétarien ne peuvent plus, historiquement, se présenter, (alors que nous pensons, nous, qu'une telle éventualité n'est pas, théoriquement, exclue) ce courant va jusqu'à déclarer que le programme bolchevick était déjà erroné et que, dans sa meilleure acception, il n'était que l'expression de "l'immaturité" de la "conscience prolétarienne". L'erreur est ainsi bien plus grave car "socialisme ou barbarie" ne s'arrête pas, comme les oppositionnels anarchoïdes, à définir la dictature du parti comme un anachronisme - position que nous combattons de toutes nos forces parce qu'elle est, au contraire, l'essentiel du programme prolétarien - mais en fait un vice fondamental de ce programme. (1)

(1) "...la dictature du "parti révolutionnaire"... absolument contradictoire avec le développement de l'activité créatrice des masses, et en tant que telle, une condition positive et nécessaire de la dégénérescence de la révolution" (soc. ou Barbarie n°10-1952)

La méthode barbariste s'offre quelque apparence de matérialisme dans la mesure où elle considère que ce prétendu "vice" de programme ne pouvait être redressé "qu'à l'expérience", c'est-à-dire à la suite de la "trahison bureaucratique" qui, seule, pouvait révéler que le programme socialiste initial était incomplet, imprécis et qu'il comportait des dangers de "dégénérescence bureaucratique". Mais en réalité la méthode de "Socialisme ou Barbarie" est nettement idéaliste lorsqu'elle postule la nécessité d'un continuel "réajustement" du programme aux situations historiques dont nous verrons plus loin jusqu'où il conduit ses auteurs.

"Nous disons: formuler à nouveau le programme du pouvoir du prolétariat, et le formuler d'une manière beaucoup plus précise que par le passé. Formuler à nouveau car sa formulation traditionnelle a été en grande partie dépassée par l'évolution historique; en particulier cette formulation traditionnelle est aujourd'hui indiscernable de sa déformation stalinienne. Formuler avec beaucoup de précision car la mystification stalinienne a précisément utilisé le caractère général et abstrait des idées programmatiques du marxisme traditionnel pour camoufler l'exploitation bureaucratique sous le ^{mas} que "socialiste";" (S ou B; n° 10 1952: "Sur le programme socialiste") (souligné par nous)

Des passages aussi clairs pourraient dispenser de la lecture de tout le reste de la littérature barbariste dont les développements, souvent nébuleux, mêlent désagréablement des prémisses incontestables et classiques à des déductions de la plus haute fantaisie. Mais cette thèse engage l'ensemble de la position de "Socialisme ou Barbarie" dans une voie qui ne peut aboutir qu'à la remise en cause implicite de toute la vision matérialiste de l'histoire. Comme c'est justement là une des principales conclusions que nous voudrions tirer de cette critique, il ne faudra donc pas nous borner à la discussion de la seule "question russe" dans l'optique barbariste, mais nous devons aussi envisager toutes les révisions que cette dernière implique dans les fondamentaux rapports de la lutte sociale ainsi que ses conséquences sur le terrain de l'activité pratique et de ses perspectives.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre examen nous partirons cependant de l'interprétation barbariste de la dégénérescence russe que nous avons le droit de considérer comme étant à l'origine -chronologiquement tout au moins- de la position politique générale de "Socialisme ou Barbarie" et constituant la pier-

re angulaire de sa théorie

Selon cette interprétation toute l'histoire de la défaite de la révolution russe se ramènerait à l'histoire de la trahison de quelques milliers de renégats qui auraient escamoté le pouvoir aux ouvriers. La grande lutte menée par le parti d'Octobre, l'épique effort de l'Etat prolétarien pour faire face au fardeau d'une économie arriérée et d'un blocus capitaliste impitoyable, le combat fractionnel de tous les révolutionnaires contre le centrisme stalinien, tout cela serait chose secondaire au regard de l'histoire et s'effacerait derrière la duplicité de quel-misérables privilégiés qui, pour de dérisoires avantages - pitance et logement- aurait capté l'appareil politique et d'Etat. Ainsi le parti bolchevick, frustrant les ouvriers du pouvoir politique et de la gestion de l'économie aurait favorisé l'éclosion d'une nouvelle classe exploiteuse, la bureaucratie, et prolongé d'un nouveau stade l'évolution historique du capitalisme! Il en aurait donc fallu si peu pour changer le cours d'une immense révolution historique. Un pas aussi si gigantesque dans une structure nouvelle - s'il était possible! - aurait été réalisé pour un aussi maigre butin; la distribution de quelques sinécures aux parasites de la politique et de l'administration.

Mais "Socialisme ou Barbarie" ne se borne pas à remplacer la plus vaste fresque de l'histoire du prolétariat par cette puérile fable; les barbaristes entendent intégrer celle-ci dans l'évolution générale des formes sociales et politiques de la société bourgeoise. "L'éviction" du prolétariat par la bureaucratie ne serait pas un simple accident de l'histoire mais un tournant de la société capitaliste, l'éclosion d'une tendance couvant dans son sein depuis des lustres et dont les premières manifestations pourraient être identifiées dans la concentration économique et politique de la phase impérialiste, dans la croissante intervention de l'Etat dans l'économie et dans la substitution des organismes para-étatiques à la figure classique du capitaliste individuel.

Cette intervention de l'Etat serait le dernier stade de la concentration économique et politique du système et verrait disparaître les catégories classiques qui ont permis le développement du capitalisme: la concurrence, le marché, la "libre disposition" de la force de travail, tandis que le troisième conflit

mondial réglerait la question de la domination du globe par un seul groupement. A la limite ce serait la "barbarie" avec pour conséquence, le déclin du prolétariat en tant que force révolutionnaire. (1) D'où l'alternative qui a servi de raison sociale au courant x-trotskyte: Socialisme ou Barbarie". Plus qu'une devise, un avertissement.

Avant de poursuivre cette critique il convient de prévenir le lecteur peu familiarisé avec cette terminologie que nous sommes obligés de reconduire pour tenter de traduire avec cohérence l'idée qui se dégage de tout le matériel barbariste. L'usage que nous en faisons n'implique pas que nous l'acceptons pour valable; au contraire si nous sommes contraints, dans ce premier tableau de la position barbariste, de l'utiliser telle quelle, ce n'est que partie remise quant à la critique que nous en ferons à l'occasion. Par exemple, dans l'acception marxiste, la Barbarie est la forme sociale qui précède la civilisation c'est-à-dire une forme sociale où n'existe pas encore la division en classe avec ses catégories fondamentales: famille, propriété, Etat. Il s'est bien produit, au cours du développement historique, des cas où la civilisation a du, à nouveau, céder la place à la barbarie. Mais non seulement le phénomène n'a pas été un recul (" Seuls des barbares sont en mesure de régénérer un monde qui souffre de civilisation agonisante" (ENGELS) mais encore il s'est produit à travers un bouleversement des fondements sociaux, une libération de forces productives; non pas, comme dans l'optique barbariste, sous la ^{forme} d'une accentuation des caractères de l'actuelle société - une super-concentration étatique - et de destruction du potentiel révolutionnaire de la force productive moderne.

Pour inacceptable que soit l'hypothèse du "retour à la barbarie" comme résultat du processus de concentration capitaliste, il nous faudra ici raisonner par l'absurde et en accepter un instant le schéma afin de dételer les tenants et aboutissants de cette théorie, ce que nous ferons en énumérant les principales erreurs commises par Socialisme ou Barbarie dans le domaine des faits avant de passer à la critique de la méthode. Cette première appréciation porte sur l'analyse et la perspective qu'avancent les barbaristes.

(1) "La guerre sera donc de toute façon et quel qu'en soit le vainqueur un tournant décisif dans l'évolution de la société moderne. Elle accélérera l'évolution de cette société vers la barbarie, sauf si l'intervention des masses exploitées..."

La première erreur de "Socialisme ou Barbarie" - nous l'avons déjà relevé - consiste à voir dans le programme bolchevick d'Octobre l'application maximum du programme historique prolétarien et de l'assimiler à un programme d'intégrale transformation socialiste de l'économie. Une seconde erreur en découle: affirmer que la planification russe et l'étatisation de l'industrie ont fait disparaître les caractères mercantiles dans cette économie. Ce sont là deux conséquences d'une conception tout aussi erronée en ce qui concerne les fondements de l'économie capitaliste qu'en ce qui concerne les critères du socialisme.

Erreur également d'identifier le capitalisme d'Etat à l'étape ultime du capitalisme (alors qu'on le trouve à tous les stades de son évolution et souvent à ses débuts) d'en voir le spécimen le plus pur dans l'actuelle Russie et d'ignorer en conséquence l'importance du secteur "ouvertement" mercantile dans ce pays, le secteur agricole. Erreur enfin de voir dans la forme russe le degré le plus élevé de l'étatisation capitaliste alors que l'appareil dirigeant de Moscou avoue, par la bouche notamment de Staline au XIX^e Congrès du P.C. russe, que l'Etat soviétique n'est en définitive que le patron de l'industrie lourde et qu'il marque le pas, depuis un quart de siècle, devant l'immense secteur agricole dont les ressortissants bénéficient du mécanisme du marché (en tant que producteurs parcellaires disposant du produit négociable de leur propre lopin de terre et en tant que membres de kolkhoze participant au produit total de ce dernier, véritable "capitaliste collectif").

D'où proviennent ces erreurs? Il ne peut s'agir d'une carence d'information, l'abondance de la documentation dont "Socialisme ou Barbarie" fait preuve l'exclut. Ce sont des erreurs d'interprétation: elles découlent de la formation politique générale de ces militants et de leur conception d'ensemble de l'économie et de l'histoire. En ramenant l'exploitation économique du prolétariat à une question de rapport entre les hommes, comme nous le verrons plus loin, et non entre les classes liées à une dynamique qui dépasse les appétits individuels, "Socialisme ou Barbarie" oriente toutes ses recherches vers le phénomène des individus aux prises, vers les formes apparentes de ces rapports (la fixation arbitraire des prix et salaires, les divers aspects de la planification étatique).

En se bornant à spéculer sans fin sur les manifestations

spectaculaires de l'évolution de la superstructure de la phase impérialiste, "Socialisme ou Barbarie" finit par en fausser le contenu social et historique. Constaté que la Russie actuelle n'est pas socialiste n'avance guère si on se refuse à admettre qu'elle est bourgeoise parce que ne s'y manifeste pas visiblement (et encore!) la personne physique du capitaliste classique à cigare et à monocle. Il faut bien alors inventer la "bureaucratie-classe".

Mais comme d'autre part l'Etat russe entre en compétition avec les Etats-Unis dès la fin de la deuxième guerre mondiale, les barbaristes sont tout naturellement portés à nous présenter cette rivalité impérialiste comme le conflit entre deux formes sociales différentes et opposées. (1)

Dans cette optique la tendance à la centralisation et à la concentration, phénomène objectif, impersonnel, produit de la dynamique mercantile-capitaliste, devient le résultat d'une lutte entre classes dirigeantes sur un terrain social, l'une de ces classes étant attachée aux formes classiques de l'exploitation l'autre se posant en champion de nouvelles formes.

Et c'est là que se manifeste encore une fois la plus grande confusion. On nous dit bien que la Russie et l'Amérique se disputent le contrôle des zones d'influence, la disposition des matières premières et des masses de force de travail à exploiter (et pourquoi pas, dans un avenir peut-être très proche, les marchés?), on nous dit également que l'expansion russe est dictée par d'impérieuses exigences d'économie interne, donc qu'il s'agit d'une lutte de concurrence entre deux pôles de concentration d'une même économie sociale, et on affirme cependant qu'il s'agit "d'une différence fondamentale entre deux systèmes d'exploitation". Et cette différence consisterait en ceci que la bureaucratie est "capable de mobiliser et d'utiliser pour sa lutte des forces efficaces au sein de chaque société". Les barbaristes entendent par là que la lutte du prolétariat, tout comme celle des peuples de couleur poursuivant l'indépendance nationale (2) "sert" les intérêts de la "bureaucratie". On a effectivement vu, dans l'histoire, des classes dirigeantes "utiliser" d'autres classes dans

(1) SOCIALISME OU BARBARIE n°7-1950. "Situation internationale".

(2) -d°-: "La guerre de Corée est effectivement DANS SA FORME une guerre civile dans les conditions d'un pays arriéré luttant pour son indépendance nationale. Mais il ne s'agit là que d'une.../..

leur propre lutte révolutionnaire - la bourgeoisie de la période faste des luttes nationales et démocratiques s'appuyant sur le prolétariat et sur les couches semi-prolétariennes de la paysannerie (les autres étant déjà bourgeoises "en puissance") - mais ce fut toujours pour détruire un système d'exploitation et non pour le conserver. Voilà bien le "subjectivisme" en histoire et en politique. C'est parce que cette extraordinaire "classe dirigeante" qu'est la bureaucratie n'a pas de bases économiques propres qu'elle est conduite à fonder sa perspective historique sur... la "mystification" des classes exploitées et opprimées.

L'imbroglia devient cocasse lorsqu'on veut nous expliquer que la bureaucratie est classe universelle. Même en cas de défaite militaire de son champion, l'URSS, le système bureaucratique doit s'imposer dans tous les pays développés: les "candidats-bureaucrates" au sein du bloc occidental - les "managers" de Burnham et les dirigeants du C.I.O - ne font qu'attendre leur heure et c'est là la seule raison de leur attitude loyale envers la bourgeoisie américaine. Voilà des gens qui ne se doutent certainement pas qu'ils possèdent déjà, en puissance, la "conscience de la bureaucratie".

On frôle ici la limite au-delà de laquelle on quitte la politique pour le roman-fiction. Pour rester sur un terrain plus solide nous invoquerons un précédent historique au cours duquel s'est effectivement réalisé une destruction de superstructure du capitalisme impérialiste: celui du capitalisme russe d'avant 1917. Qu'on nous suive bien: "Socialisme ou Barbarie" affirme que la dislocation du marché mondial, la destruction physique de la bourgeoisie, l'intervention étatique dans l'économie constituent autant de phénomènes qui altèrent, modifient jusque dans ses fondements l'économie capitaliste et par conséquent infirment les bases programmatiques du mouvement prolétarien posées depuis déjà un siècle. Dans la Russie de 1917 la superstructure du capita-

(suite de la note 2 de la page précédente)
forme dont le contenu est entièrement vide. En effet on ne voit pas très bien de quelle "indépendance nationale" peuvent bénéficier les Coréens du Nord qui en sont les champions idéologiques. Des vieux pays avancés de l'Europe occidentale, tels la Tchécoslovaquie, sont payés pour savoir ce que vaut l'indépendance nationale sous le contrôle de la bureaucratie." (souligné par nous)

Cette position, qui n'est pas exclusive aux barbaristes nous l'avons combattue (voir notre exposé sur la "Révolution chinoise") en montrant que si ces mouvements ne cadrent pas avec la stratégie internationale prolétarienne ils n'en contribuent pas moins à élargir ses prémisses objectives et ont par là un contenu positif.

lisme monopoliste russe avait été détruite par les deux guerres, étrangère et civile; il y avait eu réelle rupture du dispositif de production et d'échange. Mais ce phénomène n'a pas altéré les fondements du système économique: il les a mis à nu. Si un grand cataclysme militaire et politique détruisait demain la superstructure impérialiste nous aurions de même reconstruction et même rajeunissement du capitalisme. "Socialisme ou Barbarie" fait un tableau épouvantable - et sur ce point justifié - des perturbations et destructions qu'occasionnerait la troisième guerre mondiale. Ce courant conclut que se serait alors la "barbarie", si la révolution prolétarienne ne survenait pas. Eh bien non: "L'Impérialisme est une superstructure du capitalisme. Quand il s'écroule nous assistons à l'effondrement de la partie supérieure et à la mise à nu de ses fondations" (LENINE: "Rapport sur le programme du Parti au VIII^e congrès du P.C. russe")

Cet exemple montre que monopolisme, impérialisme, étatisation sont des superstructures du capitalisme, qu'elles peuvent être détruites sans que pour autant les fondements du système disparaissent. Et c'est justement parce que ces derniers subsistent aussi longtemps que survivent les catégories fondamentales: économie monétaire et salariale, propriété des moyens de production (ou son équivalent russe, "l'usufruit!.. à perpétuité) et qu'ils sont si longs et si durs à extirper que s'imposent la terreur de classe et la dictature du Parti après la révolution.

Tout ceci concerne "l'analyse" de la société moderne telle que nous la décriv^{nt} les barbaristes, toute faussée par un mauvais départ sur la nature de l'économie russe et sur le véritable sens du programme bolchevick, effroyablement déformé et dont l'interprétation ne s'améliore certes pas en recourant à de traditionnelles recettes politiques "anti-parti", elles-mêmes justifiées par ces concepts honteusement pillés aux vieilles déviations anarchistes et syndicalistes. En dépit des protestations en faveur de la "nouveauité" des problèmes le passé est toujours là, mais c'est le passé condamnable, celui que l'histoire doit éliminer.

L'influence du "présent" n'en est pas pour autant négligeable; nous la retrouvons dans la "perspective" de "Socialisme ou Barbarie". Elle n'est pas meilleure et accuse le cours des événements sans progresser de quelque manière que ce soit dans la compréhension de la période historique que nous vivons. Avec quel-

ques années de recul elle apparaît comme un produit direct du second après-guerre mondial dont la confusion idéologique et politique - particulièrement au sein de cet amalgame d'opportunistes qui s'intitule "avant-garde ouvrière" - restera peut-être, dans l'histoire du mouvement, comme la dernière expression de la défaite historique subie au lendemain de la révolution d'Octobre.

La vision apocalyptique de "Socialisme ou Barbarie" ce heurt exterminatoire entre les deux pôles de la concentration économique et politique moderne, ("Nous avons toujours affirmé l'inéluctabilité de la 3ème guerre impérialiste; nous en avons fait la base de notre perspective historique et politique".- SOCIALISME OU BARBARIE; n°8- 1950) est née de la période dite de "guerre froide" et elle reflète, dans les milieux d'avant-garde ouvrière, la panique qui s'est emparée de la bourgeoisie européenne à cette époque-là. "Vous nous faites peur" avait crié le délégué belge aux Russes, lors d'une séance de l'O.N.U. Plus discret mais tout autant significatif, l'appel des barbaristes aux ouvriers lui fait écho lorsqu'ils déclarent, en substance: la révolution aujourd'hui ou jamais". Ici la volonté subjective de se délimiter des propagandes impérialistes compte peu: au-delà des subtiles et creuses spéculations sur l'universalité de la revendication historique "bureaucratique", s'il est une "barbarie" qui menace, c'est effectivement la "barbarie" russe. La notion en transparaît, même chez ceux qui se veulent les promoteurs d'une lutte du prolétariat "sur deux fronts". Aux barbaristes, la bureaucratie stalinienne - c'est clair pour ceux qui savent lire entre les lignes - apparaît comme le plus grand danger contre-révolutionnaire parce que, dans le conflit latent, c'est elle la plus forte. Elle est plus consciente, plus habile que la bourgeoisie yankee, capable d'utiliser le prolétariat pour ses propres objectifs contre-révolutionnaires: on redoute des récidives du "coup de Prague" et, dans toutes les grèves conduites par les staliniens on voit la stratégie de la bureaucratie à la "conquête de la société". (1)

(1) La bureaucratie est plus "consciente" que la bourgeoisie: "(la possibilité d'une orientation à long terme de la politique) .."est incomparablement beaucoup plus grande que celle qui existe pour un gouvernement bourgeois. En dernier lieu, la bureaucratie, tout en ayant cessé d'avoir un rapport quelconque avec l'essence profonde du marxisme, garde de ses origines la possibilité d'utiliser pour se guider toute une partie de la sociologie marxiste (!) qui, pour être la plus superficielle, ne lui confère pas moins une grande supériorité sur ses adversaires bourgeois." "...il est incontestable qu'elle (la politique russe) est beaucoup plus cohérente et systématique que celle d'un état bourgeois quelconque"....."Nous parlons, bien entendu, de la tendance générale de l'évolution, ce qui n'exclut pas des phases contredisant

Pour notre compte nous ne contestons pas à cette époque la possibilité d'une mobilisation sociale du prolétariat sous le faux drapeau idéologique de la "défense du socialisme russe" et nous ne contestons toujours pas que son embrigadement à des fins impérialistes soit toujours possible. Mais nous distinguons les situations où le prolétariat - facteur autonome et révolutionnaire - lutte pour son compte de celles où il n'est que l'instrument passif de la bourgeoisie. Il est normal, par contre que des gens qui le voient partout et toujours présent, entant que classe autonome, s'attendent continuellement à une "utilisation" des luttes ouvrières pour des fins non prolétariennes et non révolutionnaires. "...le prolétariat profite de la moindre rupture de l'équilibre social pour envahir la scène, même lorsque c'est sous des drapeaux qui n'ont rien à voir avec le sien, que ce soit la défense la démocratie (Espagne) ou la lutte "antifasciste" (Résistance) Il devient ainsi indispensable pour le capital de s'assurer d'un contrôle complet, installé de l'intérieur, sur la classe ouvrière. (SOCIALISME OU BARBARIE n°3 1949; "Consolidation temporaire du capitalisme mondial".) (Souligné par nous)

Il faudrait s'entendre. Si le CAPITAL doit contrôler de l'intérieur tous les mouvements nés de crises sociales où les forces qui se manifestent et l'objectif de la lutte n'ont pourtant "rien à voir" avec le but prolétarien révolutionnaire, les organisations politiques et économiques qui effectuent ce contrôle ne le font pas pour leur propre compte, même si on leur concède d'être un tout cohérent, une "bureaucratie", mais bien pour le compte du CAPITALISME, de la bourgeoisie capitaliste. Et d'une. Ensuite, lorsque des ouvriers luttent sous des drapeaux qui ne sont pas les leurs et qu'ils y sont contrôlés par des forces qui oeuvrent pour le capital en quoi a-t-on le droit d'y voir une manifestation du prolétariat? Pourquoi tourner en dérision la Gauche communiste par ce qu'elle a affirmé que le prolétariat pouvait être, durant d'entières périodes historiques absent de l'histoire? Sur le sens des mots aussi il faut s'entendre: Lorsque nous voyons le prolétariat en action, nous le voyons lutter pour un objectif de classe, sous son drapeau autour de son

(suite de la note de la page précédente)

"provisoirement cette orientation générale, et surtout ne signifie nullement que l'aspect "social" de la lutte bureaucratique va disparaître - aspect qui donne à cette lutte la plus grande partie de son efficacité". (SOCIALISME OU BARBARIE n°8- 1950-)

parti. Dans tous les autres cas, dans l'aire historico-géographique ou domine le grand contraste capital-travail, il est instrument et victime de la classe adverse, "pure et simple infanterie" si vous le voulez, mais pas de la révolution ouvrière, comme le disent les barbaristes, afin d'éveiller la défiance des masses envers le rôle du parti politique et de discréditer ce dernier, mais infanterie de la bourgeoisie capitaliste.

Ces luttes non-classistes auxquelles participent spontanément d'importantes masses ouvrières ne sont pas rares dans la phase impérialiste et représentent chaque fois une grande complexité et une grande difficulté pour la clarification politique. Mais les barbaristes, qui ne veulent pas admettre l'impossibilité actuelle de les arracher à leur finalité bourgeoise et contre-révolutionnaire, ne se gênent pas pour les annexer toutes, même s'il leur faut, pour cela, se livrer aux plus extraordinaires spéculations théoriques, tentant de prouver qu'elles ont été des voies révolutionnaires et prolétariennes "trahies".

C'est là l'origine de la thèse barbariste sur le maquis de la deuxième guerre impérialiste: de même que les "partisans" antifascistes "auraient pu" faire oeuvre révolutionnaire (voir "La guerre et notre époque"; SOCIALISME OU BARBARIE, n° 3, 5-6) de même les futurs maquisards pourront promouvoir la solution prolétarienne lors du prochain conflit; théorie dont nous ne nous préoccupons pas ici de montrer le caractère nettement opportuniste, mais que nous nous bornerons à rapprocher d'identiques affirmations anarchistes au moment où ces autres "révolutionnaires" voulaient espérer que, devant le nouveau carnage, il suffirait de leur bonne volonté et de la "spontanéité" des masses pour transformer la guerre en révolution (1). Avec ou sans savantes théories, le volontarisme trouve toujours son compte.

La théorie du "partisanat" n'a pas trouvé d'application car la guerre n'a pas eu lieu. La "détente" a répondu aux vœux des staliniens: sur la voie de la "coexistence pacifique" ils ont poursuivi jusqu'à la renonciation à la violence entant que voie du "socialisme" préconisée par Kroutchew. Mais aussi la crise économique qui couve au sein du bloc oriental s'est extériorisée avec les événements de Berlin-Est, de Poznan et de Budapest. Les barbaristes peuvent être satisfaits: la résistan-

(1) Dans une réunion pour la paix, au vélodrome d'hiver, l'orateur anarchiste déclarait:

"Si par malheur, malgré les efforts consentis, la guerre devait venir, la Fédération Anarchiste appelle les hommes libres, sacrifice pour sacrifice, à préférer la lutte d'un maquis à l'échelle européenne au combat sous l'uniforme des USA ou de l'URSS!"

ce à l'exploitation "bureaucratique", dont ils font, depuis 1948, le critère central de la "prise de conscience" par le prolétariat en face de la "mystification stalinienne", s'est enfin "concrétisée". Tout vient à son heure, même l'explosion des contradictions internes du bloc oriental, que les barbaristes croyaient plus étanche aux crises que ne l'est le capitalisme "classique" à cause du degré plus scientifique et plus absolu de l'exploitation "bureaucratique". On conçoit leur émerveillement lorsqu'ils constatent - il faut le dire, parce que la brutalité des faits a soulevé pour eux un coin du voile sur le "mystère russe" - "l'image du chaos incroyable de la société bureaucratique, l'anarchie effrayante de l'économie soit-disant "planifiée", l'incapacité totale de la bureaucratie à gérer son propre système, sa propre économie" (SOCIALISME OU BARBARIE n°20- 1957) (souligné par nous)

Les barbaristes exultent donc parce que les faits semblent flirter un brin avec leur "perspective" toute axée sur la "résistance" des ouvriers à l'exploitation "bureaucratique". Mais ils n'ont pas appris pour autant où se situent, sur le chemin de la reprise prolétarienne, les événements de Pologne, Allemagne et Hongrie. Ne leur en déplaise pourtant, si ces événements confirment quelque chose c'est bien la vieille thèse marxiste que les théoriciens de la "barbarie" ont su, une fois au moins, très correctement formuler, mais qui ne les satisfait pas:

" Le prolétariat et la bourgeoisie, dit-on, ne sont que des "personnifications de catégories économiques" - l'expression est dans le CAPITAL - le premier celle du travail salarié, la seconde celle du Capital. Leur lutte n'est donc que le reflet d'un conflit objectif, celui qui se produit à des périodes données entre l'essor des forces productives et les rapports de production existants. Comme ce conflit résulte lui-même du développement des forces productives, l'histoire se trouve pour l'essentiel réduite à ce développement, insensiblement transformée en un épisode particulier de l'évolution de la nature. En même temps qu'on escamote le rôle propre des classes, on escamote celui des hommes."

(SOCIALISME OU BARBARIE n° 11 1952: "L'expérience prolétarienne")

Lorsqu'on ne veut pas, fi donc! "réduire" l'histoire humaine à un "épisode de la nature", lorsqu'on craint "d'escamoter" le rôle de ces fantômes que sont les hommes - parce qu'au fond de soi on garde peut-être quelque résidu du très bourgeois culte de l'Individu - on s'expose à ne rien comprendre aux événements du type de ceux qui se sont produits à Budapest. Dès leur entrée en scène politique les barbaristes nous avaient dit qu'il fallait "formuler à nouveau le programme du pouvoir du prolétariat". Cette formulation là voilà qui s'offre à eux, si l'on peut dire "en actes": c'est le programme des travailleurs hongrois.

"Pendant toutes les années à venir toutes les questions qui comptent se résumeront en ceci: Etes-vous pour ou contre le programme des travailleurs hongrois? Etes-vous pour ou contre la constitution de Conseils de travailleurs dans tous les secteurs de la vie nationale et la gestion ouvrière de la production?"(1)

avons
Nous ne reviendrons pas sur le détail de ce que nous dit sur la Hongrie et dont on trouvera la suite par ailleurs. Mais puisque nous avons mis sur la sellette un groupe politique qui a la prétention de renouveler la vision générale des conditions de la reprise révolutionnaire - ce qui implique l'exacte appréciation des forces de conservation sociale et de leur point central d'appui - nous relevons à sa charge qu'après avoir été malchanceux dans l'identification du bastion de la puissance contre-révolutionnaire, qu'il fixait en Russie et non en Amérique, il n'est pas davantage inspiré lorsqu'il s'agit de mesurer ce que représente l'insurrection du prolétariat hongrois dans les coups portés au dispositif d'ensemble de la conservation capitaliste.

La révolte hongroise fut une éclatante démonstration de la vitalité et de la combattivité d'un prolétariat qu'on pouvait croire assoupi ou abattu à jamais, mais il lui manque trop de choses pour être "l'expression la plus claire, la plus achevée des tendances et des buts des ouvriers à notre époque". Ou, plus exactement, si elle représente effectivement l'expression de ces tendances et de ces buts, ces derniers ne suffisent pas à en faire le programme révolutionnaire du prolétariat et à conférer à une lutte le caractère incisif et décisif de classe, justement dans les conditions actuelles de l'homogénéité de la résistance de la vieille société. Les combattants magyars furent magnifiques de courage et de sens pratique d'organisation mais ils ont encore à apprendre en ce qui concerne l'orientation de la lutte politique et la définition d'un objectif véritablement prolétarien. Comme leurs frères d'Europe occidentale, avant d'enseigner la voie de l'avenir, il leur faut d'abord reconquérir la voie révolutionnaire véritable, celle qu'a consacrée le passé. C'est une chose que les masses n'apprennent pas dans les livresques spéculations sur les "nouvelles" formes de la lutte des classes, mais en progressant sur le pénible chemin d'expériences et d'épreuves que la trahison de l'ex-Internationale Communiste et la perte de la grande bataille d'Octobre imposent de reparcourir.

Quant aux frénétiques de la "perspective" ils auront largement le temps, d'ici la "reprise", de refaire le point de leurs positions et surtout de diriger leurs regards, non pas exclusivement vers les fanfarons lourdauds et constellés de l'Est, mais vers le Léviathan de l'Ouest qui, sous les allures débonnai-

(1) SOCIALISME OU BARBARIE n°20-1957: "La révolution prolétarienne contre la bureaucratie". (Souligné par nous)

res de ses clergymen politiques, dissimule les plus terribles griffes de répression sociale et l'avidité la plus insatiable du Capital.

Conscience et action; masses et parti.-

Après avoir résumé l'analyse historico-sociale que développe "Socialisme ou Barbarie" ainsi que les perspectives qui en découlent, nous pouvons aborder le point capital d'orientation et de méthode politiques: les rapports entre la classe et la praxis.

Il n'existe guère que deux façons de les poser. Ou bien on admet que l'économie sociale est, en toutes périodes, facteur déterminant du comportement des hommes, et alors il faut admettre que ces derniers agissent avant de connaître le but vers lequel les pousse leur action, ou bien on pense que, dans la mesure où ils ont un intérêt immédiat identique dans la production, ils en déduisent un commun objectif historique de classe et qu'à un certain degré d'expérience ils conçoivent avant d'agir. La première hypothèse n'exclut pas la possibilité d'une vision d'ensemble des buts historiques de classe mais lasoumet à des conditions déterminées, c'est-à-dire exige le truchement d'une forme spécifique d'organisation: le parti. La seconde postule que cette vision nait spontanément chez tous les individus qui ont le même rôle dans la production et que, par conséquent, elle anime en permanence leur façon collective d'agir. Dans ce dernier cas l'existence d'une organisation politique peut ou, non être reconnue nécessaire (1) mais il est visible que, si on admet le principe, la tâche du parti politique, dans cette acception, s'avère toute différente du premier cas; elle consiste à coordonner et exprimer la "conscience des masses", par définition extérieure à lui, et à en déduire les normes pratiques d'action en face des diverses situations politiques.

Notre critique tend à montrer que la position générale de "Socialisme ou Barbarie" se rattache à cette dernière conception, classique et ^{anci}enne, et que la seule originalité que ce groupe ait manifestée en l'adoptant est de l'avoir enrobée de toute une savante terminologie empruntée, nous le verrons plus tard, à l'idéalisme philosophique bourgeois le plus décadent.

Pour le prouver nous aurons recours à la citation suivante, passablement éloquente quant au soucis des barbaristes de définir la "conscience de classe" comme une émanation permanente des situations historiques, tatonnante et souvent "mystifiée", mais toujours présente au coeur des masses:

"Par exemple, le marxisme primitif, l'anarchisme, le réformisme, le bolchevisme, le stalinisme on représenté des

(1) On notera au passage que "Socialisme ou Barbarie", peu après sa constitution en groupe a du débattre cette fondamentale question. La place nous manque pour examiner ce curieux débat. Il est cependant caractéristique qu'un groupe se prétende "marxiste" et bute, dès son départ, sur ce point.

moments de la conscience prolétarienne et il est très important de comprendre le sens de leur succession; pourquoi de larges couches de classe se sont rassemblées à des stades historiques différents sous leur drapeau et comment ces formes continuent à coexister dans la période actuelle, en d'autres termes qu'est-ce que le prolétariat cherche à dire par leur intermédiaire"(1)

Déjà dans cette expression "marxisme primitif", qui contient l'idée de la possibilité d'évolution du marxisme, on sent bien que pour les barbaristes programme, théorie, doctrine sont choses plastiques et changeantes dont la valeur, en un moment donné, dépend de ce que les masses "cherchent à dire par leur intermédiaire", et non pas, au contraire, de leur justesse et exactitude par rapport à un objectif, une ligne d'action liés au problème historique de la destruction de la société de classe et qui durera aussi longtemps qu'elle.

Si on accepte le socialisme comme doctrine scientifique il faut être conséquent et accepter l'histoire comme objet de science et accepter comme critère d'exactitude de la représentation que les hommes se font de leur histoire un critère scientifique: possibilité d'anticiper sur ^{son} développement futur et définition de lignes efficaces d'action dans le sens de ce développement. Le seul rapport valable entre les hommes et l'histoire n'est donc pas celui qui se manifeste par les hauts et les bas de la "conscience collective", mais bien celui qui s'exprime dans une théorie. Nous disons que, parmi toutes les théories sociales, la théorie marxiste est la seule valable parce qu'elle seule répond au critère ci-dessus.

Comme le sort de la classe ouvrière, en tant que classe, est lié à la possibilité de cette anticipation exacte de l'histoire et à la possibilité d'un programme rigoureux d'intervention révolutionnaire, la théorie marxiste est sa théorie, dont la "conscience collective" des masses, c'est-à-dire l'opinion ouvrière qui change avec les situations historiques et locales, s'approche ou s'éloigne au gré des succès et défaites de la lutte immédiate. On ne peut contester que les masses ouvrières aient lutté pour des mobiles qui les intéressaient en propre lorsque, selon les lieux et les époques et poussées par la misère sociale, elles se sont alignées sous les drapeaux de l'anarchisme, du réformisme et même du stalinisme (pour nous le marxisme n'est pas "une idéologie ouvrière parmi les autres"). Mais par rapport à la véritable ligne prolétarienne, ces tendances et idéologies sont restées

(1) SOCIALISME OU BARBARIE n°11 - 1952; "L'expérience prolétarienne"

dans l'histoire du mouvement ouvrier comme la transposition en milieu ouvrier ou populaire de la conception petit-bourgeoise du problème social, comme des déviations idéologiques, des adaptations opportunistes aux conditions d'une période de développement capitaliste donnée. Ce qui le prouve, ce qui démontre qu'on ne peut parler à leur propos d'expressions prolétariennes c'est qu'on retrouve à l'origine de chacune d'elles les reflets idéologiques des trois grandes phases de la société capitaliste: antiformaliste (ou révolutionnaire) réformiste et conformiste (ou décadente).

La thèse barbariste, en fin de compte, renverse les rapports entre les classes et les idéologies. Elle affirme que le prolétariat présente, lors de chaque phase historique, un "degré de conscience" correspondant à une forme donnée de développement capitaliste, alors que la réalité historique est exactement opposée. C'est au contraire la bourgeoisie qui, comme toute classe dominante (1) développe, selon ses possibilités historiques, les trois aspects cités plus haut de son idéologie, grâce auxquels elle combat, au sein du prolétariat, la propre théorie de ce dernier, mettant successivement à profit son élan de classe révolutionnaire, sa possibilité de réaliser des réformes de structure et enfin de corrompre les couches supérieures de la classe ouvrière.

Comme les conceptions politiques de "Socialisme ou Barbarie" ont pour conséquence d'expliquer la défaite de la révolution internationale par "l'immaturité" de la "conscience prolétarienne qui commence seulement maintenant à se "mettre à jour de l'expérience de la "bureaucratie", il nous faudra essayer ici d'établir que les défaites prolétariennes sont imputables à des conditions matérielles bien déterminées et non pas à cet abstrait facteur subjectif qui semble, pour les barbaristes, être l'élément déterminant de l'histoire.

Personne aujourd'hui - même pas un bourgeois - ne saurait contester que le heurt entre prolétariat, et bourgeoisie, que l'on voit historiquement surgir et se développer en fonction du processus parallèle capitaliste, naît des conditions matérielles de la société moderne. (Vérité élémentaire dont "Socialisme ou Barbarie" ne nous fait pas souvent grâce dans ses expositions mais les ramenant la plupart du temps à leur plus étroit aspect "technologique") C'est donc dans l'analyse de ces conditions qu'on trouvera en définitive l'explication des vicissitudes de la lutte prolétarienne, et la première de ces conditions est, évidemment, l'importance numérique d'un prolétariat donné, ce

(1) Voir la brochure publiée il y a quelques années par notre courant: ELEMENTS D'ORIENTATION MARXISTE (Tracciato d'impostazione)

qui ne veut pourtant pas dire que les chances de victoire ouvrière découlent purement et simplement du rapport numérique entre prolétariat et restant de la population, auquel cas il vaudrait mieux faire tout de suite son deuil du socialisme puisque le prolétariat est minoritaire dans la société.

Mais ce qui est vrai pour l'aspect quantitatif l'est aussi pour l'aspect qualitatif. Encore que le degré de formation technique des ouvriers joue un grand rôle dans le combat armé ce n'est pas encore de lui que dépend l'issue de la lutte. Pas davantage non plus d'une accumulation d'expériences historiques dont la transmission de génération en génération de travailleurs ne saurait se concevoir en dehors de l'organisation politique dont la formation, l'influence et la valeur historique sont elles-même fonction d'autres contingences. De plus "l'expérience prolétarienne", si elle peut avoir un sens, conçue dans le cadre du parti, implique dans ce cas, le refus de tout eclectisme idéologique et l'impitoyable élimination de l'opportunisme sous toutes ses expressions, ce qui ne cadre pas du tout avec le libéralisme intellectuel du barbarisme qui adopte, rétrospectivement, anarchisme, réformisme et stalinisme.

Le rapport de force se présente, à chaque phase de la lutte historique du prolétariat, comme un ensemble complexe qui s'avère indéchiffrable si on ne fait pas intervenir la question du parti, c'est-à-dire la présence ou l'absence de l'organisation politique de classe, son degré d'influence et sa propre solidité idéologique et politique.

Historiquement la diffusion de la vision prolétarienne et socialiste parmi les masses d'exploités épouse incontestablement la courbe de développement du capitalisme avec ses incidences sur la formation technique, la concentration et l'organisation du prolétariat. La réalité de ce rapport constitue une des principales données scientifiques de la théorie marxiste. Mais cette superstructure d'idée que constitue la revendication socialiste déborde, dans sa genèse et dans sa portée, la seule base économique de la classe révolutionnaire et celle-ci perd inévitablement ce caractère lorsque la vision révolutionnaire est absente ou dénaturée. C'est en cela que le parti est irremplaçable; non pas seulement comme lien de coordination et d'encadrement des travailleurs en lutte, ^{mais} comme unique conscience d'ensemble des données de la situation. Du caractère universel et historique de la théorie prolétarienne révolutionnaire et du parti de classe découle l'aptitude de l'organisation politique à réunir tous les éléments matériels de la lutte, y compris sur le terrain de la décision et de l'efficacité pratique, et cela dans une mesure qui peut être bien supérieure aux qualités propres de la classe ouvrière en un pays et un moment historiques déterminés.

A des gens qui manient avec beaucoup de virtuosité la dialectique, mais dans le domaine nébuleux de la "conscience cumulative, nous voudrions demander de savoir appliquer, une fois au moins, la classique transformation de la quantité en qualité qui, ici, sur le terrain social, est la seule explication du phénomène de la multiplication de la puissance du prolétariat dans les phases révolutionnaires, au moment où son intervention radicale - véritable projection d'une forme nouvelle devant toute la société - est sans commune mesure avec son importance numérique et avec le degré de développement technique et culturel de chacun de ses membres. Cela permettrait aux barbaristes de trancher cette difficulté qui les laisse perplexes devant l'affirmation de Marx sur le caractère révolutionnaire de la classe ouvrière alors "qu'il a dépeint le prolétariat en des termes si sombres qu'on est en droit de se demander comment il peut s'élever à la conscience de ses conditions et de son rôle de direction de l'humanité" (1)

La réponse est simple: à un certain degré de développement de la classe ouvrière et de sa manifestation décisive sur le plan social et politique surgissent tout d'un bloc sa théorie, son programme et son parti. Celui-ci incarne la classe en tant que force historique et sociale tendant à un nouveau mode de production sans contrastes et sans misère, et en même temps la dépasse comme facteur historique dont la vision déborde l'horizon étroit des formes pratiques de l'exploitation économique pour embrasser toute la vision de l'histoire de l'humanité, armé du plus solide des instruments scientifiques, la théorie: le matérialisme historique.

C'est sur ce plan qu'il convient de parler du parti de classe et non sur celui de "l'honnêteté des chefs", de la "démocratie interne", des garanties contre la bureaucratisation". Sans se livrer à cette démagogique négation de la division du travail qui reflète dans l'organisation le contraste extérieur entre "intellectuels" et "manuels" qu'il ne sert à rien de vouloir combattre en vantant l'opinion personnelle du militant de base alors que sa seule richesse, toute à fait indépendante celle-là du niveau culturel chichement imparti par une maîtrise-société de classe, consiste dans l'accès, sans partage et sans priorité de hiérarchie politique, à la vision grandiose du socialisme et de la révolution, patrimoine de parti.

Le terrain historique est probablement celui sur lequel la discussion offre le moins de prise à des spéculations dé-

(1) SOCIALISME OU BARBARIE n°11 1952 "L'expérience prolétarienne"

magiques du type ci-dessus. Pour montrer que les barbaristes, ces promoteurs de la nouveauté politique qui se targuent de découvrir le dernier mot du programme prolétarien, retournent en fait à un passé ancien, nous relèverons que le rôle qu'ils assignent au parti n'est autre que celui de "conseilleur", sans possibilité effective de direction efficace, tel qu'il fut autrefois imposé à la poignée d'hommes qui étaient à la tête de l'Association Internationale des Travailleurs, réduits, par suite du faible développement du prolétariat et du grand chemin qu'avait encore à parcourir l'idée révolutionnaire prolétarienne avant de gagner les grandes masses, à suggérer les solutions politiques et militaires qui, seules, auraient pu assurer la victoire armée du prolétariat. "Pourquoi, écrivait Marx, les gens de la Commune n'ont-ils pas écouté mes avertissements!" On sait qu'il ne réussit pas à vaincre les préjugés, l'attachement à l'idéologie petit-bourgeoise qui avaient le droit de cité - conséquence historique des conditions spécifiques du développement du mouvement ouvrier en France - dans les groupes de combat des travailleurs; organisations ouvrières révolutionnaires mais en-dehors ou à côté du véritable programme prolétarien.

Nous avons dans cet exemple la réponse au problème soulevé par les barbaristes quant à la "maturité" de la classe ouvrière en une phase révolutionnaire donnée: du degré de diffusion et d'influence de la position programmatique prolétarienne révolutionnaire au sein des masses en lutte, de la force politique et organique du parti de classe dépendent l'ampleur et le niveau de l'action menée pour la conquête du pouvoir politique.

Un tel rapport est toujours complexe et doit être étudié pour chaque cas historique. Il peut toujours se ramener cependant à des conditions objectives définissables et on doit écarter toute explication qui ne peut être confrontée avec la réalité matérielle qu'en empruntant des méthodes et des concepts qui relèvent de l'idéologie bourgeoise. Tel est le cas de l'interprétation barbariste qui ne peut quitter le domaine des abstractions sur la "conscience prolétarienne" qu'en tombant au niveau de méthodes d'investigation et de statistique dignes de l'Institut Gallup (1).

La brève référence à la guerre civile de 1871 nous a montré combien fut lourde de conséquences l'absence du parti de classe dans ce mouvement, quelles que fussent par ailleurs

(1) "Cette approche concrète, que nous juge-~~ons~~ donc citée par la nature propre du prolétariat, implique que nous puissions rassembler et interpréter des témoignages ouvriers; par témoignages, nous entendons surtout des récits de vie ou mieux d'expérience individuelle;... On chercherait à préciser la relation de l'ouvrier à son travail... les rapports avec les autres ouvriers... la vie sociale en dehors de l'usine... le lien avec une tradition et une histoire proprement prolétarienne... etc, etc..."

(SOCIALISME OU BARBARIE n° 11 - 1952 "L'expérience prolétarienne".)

les infortunes militaires de la Commune et le peu de chances de succès de cette intervention prolétarienne que Marx, primitivement, avait décousé. Elle fut une expérience pour le prolétariat français et international car grâce à elle fut démontrée la nécessité de rompre la dernière forme des liens du prolétariat avec la bourgeoisie: la défense du sol national. Mais cet enseignement n'est pas à porter au crédit de la "conscience collective": il fut théorisé par le parti, c'est-à-dire Marx et sa fameuse "Adresse" sur la Commune. De plus l'essentiel des principes qui se voyaient ainsi confirmés avait déjà été énoncé, notamment dans le "XVII Brumaire" qui développait et illustre l'idée centrale du "Manifeste": "les prolétaires n'ont pas de patrie".

Avec la révolution d'Octobre 17 nous avons une confirmation encore bien plus évidente du rôle du parti dans la lutte révolutionnaire du prolétariat, c'est le parti qui imprime à la grande vague populaire qui secoue le vieil empire des tsars le sceau prolétarien et socialiste; c'est lui qui intervient dans un sens pratique de décision au moment opportun de la phase révolutionnaire; c'est lui enfin qui impulse la reconstruction de l'organisation internationale.

Il se ^{véri}ifie ce que nous disions au début, à savoir que le degré d'efficacité de la lutte révolutionnaire n'est pas l'expression brute de l'importante quantitative du prolétariat (dans la Russie il y est numériquement écrasé par la masse paysanne) que le niveau de conscience politique générale n'est pas déterminé en fonction directe de la formation technique et culturelle d'un prolétariat qui s'avère le plus audacieux et le plus combattif du monde alors que rares, en lui, sont les ouvriers instruits et qualifiés et nombreux les inalphabètes. Et enfin que la vision des conditions exactes de la révolution et du programme à appliquer ne sont en rien l'apanage de la "classe dans son ensemble": alors que les masses se refusent, avec des méthodes révolutionnaires, grève et manifestations, à accepter les conséquences de la politique des "conciliateurs", elles continuent, pratiquement, à leur laisser la direction de l'Etat, y compris celle des organismes qu'elles ont créés et qui leur sont propres, du point de vue de leur définition historique, les Soviets. Le parti lui-même, jusqu'à l'arrivée de Lénine, ne possède pas l'intégrale vision du problème de haute dialectique que pose la situation: une révolution à contenu économique et historique bourgeois dont il faut renverser le caractère social en la faisant CONTRE la bourgeoisie.

Dans le fait que le seul Lénine (Trotsky étant alors hors du parti) sut trancher la question et effectuer la jonction

entre les fondements théoriques et doctrinaux et leur application aux problèmes posés par la révolution russe, il ne faut pas voir une intervention de l'irrationnel dans l'histoire, un hasard échappant à l'analyse matérialiste, mais au contraire l'illustration de l'objectivité du cours historique, l'existence d'un déterminisme extérieur à la conscience et à la volonté des hommes et qui ne laisse percer ses lois qu'en de rares occasions et, quelquefois seulement ^{sont} pour quelques uns d'entre eux. Non pas d'ailleurs parce qu'ils des hommes supérieurs (le fussent-ils comme Lénine) mais parce qu'ils concentrent, dans une longue élaboration et comme résultat d'un travail collectif, toute la connaissance de la doctrine et de la méthode, l'acquis politique antérieur et la vivante réaction du parti au contact des événements.

Le "cas russe" démontre donc exactement le contraire de ce que "Socialisme ou Barbarie" veut voir comme le plus frais "enseignement historique": les masses ouvrières accomplissent le plus haut acte de lutte révolutionnaire connu jusqu'ici avant d'avoir compris l'intégrale signification historique de leur intervention. Le fait d'en avoir pris elles-mêmes l'initiative, qu'on avance quelquefois comme preuve de leur "conscience" alors que le parti était "encore en arrière", démontre simplement que personne ne décide, ne choisit l'heure historique de la révolution. Si, dans la révolution, les "trois coups du destin" frappent d'abord à la porte de la "base" c'est parce qu'elle est, dans les périodes de subversion sociale, extrêmement sensible et omniprésente.

Mais la révolution d'Octobre prouve aussi qu'en tant que forme organique le parti n'est pas immunisé contre la perplexité et l'indécision qui surgissent de la gravité des problèmes que pose la soudaine explosion d'une crise révolutionnaire en plein coeur de la guerre impérialiste mondiale et de l'écroulement général de l'organisation mondiale prolétarienne. Il lui faut d'urgence se ressaisir et mettre en accord sa ligne politique générale avec son effective action révolutionnaire quotidienne. Mais la solution ne vient pas du dehors, du ^{domaine} éthéré de la "conscience collective". Elle apparaît parce que le parti est resté ferme sur ses principes et sa méthode. De . . . par la structure organique de l'être humain un corps d'idées homogène ne se formule que dans un cerveau, ainsi la vision intégrale de la solution russe peut-elle éclore dans la tête du seul Lénine; mais cette formulation est elle-même déterminée par la formidable pression des événements politiques et sociaux qui l'appellent

au jour parce qu'elle a depuis longtemps mûri dans le milieu spécifique que constituent les méthodes de travail, les règles politiques et la "mentalité" de parti.

. . .

Cette première partie de la critique des positions de "Socialisme ou Barbarie" est sans aucun doute la plus ingrate, parce qu'elle ne consiste pas tellement à critiquer une théorie aux contours d'ailleurs bien imprécis qu'à redresser des objections classiques et banales au formulations classiques du marxisme. Alors que le temps et la place nous manquent pour en faire un complet procès sur le plan historique et sociologique il nous a pourtant fallu nous débarasser de la fastidieuse tâche qui consiste à éliminer ces si fréquentes et si démagogiques remises en cause de la notion du rôle du parti: dans la pratique nous n'avons pas fini d'avoir à les affronter.

Le lecteur aura, comme nous, hâte de passer à un aspect plus intéressant de la critique du "barbarisme". C'est celui que nous aborderons la prochaine fois en examinant comment, des défaites mêmes du prolétariat se dégage la confirmation de la théorie initiale de la classe ouvrière et comment le processus historique condamne les "réajustements" programmatiques du genre de ceux que préconisent les barbaristes à n'être que défaitisme et négation de toute solidité et objectivité dans la démarcation historique, politique et sociale de classe. Privées de ce critère de délimitation, l'analyse sociologique et l'introspection psychologique sont vouées, à l'instar de la décadente pensée bourgeoise, à n'étudier que la superficialité des phénomènes et à renoncer à toute conviction positive et à toute possibilité d'anticiper socialement.

. . .

Pour retrouver le "la".

Dans un passage de l'Anti-Dühring, Engels écrit que la quatrième et dernière phase du capitalisme est caractérisée par la disparition des bourgeois qui, confiant à l'Etat les organismes de production et d'échange, se révèlent comme une "classe superflue", dont le "profit est maintenu", mais dont les fonctions sociales sont "assumées par des employés"(I).

Engels revient sur ce fait dans divers passages qui se relient à ceux, non moins expressifs, que Marx consacre à l'impersonnalité du capital et au caractère purement figuratif du capitaliste.

Ces passages permettent d'établir que le contrôle et la gestion étatique des entreprises productives, et même l'étatisation de toute l'industrie ne suffisent pas pour que l'on puisse parler de socialisme. On peut encore en tirer deux conclusions. La première est qu'à l'époque où la doctrine marxiste se forma, il existait déjà - et l'on connaissait - des cas d'étatisation capitaliste, si bien qu'il ne s'agissait pas pour Marx et Engels de faits historiques nouveaux. La seconde est que, s'ils prévirent la diffusion de telles formes comme conséquence inévitable de la concentration du capital, c'est

(I). "... avec trusts ou sans trusts, il faut finalement que le représentant officiel de la société capitaliste, l'Etat, en prenne la direction (de la production. n.d.r). La nécessité de la transformation en propriété d'Etat apparaît d'abord dans les grands organismes de communication: postes, télégraphes, chemins de fer.

"Si les crises ont fait apparaître l'incapacité de la bourgeoisie à continuer à gérer les forces productives modernes, la transformation des grands organismes de production et de communication en sociétés par actions et en propriété d'Etat montre combien on peut se passer de la bourgeoisie pour cette fin. Toutes les fonctions sociales du capitaliste sont maintenant assurées par des employés rémunérés. Le capitaliste n'a plus aucune activité sociale hormis celle d'empocher les revenus, de détacher les coupons et de jouer à la Bourse, où les divers capitalistes se dépouillent mutuellement de leur capital. Le mode de production capitaliste, qui a commencé par évincer des ouvriers, évince maintenant les capitalistes et, tout comme les ouvriers, il les relègue dans la population superflue, sinon dès l'abord dans

sur la base de leur définition du capital, comme forme et force sociale de la production, opposée à la définition bourgeoise qui le présente comme une nouvelle forme historique de la propriété privée et personnelle.

C'est justement au cas où l'on ne serait pas arrivé à l'étatisation et où l'Etat moderne serait resté étranger à l'économie, que la théorie anti-marxiste de la production aurait fait mordre la poussière à la nôtre (car cela n'aurait pas infirmé seulement une prévision particulière du marxisme). En d'autres termes, l'assignation du capital productif à des possesseurs individuels n'a jamais été, même à ses débuts, un caractère essentiel et distinctif du mode capitaliste de production. Les caractéristiques essentielles sont tout autres et nous y reviendrons sans nous lasser aussi souvent qu'il le faudra.

Nous optons pour les ignorants.

On s'étonne que, connaissant ces textes, dont ils citent les mêmes passages que nous, certains intellectuels dirigeant des groupuscules politiques - dont le tort n'est pas, du reste, d'avoir des effectifs réduits - puissent encore prétendre qu'il faille mettre en "cale sèche" des théories qui ont "navigué" pendant des siècles, entraînant des millions d'adhérents. Un nouveau programme historique ne peut apparaître dans la tête d'un auteur unique et encore moins dans un "péniche" ou "boutique" de type existentialiste: c'est là une des thèses du marxisme à laquelle il faudrait renoncer si l'on admettait la conception précédente.

Nous avons ici en vue la revue "Socialisme ou Barbarie" et son rédacteur Chaulieu, qui ne nous semble pas être, à proprement parler, le plus âne parmi les non marxistes. Dommage !

Qui radoublera les radoubeurs ? Ici, il s'agit seulement de débarasser le terrain de leurs rafistolages. Nous n'avons pas de larmes à verser sur ceux qui, après s'être vantés à tort ou à raison d'être orthodoxes, les admirent, collaborent avec eux et les singent dans leurs prétentions; pourtant le fait est pénible (1). Le grand navire traverse mieux que jamais

l'armée industrielle de réserve. Mais ni la transformation en société par actions, ni la transformation en propriété d'Etat, ne supprime la qualité de capital des forces productives."

(Engels. L'"Anti-Dühring". Editions sociales)

(1). Allusion à quelques éléments qui, en 1950-51, ont quitté le courant de la Gauche Communiste pour se rallier aux "barbaristes": adhésion inexcusable chez des gens qui ont connu, une fois au moins le marxisme dans son acception intégrale et orthodoxe, ce qui n'est certainement pas le cas des militants de "Socialisme ou Barbarie".

les tempêtes de l'océan et s'il avait dépendu de ces gens qu'il se maintienne à flot, il aurait coulé à pic depuis longtemps.

Pour enlever tout caractère personnel et local au débat, nous ne désignerons plus ces gens que par le terme de "radoubeurs". En effet ils essaient de prouver qu'il existe des "voies d'eau" dans le "navire". La citation suivante le montre clairement: "aussi bien l'évolution du capitalisme que "le développement du mouvement ouvrier ont fait surgir de "nouveaux problèmes, des facteurs imprévus et imprévisibles, des tâches insoupçonnées auparavant, sous le poids "desquels le mouvement organisé a plié, pour en arriver à "sa disparition actuelle" (1). Et d'envoyer le navire en cale sèche pour une petite opération du genre "prendre conscience de ces tâches, répondre à ces problèmes" (2) ! En voilà qui ne se mouchent pas avec les doigts !

On cite le Manifeste Communiste, on lui reconnaît vaguement le mérite d'avoir formulé quelques unes des premières intuitions révolutionnaires, en particulier l'existence de cette lutte de classe.... dont Marx tint justement à dire qu'on l'avait découverte avant lui ! Mais c'est pour tourner ensuite autour du pot avant de conclure que la théorie d'aujourd'hui doit être tout autre chose que celle de 1848. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement pour eux d'ajouter quelques chapitres, ou de couper quelques "rameaux morts" pour en greffer de nouveaux: il visent à remplacer le tronc tout entier de la doctrine. C'est ce que révèle la puérilité des titres d'un "document" initial: Bourgeoisie et Bureaucratie - Bureaucratie et Proletariat - Proletariat et Révolution, mis à la place des titres fameux du Manifeste: Bourgeois et Proletaires - Proletaires et Communistes. (3).

Ce que nous voulons démontrer ici c'est que si l'on admet la thèse centrale: la bourgeoisie abandonne la scène historique à la bureaucratie, on ne se contente pas de modifier une partie de l'ensemble de la doctrine; on ne se borne pas à rafistoler l'ancienne carène de bois, mais on émet la prétention de la remplacer par une carène d'acier. En réalité nos caréneurs ne font que lancer des petits bateaux en papier !

Un protagoniste nouveau.

Voulez-vous savoir de qui était "imprévisible et insoupçonnable" pour Marx en 1848 et pour ses disciples en 1914?

(1). "Socialisme ou Barbarie". N°1, page 10, Paragraphe 2.

(2). "Socialisme ou Barbarie". Idem.

(3). "Socialisme ou Barbarie". N°1, page 12 et suivantes.

C'est ce que nous déduirons tout de suite d'une autre phrase importante (1): "En gros on peut dire que la différence profonde entre la situation actuelle et celle de 1848 est donnée par l'apparition de la bureaucratie en tant que "couche sociale" tendant à assurer la relève de la bourgeoisie traditionnelle dans la période de déclin du capitalisme". Ce personnage qui serait apparu nouvellement sur la scène historique est une vedette, et non un de ces acteurs qui jouent les utilités; en effet si l'on présente d'abord la bureaucratie comme une "couche sociale", c'est pour l'élever aussitôt au rang d'une classe: autrement comment serait-il possible de définir la nature de classe de l'économie et de la société russes, où la bourgeoisie a disparu? Une des deux classes, c'est le prolétariat. Mais l'autre? "La Bureaucratie", c'est bien clair!

Définir la bureaucratie comme une classe sociale est un non-sens complet: si on le fait, c'est toute la doctrine, du Manifeste Communiste à Lénine, et heureusement jusqu'à aujourd'hui, qui tombe en poussière et il ne peut en subsister un seul chapitre, un seul paragraphe! Ce serait encore peu de choses: une "réfutation" du marxisme de plus, sur lequel nos gens se casseraient les dents. Mais il y a plus: c'est que l'erreur inhérente à cette doctrine réside toute entière dans des thèses non seulement anti-marxistes, mais pré-marxistes que Marx n'a pas seulement "prévues" et "soupçonnées", mais qu'il a contamment dénoncées comme déjà surannées à son époque et qu'il a soumises à des "passages à tabac" désormais classiques. Voilà bientôt dix ans que ces radoubeurs de style "rive gauche" bricolent en cale sèche, et nous en avons pris notre parti. Mais il est une chose, au moins, que nous ne pouvons leur pardonner: c'est de ne pas avouer clairement qu'ils ont mis en morceaux page à page, tant le Capital que l'Etat et la Révolution.

On ne saurait en effet mieux définir la position exactement opposée à celle de la Gauche marxiste internationale d'avant et d'après Lénine qu'en citant les paroles suivantes de nos radoubeurs: "Le programme de la révolution prolétarienne ne peut rester ce qu'il était avant l'expérience de la révolution russe et des transformations qui ont eu lieu après la deuxième guerre mondiale dans tous les pays de la zone d'influence russe". (2).

Ce sont justement ceux qui montrent clairement n'avoir jamais appris ce qu'a été, est et sera le programme de la révolution prolétarienne qui se mettent à vouloir le refaire! Notre mouvement a un but exactement opposé et nous croyons avoir

(1). "Socialisme ou Barbarie". page 10, paragraphe 3.

(2). "Socialisme ou Barbarie". N°1, page 42, dernier paragraphe.

donné une contribution non négligeable pour le rejoindre: "le programme de la révolution prolétarienne doit rester ce qu'il était avant la révolution russe, la première guerre mondiale et la corruption de la Seconde Internationale". Marx retrouva ... dans la Commune de 1871 le programme du Manifeste de 1848; Lénine le retrouva en 1917 et dans le premier après-guerre. Le fait important est qu'un tel programme n'est nullement mis en exécution en Russie, ceci est bien clair ~~mais~~, la raison n'est pas celle qu'en donnent les radoubeurs. En effet, il n'en serait pas autrement si c'étaient leurs revendications à eux qui avaient triomphé, c'est à dire la démocratie, le contrôle ouvrier, la réduction des avantages de la classe bureaucratique, puisqu'ils ne savent pas demander autre chose.

H I E R

Une classe qui naît vieille:

Ainsi, nos gens ont découvert une nouvelle planète dans le "système solaire" des grandes classes sociales de l'histoire: c'est la bureaucratie-classe. Une seule remarque suffit à montrer que cette découverte se situe en dehors de la plus minime compréhension de la dialectique marxiste, et qu'elle sort des limbes d'une pensée effectivement bourgeoise: c'est que l'imprudente parodie du Manifeste tentée par nos radoubeurs ne présente aucune explication, aucune justification, ni "apologie" de cette classe nouvelle et originale qui se substitue selon eux aux anciennes. Si, comme ils le prétendent, nous avons été témoins de son avènement, eh bien nous avons été témoins de la formation et du triomphe d'une classe "inutile", et à peine est-elle apparue que nous avons su qu'elle méritait seulement des insultes! Combien cela diffère de la façon dont le Manifeste présente la révolution bourgeoise, la conquête du monde par la bourgeoisie! Il s'agirait donc d'une erreur, d'un moment de distraction, d'un avortement de l'histoire? Mais est-ce là du marxisme, ou le sale idéalisme de la bourgeoisie décadente?

Quoi? Cet avorton à l'horrible face de vieille décrépite, avant qu'on ne le jette dans un bocal d'alcool, effrayait au point qu'il faille changer tout "le programme de la révolution"? Et il faudrait renvoyer "l'accoucheuse de l'histoire" à l'école de ces pâles chirurgiens?

Cette idée que l'appareil du pouvoir de classe (dans la terminologie marxiste, bureaucratie et Etat n'ont pas d'autre sens) détient le pouvoir, non pour défendre un des grands modes de production de classe, mais pour lui-même, pour son propre avantage, par exemple pour en tirer l'argent du cinéma ou du bordel, n'est rien d'autre que la version la plus vulgaire d'une objection que l'on fait couramment au socialisme

prolétarien: vous aurez beau mettre à la tête de la société, des forces nouvelles, vous ne ferez que recommencer la même histoire, puisque quiconque gouverne et dirige ne le fait jamais que pour ses propres intérêts. Et tout philistin saura vous dire: contre ceci la seule recette est une recette morale, que gouvernants et gouvernés soient honnêtes. C'est aussi une recette libérale (le contrôle, fi-donc !..), tout consiste à trouver le truc: faire de l'élu le serviteur de l'électeur, comme dans la vieille Angleterre ou dans la jeune Amérique. Et avec un pareil style de pensée, on prétend enseigner à Karl Marx quelque chose que lui, le pauvre, n'aurait pas soupçonné ! Mais allez donc plutôt faire le métier de renseigner les maris cocus, ce qui serait plus sérieux !

Nos radoubeurs engagent quelque part une polémique assez superficielle avec Trotsky, où ils lui donnent tort dans tout ce qu'il dit de juste et vice versa. Trotsky avait écrit fort justement que la bureaucratie n'avait certainement aucun avenir historique. Nos radoubeurs s'emparent de la phrase suivante, malheureuse dans sa tournure littéraire, disant que si la révolution échouait, permettant à la bourgeoisie de s'installer au pouvoir à l'échelle mondiale, "ce serait un régime de déclin, signifiant une éclipse de la civilisation". Dans ce cas, le prolétariat et le marxisme révolutionnaire seraient donc disposés à se débarrasser prestement de leur programme révolutionnaire, s'il se vérifie que le progrès historique se change en déclin et qu'une civilisation commune à toutes les classes et au-dessus des luttes de classe menace de s'éteindre ? Progrès et lumière de la civilisation historique: il n'en faut pas plus pour tomber dans ce qu'Engels et Marx fustigèrent en tant qu'idéologie du socialisme bourgeois et petit-bourgeois.

Les radoubeurs voudraient dépasser notre pauvre marxisme. Qu'ils se réjouissent d'un aveu qui leur sera précieux: quant à nous s'il fallait éviter que des régimes de déclin succèdent au capitalisme, que la civilisation actuelle (aussi sombre que possible à nos yeux) ne s'éclipse, nous ne gaspillerions pas un seul mot, nous n'allumerions pas un seul "cierge": pourvu que le régime bourgeois nous débarrasse le terrain, peu nous importe qu'il s'en aille dans les ténèbres !

Mais pour montrer que la prétention de rafistoler la doctrine est en réalité une tentative, d'ailleurs vaine, de la démanteler pierre à pierre, procédons par ordre et voyons comment nos radoubeurs s'y prennent successivement dans les questions de l'évolution économique et du pouvoir politique.

Atrophie dialectique.

La polémique a pour point de départ le désir de

réfuter la thèse de Trotsky selon laquelle l'Etat ouvrier existe toujours en Russie en dépit de la victoire de la bureaucratie. Trotsky aurait dit que l'économie était socialiste dans la production, en vertu de l'étatisation de l'industrie, mais non dans la distribution (ou mieux répartition) des revenus (ou mieux des produits). En vérité, il conviendrait d'examiner selon un ordre logique plus rigoureux ces jugements critiques de Trotsky; d'autant plus que, d'autant plus que, en réfutant cette position par cet argument évident que chacune des formes historiques de production présente dans la distribution des caractères qui lui sont propres et qui en sont inséparables, on jette par ailleurs une confusion folle dans la terminologie et les concepts fondamentaux de l'économie marxiste.

Pour notre part, nous divergeons d'avec Trotsky quand il s'agit de reconnaître et de caractériser les différents stades du développement en Russie depuis février 17. Dénonçant l'abandon des positions révolutionnaires successivement sur le plan tactique, politique et enfin économique, il s'est toujours trouvé "en retard d'une phase". Il est certain qu'aujourd'hui Trotsky (comme l'aurait d'ailleurs affirmé, paraît-il, sa compagne Sédova) ne parlerait plus, en ce qui concerne le Russie, de "manoeuvre tactique", ni même de pouvoir prolétarien et d'économie prolétarienne.

L'indiscutable supériorité de Trotsky sur ses détracteurs (qui, en fait de marxisme, ne lui arrivent pas à la cheville) réside en ce qu'il replace les événements historiques dans leur succession réelle et qu'il établit le rapport entre la stratégie et la politique économique en tenant compte du jeu de tous les facteurs sociaux intérieurs et extérieurs. Il sait en outre distinguer les voies extrêmement diverses que peuvent prendre la victoire, l'arrêt ou la défaite des révolutions dont le sort est en jeu, et ceci même quand il applique de façon erronée les solutions au cas envisagé.

Ses détracteurs, eux, ne voient rien sous l'angle historique et dialectique. Quand ils essaient de retracer les faits dans leur succession internationale, ils le font à la façon des écrevisses, à reculons, voyant tout d'une façon désespérément statique et statistique. Il leur suffit d'appliquer des phrases lues chez Marx et ils s'imaginent déjà avoir découvert des solutions nouvelles et heureuses... En réalité ils ne s'élèvent pas au-dessus de cette sotte "analyse": si vous me donnez la photographie aérienne d'un pays, je vous expliquerai quels étaient dès le début les rapports de production et de répartition et après je pourrai donner mon appréciation sur la "couleur" du régime.

Leur impuissance à penser dialectiquement les empêche de comprendre qu'il est des moments où économie et politique, production et répartition et jusqu'aux intérêts respectifs de la classe dominante et de la classe dominée nous apparaissent

dans une marche complètement renversée: pourtant, c'est ce que l'histoire des révolutions et des contre-révolutions d'avant 1848 avait appris à Marx et qu'un examen des événements postérieurs confirme à tel point qu'on ne saurait - dans notre image du "radoubage" de la théorie - changer un seul clou de place dans la coque de notre "navire", sans le faire couler à pic.

Les rapports de production.

Nos radoubeurs ont beau recourir à des formulations classiques, ils n'ont pas digéré ce concept marxiste de base. Tout au contraire, ils l'ont renversé. Leur but était de lier les rapports de production aux rapports de distribution. Ceci est juste, et nous l'avons fait correctement à propos des caractères mercantiles de l'économie russe qui, étant données les conditions historiques et politiques générales d'aujourd'hui, démontrent son caractère capitaliste (1), alors qu'au temps de la N.E.P par exemple, on pouvait en tirer une conclusion différente.

Le fait grave est que, définissant à nouveau la notion de rapport de production, ils déforment à tel point le critère marxiste qu'ils retombent en plein dans un idéalisme anti-déterministe crassement bourgeois. En effet, avec un point de départ juste, ils aboutissent à une thèse de l'acabit suivant:

"Nous savons (!) que chaque rapport de production est en premier lieu et immédiatement (!) organisation des forces productives en vue du résultat productif." (2).
qu'ils répètent d'ailleurs plusieurs fois.

Dans cet énoncé d'une douzaine de mots dont aucun n'est à sa place, on reconnaît toute la pensée bourgeoise en économie et en philosophie. Le point d'arrivée auquel tend toute la tortueuse exposition, c'est à dire la conscience et la volonté, était déjà contenu sous des apparences trompeuses dans le point de départ.

Attention: le théorème veut définir ce qu'ont de commun tous les rapports de production de l'histoire, même les plus anciens. La formule relève donc en plein des thèses idéalistes et volontaristes: à l'origine était la conscience, à l'origine était la volonté. Puisque quelqu'un organisait la production et l'économie, il le faisait selon son plan, c'est à dire selon sa volonté; de plus, puisque ce quelqu'un avait déjà clairement en vue le résultat, il portait déjà en lui la science et la conscience des lois économiques.

Reste à savoir qui est ce quelqu'un ! Celui qui ré-

(1). Voir "Dialogue avec Staline", où - sur la base des déclarations officielles reconnaissant l'existence en Russie de la loi de la valeur - il est démontré que l'économie actuelle de ce pays est capitaliste.

(2). "Socialisme ou Barbarie", N°2: "Les rapports de production en Russie".

pondrait "l'homme moyen", serait un libéral loyal. Celui qui répondrait au contraire: "l'homme exceptionnel", serait un adepte honnête d'une des nombreuses écoles idéalistes. Celui qui viendrait nous parler de "l'envoyé de Dieu" serait un partisan conséquent de la révélation. Disons tout de suite que le "quelqu'un" des radoubeurs, c'est la classe dominante; en Russie donc, la bureaucratie, souveraine des lois économiques et des résultats de la production. Toute la trame du raisonnement est là....

On prétend être marxiste parce qu'on a introduit la classe, même quand ce n'en est pas une, et peut-être seulement alors, d'ailleurs ! On a lu et compulsé Marx à fond, on le cite encore plus que nous peut-être, et même quand il démontre le contraire de "l'organisation de la production en vue du résultat productif". Il serait encore mieux de ne pas le lire, car il est une façon de feuilleter les livres qui ressemble à celle dont le cambrioleur feuillette les paquets de mille. Un camarade de la première heure s'amusait souvent à rappeler les noms de tant d'hommes qui, connaissant à fond Marx et son oeuvre, sont devenus les pires ennemis du marxisme.

Rappelons que la formule de ces Messieurs est générale pour tous les rapports de production: comme si le maharadjah indien, dont les tributs représentent l'équivalent de son poids en or, ou le seigneur féodal, qui a passé dix ans aux croisades, avaient jamais organisé même des lambeaux de production ! Appliquée au capitalisme cette formule de la "chasse" au résultat productif nous apparaît comme une rechute dans la science économique bourgeoise et dans une philosophie du même type. L'impulsion irrésistible à produire sans limite et sans raison (et donc sans conscience des résultats et sans organisation) n'est plus, chez nos radoubeurs, cette manifestation contradictoire et instable que nous présente le déterminisme économique: elle devient une recherche consciente et voulue des résultats de la part de la classe dominante, laquelle établit dans ce but le "rapport matériel et personnel" adéquat. Nous voici arrivés au point voulu: tout est un rapport entre deux personnes: patron d'une part, ouvrier de l'autre. A partir de là, on définit les classes en général de cette manière fossile: un groupe de personnes qui savent, veulent et dirigent; un autre groupe de personnes qui subissent et suivent passivement. La lutte entre les classes, et surtout entre les forces qui découlent respectivement des vieux et nouveaux modes de production, se rapetisse, dans ce mesquin bavardage, aux dimensions d'un même et éternel conflit opposant, sous des aspects divers, les dirigeants et les exécutants. Telle est la clef de voûte de ce système boiteux !

La formule examinée plus haut "organisation des forces productives en vue du résultat", ne peut être appliquée correctement qu'au seul mode socialiste de production. Encore doit-on lui enlever son adjectif de "productif", qui pue à cent lieues son affairisme et son économisme capitaliste. Il

faudrait dire au contraire: "organisation des forces productives en vue de la consommation, de l'usage". C'est ce qui existera beaucoup plus tard, dans la société sans classe, et quand le problème philistin d'éviter que le dirigeant ne dupe l'exécutant aura cessé de se poser. Tant qu'existeront des classes, il sera impossible aussi bien aux classes qu'aux individus d'obtenir consciemment un résultat. Seul le parti le peut, mais c'est justement ce que nos radoubeurs reprochent à Lénine d'avoir proclamé.

Hors du sujet.

On veut prouver que la propriété d'Etat, la nationalisation n'est pas le socialisme. Ceci est juste, mais la voie suivie pour le démontrer ne l'est pas, puisqu'on prétend que les rapports de production sont "une paire de manches" et les formes de propriété une autre. Au contraire, chez Marx, ce sont deux manches de la même paire. Que l'entreprise appartienne en propre à un bourgeois ou qu'elle appartienne à l'Etat, la forme de propriété est la même. Pour le comprendre, il suffit de se souvenir qu'il faut considérer, non la fabrique ou les machines, mais le rapport du travailleur salarié au produit. La forme bourgeoise de propriété est celle qui enlève au travailleur tout droit de propriété sur le produit de l'entreprise. Naturellement, ce droit n'existe pas davantage en ce qui concerne les instruments de production; mais cela dérive du fait matériel qu'il s'agit de travail associé. Il ferait beau voir les travailleurs emporter, qui une pierre du mur, qui une roue de la machine, même si c'était par décision du comité "autonome" de l'usine !

Nos radoubeurs ont pourtant pris pour point de départ l'introduction de 1859 à la Critique de l'Economie Politique, un des exposés les plus parfaits de Marx, sans doute écrit un jour où ses maudits anthrax qui lui firent plus tard appeler la mort ne le déchiraient pas, et où le cigare qu'il fumait était cette fois-là choisi parmi les moins atroces. Nous citons à notre tour ce passage, en mettant entre parenthèses les phrases dont nos radoubeurs l'ont mutilé:

"Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté (rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles). L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique (et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience). A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction

avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est "que l'expression juridique, avec les rapports de propriété "au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. (De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, "ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une "époque de révolution sociale. Le changement dans la base "économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme "superstructure. Lorsqu'on considère de tels bouleversements,) il faut toujours distinguer entre le bouleversement "matériel (- qu'on peut constater d'une manière scientifique- "ment rigoureuse -) des conditions de production économiques "et les formes juridiques, politiques, (religieuses, artistiques ou philosophiques), bref, les formes idéologiques "(sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge un "individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le "conflit qui existe entre les forces productives sociales et " les rapports de production)". (I).

La leçon de ce texte est claire ! Ce n'est pas nous qu'il nous faut dire, mais ceux-là mêmes qui l'ont mutilé de tous les passages que nous avons mis entre parenthèses. Si claire qu'après avoir lu ce texte une fois et en possession de toutes ses facultés, on peut d'un cœur léger mettre le feu à la bibliothèque et s'arracher de la matière grise la circonvolution de l'alphabet ! Mais il n'est pas permis d'en omettre par hasard des passages, et encore moins de retrancher intentionnellement justement ceux qui mettent en avant les conditions matérielles et en queue la conscience. Aboutissement de tout le gâchis théorique qui situe nos radoubes à cent ans en arrière de cette magnifique "Introduction à la critique de l'économie politique", la conscience n'apparaît au contraire chez Marx que comme un effet lointain de chaque révolution. Si après cela quelqu'un se présente, qui fort d'avoir compulsé cet écrit datant de 1859, veut en changer un seul mot, il ne reste plus que la grêle de coup de pied dans.... l'infrastructure de la conscience.

Terminologie marxiste.

Relisons avec calme.

Production sociale de la vie. C'est un rapport qui dépasse totalement l'individu et le fameux bilan de "doit et avoir" dans lequel les prétendues mises à jour théoriques sont condamnées à tourner sans espoir. Production des aliments par les associations humaines et reproduction biologique de l'espèce, c'est à dire des producteurs de demain. Celles-ci ne sont jamais régies selon un plan conçu par un plusieurs cerveaux, mais déterminées par l'état des forces productives matérielles.

(I). "S. ou B.", N° 2: "Les rapports de production en Russie".

Les hommes sont eux-mêmes une force productive matérielle, qui se développe et évolue, certes, mais ne peut forcer les conditions déterminées par les possibilités techniques: pioche ou charrue, rame ou voile, traîneau ou roue, faune, flore, nature géologique du terrain. Ce qu'il faut entendre par "conditions matérielles", c'est tout cela, et non point la quantité d'argent qui se trouve dans le portefeuille ! Les légendes - par exemple celle de Jason courant les mers et fendant le sein de Thétis; celle du géant Encelade qui, prisonnier de l'Etna, ébranle la montagne, provoquant l'éruption du volcan; ou encore celle d'Italus, inventeur de la roue et du tour, tué par son maître Dédale, fou de rage d'avoir inventé l'aréoplane au lieu de la charette - traduisent une "conscience" de cette évolution de la force de travail humaine dans le cadre de conditions matérielles données: les bavardages de "Socialisme ou Barbarie", eux, ne traduisent que la conscience de rien.

Les rapports de production sont la même chose que les rapports ou formes de propriété; avec cette différence que les premiers s'expriment en termes économiques, tandis que les seconds s'expriment en termes juridiques. Il est inutile d'essayer d'en faire deux choses différentes et de taire dans ce but, les passages établissant que le droit dérive des rapports économiques.

Dans le système de l'esclavage le rapport de production est tel que le produit du travail de l'esclave, sans autre contre-partie que d'infimes quantités de produits de consommation, est à la disposition du patron, et que l'esclave ne peut s'éloigner, produire pour d'autres ou pour lui-même. Le rapport de propriété concerne la personne et la vie de l'esclave, et exprime, sur le plan du droit, la même chose.

Les forces productives, ce sont les ustensiles, les machines, les véhicules de tout genre; les matières premières et les denrées offertes par la nature; et bien entendu, à toutes les époques, la classe travailleuse.

Le mode de production (Produktionsweise), ou forme de production est un des grands types historiques de relations productives: ressources techniques et formes de propriété. A la culture de la terre s'adaptent successivement le communisme primitif, l'esclavage, le servage et le salariat. Le communisme primitif, l'esclavage, le libre artisanat s'avèrent peu à peu inadéquats à la production manufacturière et, à un certain stade, il en résulte enfin le salariat.

Le capitalisme est un des grands modes de production historiques et une des formes de propriété les plus importantes. Cette forme a des caractéristiques bien définies qui interdisent les substitutions du genre capitalisme privé-capitalisme d'Etat ou bourgeoisie-bureaucratie.

Mais il y a une autre équivoque: les rapports de droit sont des formes de propriété. On les explique en montrant comment ils sont déterminés par le fait économique: mais les ex-

des formes traditionnelles de travail, il résiste à son intérêt subjectif, gagnera, du point de vue du standard de vie, en devenant salarié.

L'artisan ne fournissait pas - du moins directement - de sur-travail. Or, la seule méthode possible pour accumuler du capital, puissance sociale dès son origine, et pour arriver à l'actuel patrimoine d'équipement productif, était d'extorquer du sur-travail en masse aux salariés groupés dans les nouvelles fabriques. Dire que c'est là de l'exploitation est une objection étrangère au marxisme et bêtement morale.

L'erreur économique de base est de tout réduire à une dispute pour la plus-value qui se confond avec l'inéluctable faim de surtravail du capital.

A son apparition, le mode bourgeois de production rend possible une plus grande mise en réserve sociale pour un effort humain plus réduit; si les prolétaires prêtèrent main forte à la révolution qui brisa les entraves de la servitude et de la petite production, ce n'est donc pas pour le plaisir d'être roulés: le déterminisme montre qu'ils y étaient poussés par l'influence matérielle des forces de production modernes plus dynamiques, de l'avenir.

Ce n'est que peu à peu que la loi de la chasse au sur-travail (qui d'ailleurs interdit au capitalisme d'être cette "organisation en vue d'un but" dont nous parlait plus haut nos radoubeurs) conduit la nouvelle forme de production à devenir socialement défavorable. Il ne faut donc pas partir d'une "valeur" morale absolue, mais considérer le changement quantitatif du rendement social. Naturellement ceux qui, descendant au-dessous de Lasalle, prétendent rafistoler Marx, ne voient, dans la lutte qui oppose deux modes de production, que le conflit ouvrier-patron ou ouvrier-bureaucratie; et ils enferment cette lutte dans les limites de la marge de profit qui, aujourd'hui, par un effet mécanique, est faible à taux de plus-value élevé (I).

(I). On sait que l'équation du procès productif s'écrit, pour l'école marxiste, de la façon suivante:

$$c + v + pl = V$$

où c représente le capital constant (matières premières et usure des installations productives - l'amortissement des bourgeois), v le capital variable (c'est à dire la masse des salaires), pl la masse de la plus-value et V la valeur du produit total.

On appelle taux de la plus-value le rapport: $pl' = \frac{pl}{v}$ et taux du profit le rapport: $pr' = \frac{pl}{c+v}$. Or il est de fait que la productivité du travail croît énormément tout au long de l'histoire du capitalisme. Ce résultat est obtenu par l'augmentation du capital constant par rapport au capital variable (mécanisation poussée, rationalisation, etc.): en termes marxistes la composition organique du capital se modifie à l'échelle historique. En conséquence une masse donnée d'ouvriers pro-

des formes traditionnelles de travail, il résiste à son intérêt subjectif, gagnera, du point de vue du standard de vie, en devenant salarié.

L'artisan ne fournissait pas - du moins directement - de sur-travail. Or, la seule méthode possible pour accumuler du capital, puissance sociale dès son origine, et pour arriver à l'actuel patrimoine d'équipement productif, était d'extorquer du sur-travail en masse aux salariés groupés dans les nouvelles fabriques. Dire que c'est là de l'exploitation est une objection étrangère au marxisme et bêtement morale.

L'erreur économique de base est de tout réduire à une dispute pour la plus-value qui se confond avec l'inéluctable faim de surtravail du capital.

A son apparition, le mode bourgeois de production rend possible une plus grande mise en réserve sociale pour un effort humain plus réduit; si les prolétaires prêtèrent main forte à la révolution qui brisa les entraves de la servitude et de la petite production, ce n'est donc pas pour le plaisir d'être roulés: le déterminisme montre qu'ils y étaient poussés par l'influence matérielle des forces de production modernes plus dynamiques, de l'avenir.

Ce n'est que peu à peu que la loi de la chasse au sur-travail (qui d'ailleurs interdit au capitalisme d'être cette "organisation en vue d'un but" dont nous parlait plus haut nos radoubeurs) conduit la nouvelle forme de production à devenir socialement défavorable. Il ne faut donc pas partir d'une "valeur" morale absolue, mais considérer le changement quantitatif du rendement social. Naturellement ceux qui, descendant au-dessous de Lasalle, prétendent rafistoler Marx, ne voient, dans la lutte qui oppose deux modes de production, que le conflit ouvrier-patron ou ouvrier-bureaucratie; et ils enferment cette lutte dans les limites de la marge de profit qui, aujourd'hui, par un effet mécanique, est faible à taux de plus-value élevé (I).

(I). On sait que l'équation du procès productif s'écrit, pour l'école marxiste, de la façon suivante:

$$c + v + pl = V$$

où c représente le capital constant (matières premières et usure des installations productives - l'amortissement des bourgeois), v le capital variable (c'est à dire la masse des salaires), pl la masse de la plus-value et V la valeur du produit total.

On appelle taux de la plus-value le rapport: $pl' = \frac{pl}{v}$ et taux du profit le rapport: $pr' = \frac{pl}{c+pl}$. Or il est de fait que la productivité du travail croît énormément tout au long de l'histoire du capitalisme. Ce résultat est obtenu par l'augmentation du capital constant par rapport au capital variable (mécanisation poussée, rationalisation, etc.): en termes marxistes la composition organique du capital se modifie à l'échelle historique. En conséquence une masse donnée d'ouvriers pro-

Aveuglés par la question de la répartition des revenus, ils lisent à l'envers les phrases d'un autre texte admirable, la Critique du Programme de Gotha, sur la répartition de la misère, que, justement, ils citent. Ils ne voient pas qu'en principe la thèse à proposer est la suivante: les dépenses affectées à la bureaucratie d'entreprise et d'Etat ne représentent qu'une des nombreuses fractions du profit. Aux fins d'un passage rapide de l'économie parcellaire semi-asiatique au marché national et à une économie florissante, les sommes extorquées par la bureaucratie russe actuelle pour sa consommation pourraient constituer le moindre des maux parmi tous ceux qui jalonnent la marche complexe du monde vers l'"amélioration des conditions du travail vivant" revendiquée par le marxisme.

En fait, l'"analyse" précise et "supérieure" de nos radoubeurs se réduit à une discussion conduite sur la base des chiffres donnés par Trotsky et par les apologistes du stalinisme: elle démontre simplement qu'ils ont encore bien du chemin à faire avant d'arriver au niveau déjà atteint par la science économique lorsqu'apparut la théorie propre au prolétariat moderne. Ils marchandent pour un rabais de quelques centimes comme la servante au marché, et ils ne voient pas le monde qu'il s'agit de conquérir.

A U J O U R D ' H U I

Etat et révolution.

La manie d'"améliorer" et de mettre à jour, le malheureux snobisme qui lui fait constamment craindre d'être en retard sur les tout derniers apports de la science conformiste a conduit "Socialisme ou Barbarie" à démolir paragraphe par paragraphe tous les textes économiques du marxisme. Voyons maintenant quel est son "cours" politique.

duit une quantité toujours croissante d'un objet donné. Mais si, dans l'équation écrite plus haut, le capital constant croît plus vite que le capital variable ne diminue, le taux de profit (pr') diminuera. Et c'est effectivement ce qui se produit historiquement: c'est là la loi de la baisse du taux de profit, formulée par Marx dans le Troisième Livre du Capital. Mais il importe de bien noter que si le taux de profit baisse, la masse du profit ou de la plus-value, elle, continue d'augmenter dans des proportions vertigineuses.

Nous signalons également au lecteur que cette question de la baisse du taux de profit fait l'objet d'un long développement dans notre brochure: "Dialogue, avec Staline".

Qu'est-ce donc pour nous que l'Etat ? C'est un appareil composé d'hommes ayant des tâches définies, et surtout d'hommes armés. Un tel appareil n'est pas absolument nécessaire pour toute communauté humaine (Lénine donnait raison sur ce point aux anarchistes), étant donné qu'il y a eu et qu'il y aura (pour les raisons exactes qu'en donne Engels) des sociétés sans Etat.

Mais il ne peut pas ne pas y avoir d'Etat aussi longtemps que la société est divisée en classes qui luttent entre elles. Jusqu'ici même l'anarchiste peut nous suivre.

L'Etat d'une époque donnée est, plus exactement encore, une forme de propriété correspondant à des rapports économiques donnés qui sont apparus en même temps qu'elle et qu'elle tend, ensuite, à conserver et à défendre par la force, même quand ils sont devenus "des chaînes pour les nouvelles forces productives", grâce auxquelles le bien-être général pourrait progresser.

L'Etat, ensemble de corps armés et non-armés, c'est à dire de bureaucraties (police, armée, magistrature, administration et parfois même clergé) n'est donc pas toujours le mal absolu ! Après la révolution anti-féodale, l'Etat français, avec ses phalanges de fonctionnaires, son armée permanente, sa garde nationale, ses gendarmes, etc.. a pour fonction de lutter contre la réaction. Nous, marxistes, disons qu'il exprime la lutte des nouveaux capitalistes contre les anciens seigneurs de la terre. L'Etat s'explique par la présence de ces deux classes et c'est un moyen, pour le moment, de briser des chaînes et non encore d'en forger de nouvelles. Pourtant, ce n'est pas tout. Nous devons dire, plus exactement, qu'il exprime la lutte entre un mode de production futur (le mode capitaliste) et un mode de production dépassé et ruiné (le féodalisme), lutte historique et universelle. Un tel Etat n'exprime donc pas seulement la répartition de la population française entre les diverses classes, mais la pression de toutes les classes bourgeoises et prolétarienne en lutte contre l'ancien régime. On peut dire encore qu'en plus d'un réseau mondial d'intérêts, il représente l'irrésistible force qui contient en puissance les forces productives matérielles de l'avenir.

C'est selon ce critère que nous devons juger les formes d'un tel appareil et les luttes qu'il a soutenues, dont Marx a donné un tableau impressionnant dans trois textes classiques (I). Si sa fonction, d'"antiformiste" qu'elle était au début, devient conformiste dès que se dresse contre lui une classe visant à l'abattre, cette transformation se produit selon un processus très complexe et non pas selon une évolution continue.

En conclusion, l'Etat est donc un appareil s'appuyant sur la classe qui défend et revendique un mode donné de pro-

(I). Ce sont: "Les luttes de classes en France", "Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte" et "La guerre civile en France: 1871".

duction et qui, après la victoire de sa révolution, résiste à la restauration des anciennes forces et du vieux mode de production.

Par conséquent, il est clair que toute révolution sociale à cheval sur deux grands types de production - et en particulier la révolution prolétarienne à venir - doit mettre en pièces le vieil Etat et en disperser les hiérarchies et le personnel. Cependant (ici les anarchistes cessent de nous suivre et les groupes plus ou moins anarchisants dressent également l'oreille), il est aussi clair que pendant tout le temps où l'ancien mode de production continue à disposer de forces et de défenseurs tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, l'Etat, les corps armés et la bureaucratie restent, sous une nouvelle forme, nécessaires.

C'est une tendance anarchisante qui se révèle dans cette curieuse phrase de nos radoubeurs:

"le pouvoir d'une masse armée n'est déjà plus un Etat "dans le sens habituel du terme".

Ici, libéralisme et libertarisme se donnent la main par dessus la tête du marxisme tout comme à l'époque romantique.

Extinction de la bureaucratie.

Pour Marx et pour Lénine, la nécessité qu'il y a pour le prolétariat d'instaurer sa dictature, c'est à dire de former un nouvel Etat révolutionnaire dérive du fait que, si la conquête révolutionnaire du pouvoir est un saut brusque, la substitution du nouveau mode de production à l'ancien se prolonge au contraire dans le temps. Il en va de même pour la disparition totale de la classe qui détenait auparavant le pouvoir et reflétait l'ancien mode de production, pour l'influence des forces qui, à l'extérieur, défendent ce dernier et combattent le nouveau et surtout pour les influences idéologiques de toutes sortes qui continuent pendant longtemps à dominer la psychologie sociale. Ainsi l'Etat ne s'abolit pas, mais on en fonde un nouveau en renversant l'ancien. Ce nouvel Etat dépérit au cours d'un long processus dont la durée dépend du degré de développement interne des forces sociales et des rapports internationaux de forces entre les classes. Tout ceci est bien connu et nos radoubeurs feignent de n'y apporter aucune retouche.

Ils citent même des passages d'Engels qui prouvent très clairement que le problème ne change pas dans le cas où la concentration capitaliste a atteint le stade de l'industrialisme d'Etat:

"Les moyens de production, en devenant propriété de l'Etat, ne perdent pas leur caractère de capital. L'Etat est "le capitaliste collectif idéal".

Voilà le point crucial. Si les moyens de production, de propriété éparpillée et individuelle des travailleurs autonomes deviennent capital - et que ce soit par la grâce d'un financier privé ou par celle de l'Etat - on accède alors au mode de production capitaliste (formation du capitalisme). Si, au contraire, de capital ils deviennent moyens de la production sociale, c'est à dire sont utilisés sans forme de travail salarié et sans forme mercantile de la distribution, alors on passe du mode capitaliste au mode socialiste (disparition du capitalisme). Ni des personnes privées, ni l'Etat politique de la classe bourgeoise ne peuvent, c'est bien clair, être les agents d'une telle transformation: seul le nouvel Etat révolutionnaire, la dictature du prolétariat, peuvent la réaliser.

C'est là que réside la solution que nos radoubeurs cherchent vainement dans l'analyse de la "pyramide des revenus" et dans le scandale de la disproportion existant entre les différents salaires en Russie: car seule une révolution purement socialiste se développant dans un milieu capitaliste avancé, pourra, marchant sur les traces glorieuses de la Commune de Paris, supprimer cette disproportion.

Seul l'Etat ouvrier peut assumer ces tâches. Il faut pourtant reconnaître qu'en période d'évolution et de développement technique interne et aussi de lutte politique internationale, cet Etat peut être contraint à gérer des formes de capitalisme d'Etat à base de salariat et de mercantilisme. En d'autres termes, à certains stades (dont l'Etat stalinien est sorti depuis des années) il peut demeurer l'Etat politique du prolétariat tout en assumant la transformation préliminaire des "moyens de production en capital".

L'Etat russe, avec son inévitable bureaucratie, est aujourd'hui exclusivement consacré à la transformation des moyens de production en capital, tout comme un jeune Etat capitaliste. Il est devenu un appareil qui, ne luttant plus pour le mode prolétarien de production est uniquement apte, et partout et toujours, tout comme les autres Etats existants, à défendre le mode capitaliste de production.

Une fois détruit l'Etat capitaliste, voulez-vous voir la bureaucratie de votre théorie s'évanouir, sans nouvelle révolution ni guerre? Considérez le cas où, contrairement à celui de la Russie de 1917, le passage au mode de production socialiste soit réellement possible! Sachez que ses caractéristiques seront la disparition du marché et des prix; la suppression de la division par entreprises et des salaires; la fin de la division professionnelle du travail et de la séparation de la ville et de la campagne. Vous comprendrez alors que sur la scène de l'histoire, cette rampe de pâles lumignons que sont les fonctionnaires de tout genre s'éteindra d'elle-même, les ronds de cuir déclinant l'honneur, bien trop grand pour leur fainéantise, de donner leur nom à une période de l'histoire!

Iliade et Batrachomyomachie.

Au lieu de se servir de la puissante arme critique que constitue le marxisme, nos gens se livrent à de mesquines statistiques sur les revenus ! Ils cherchent, sans savoir s'y prendre, les chiffres du revenu et de la plus-value. Sur-tout, ils ne savent pas en indiquer les variations qualitatives prouvant les progrès de la diffusion du capitalisme: ils préfèrent se livrer aux habituelles palinodies sur l'exploitation croissante, la diminution du niveau de vie, etc...

La solution qu'ils proposent consiste, puisqu'il n'existe plus de bourgeois russes, à classer les citoyens soviétiques en deux catégories: les ouvriers et les bureaucrates. Le schéma marxiste de deux classes au moins dont une seule détient l'Etat est ainsi détruit et il n'y a plus qu'à jeter au panier les textes de Marx sur la Commune et de Lénine sur l'Etat. Mais si le rapport de production s'établissait entre ouvrier et Etat, ce serait un rapport unique: il n'y aurait plus ni différence ni lutte de classe. Une classification aussi arbitraire et irréaliste est la pire parodie du marxisme. Elle est à celui-ci ce que la Batrachomyomachie, épopée humoristique dans laquelle Homère aurait chanté la lutte des rats et des grenouilles, est à l'Iliade...

Dans l'Iliade, ce sont deux civilisations qui se heurtent dans un choc terrible, déterminant le cours de l'histoire pour plusieurs siècles. D'un côté, on a une société asiatique figée de cultivateurs et de satrapes, société de monarchies millénaires et de seigneureries théocratiques dont sont tributaires des peuples restés nomades et des tribus encore communistes. (Ces dernières sont bien pauvres encore en bureaucratie, comme Marx le prouve: une douzaine d'individus par tribus, l'astrologue compris ! Ainsi, même sur le terrain rhétorique, nos gens n'ont rien inventé: ils devraient savoir que la domination de la bureaucratie et la barbarie ne sont pas des phénomènes parallèles, mais au contraire directement antithétiques). A ces peuples asiatiques s'oppose la race éolienne et ionienne qui a fondé une société de navigateurs et de commerçants qui, pour l'époque est déjà industrielle et dont les superstructures juridiques et philosophiques, l'individualisme génial, sont très proches de ceux de la bourgeoisie romantique d'Europe à sa plus belle époque. Ce sont donc deux mondes qui s'affrontent lorsque les chars d'Hector et d'Achille se heurtent dans un choc terrible. La diversité géographique: immensité du continent asiatique et de ses déserts, qui s'oppose aux péninsules et archipels capricieusement découpés de la Grèce; climat continental aux étés torrides et aux hivers glaciaux de la première, doux et tempéré du riant littoral méditerranéen, ont déterminé la diversité de l'organisation humaine. L'épopée Homérique a un fond matériel réel: dans la théorie des radoubistes il n'y a plus qu'un cadre vide tout comme dans la parodie classique, lorsque rats et grenouilles que l'on peut distinguer à première vue les uns des autres en viennent aux prises, répétant les invectives des héros avant

le duel, reproduisant les vicissitudes changeantes d'une guerre de dizaines d'années entre deux continents, s'igeant troyens et argiens par leurs sobriquets burlesques. L'analyse des radoubistes est à la réalité du choc formidable entre le mode capitaliste et le mode socialiste de production ce que la Batrachomyomachie est à l'Iliade. Leur tentative de description de la société russe, qui s'abaisse à la statistique des appointements mensuels, est impuissante à citer un seul de ces faits d'histoire ou de chronique qui remplissent ne disons même pas un livre d'Homère, mais simplement un télégramme Réuter.

- : - : - : -

L'ACCUMULATION : PHENOMENE CAPITALISTE ET NON SOCIALISTE

OU : VIOLENCE ET REFORMISME

Le but du présent article n'est pas d'apporter quelque chose d'original à l'étude de l'économie capitaliste, mais il est une sorte de résumé du travail déjà développé en réunions de Groupe sur ce sujet, et de plus une espèce de plan de travail pour l'investigation ultérieure de la société capitaliste, plus particulièrement dans le cadre géographique français, afin de mieux comprendre les phénomènes politiques qui s'y déroulent. L'ordonnement du travail nous est évidemment donné d'une façon claire et nette par la préface à la Critique de l'Economie Politique de Marx:

"Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées".

Les "Eléments de l'Economie marxiste" dont la parution a commencé dans le précédent N°, expliquent justement ces rapports de production ainsi que la mécanique du développement capitaliste, tandis que dans des réunions sur une série d'articles intitulés "Volcanisme de la production ou stagnation du marché", dont la parution viendra en son temps, nous nous sommes attachés à l'étude de la forme de production en montrant la nécessité d'utiliser des schémas pour comprendre la société bourgeoise. C'est ainsi qu'il avait été montré que le schéma ou modèle de Marx était ternaire, comprenant les trois classes: propriétaires fonciers, capitalistes et travailleurs salariés. Le rapport entre celles-ci étant mercantile: accession volontaire au marché ouvert à tous. Le prolétariat vendant sa force de travail génératrice de nouvelle valeur contre un salaire, ceci s'étant réalisé historiquement au début du XIX° siècle. Ceci amenait à l'étude de la validité de la théorie marxiste pour étudier la réalité économique, à son invariance (Réunion de Milan, dont le compte-rendu paraîtra dans le prochain N°); ainsi que tout logiquement au problème de l'attitude de l'organisme politique: le parti de classe, s'opposant à cette structure sociale et dont on envisageait en même temps les habituels accompagnateurs: la conscience, l'idéologie, la philosophie, etc..., tout comme l'indique encore la "Préface":

"Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur

être; c'est inversement leur être qui détermine leur conscience. A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre un période de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel - qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse - des conditions de production économique et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi; il faut, au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production. Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir".

C'est pourquoi en introduction à ce vaste travail, ou plutôt à la clarification de ce travail déjà fait par l'école marxiste, nous avons justement choisi l'étude de l'accumulation; car c'est le problème de la naissance du capitalisme, de la genèse des différents personnages dont nous avons précédemment parlé. De plus elle est importante pour lutter contre la falsification de Moscou: on veut nous présenter la grande accumulation qui se déroule en Russie comme un phénomène socialiste, en disant que les rythmes de celle-ci, sont supérieurs à ceux de tous les autres pays, et que l'explication n'en peut être trouvée que dans la nature socialiste de la société russe. La fausseté de cette démonstration a été prouvée dans le "Dialogue avec les morts", et la nature capitaliste de la société russe a été amplement démontrée dans des études déjà parues, auxquelles nous renverrons le lecteur.

Violence et réformisme.

Notre travail a pour but de lutter contre les dégénérescences du mouvement ouvrier afin de rétablir le programme

de classe, base indispensable du parti de classe. Or cette dégénérescence est historique et a débuté avec la trahison de la II^e Internationale. D'où, en plus de l'étude critique de cette faillite, il nous faut remettre en évidence, porter à la lumière la théorie du prolétariat; théorie indispensable pour aiguiller la révolte des ouvriers:

"Il est évident que l'arme de la critique ne saurait remplacer la critique par les armes; la force matérielle ne peut être abattue que par la force matérielle; mais la théorie se change elle aussi en force matérielle, dès qu'elle pénètre les masses".

Dans la phase réformiste, on supposait arriver à changer le système en vigueur en l'amendant, mais par là on niait l'appel à la violence, un des points essentiels du marxisme. Ensuite sous la poussée ouvrière et sous l'influence de diverses crises: 1929, 1933, 1936-37, le capitalisme se "bonifie" lui-même, et les descendants du réformisme ouvrier furent Hitler, Mussolini et compagnie. Cet état de choses amena la nécessité d'un nouveau réformisme (celui-ci copiant purement et simplement de très vieilles positions, par exemple celles de Kautsky, Berstein, et autres Vandervelde). On eut tendance à rejeter de plus en plus les points fondamentaux du marxisme, en conservant le seul qui put donner une coloration révolutionnaire à ces partis, c'est à dire le but de faire la révolution. Celle-ci devant s'accomplir d'une façon violente: Staline, parlementaire et pacifique: Krouchtchev.

Pour nous, rejeter une seule partie du marxisme équivaut à le rejeter en entier. C'est pourquoi il est important de réexposer intégralement la théorie tout en montrant comment ses différentes parties furent réniées soit sous l'influence de défaites du prolétariat dans la lutte de classe, soit à la suite de soi-disant concessions de la bourgeoisie. En effet il peut y avoir satisfaction des revendications immédiates des travailleurs, comme cela advint dans la période de 1934-36 où les ouvriers obtinrent congés payés, assurances sociales, etc. (I).

Un des faits déterminants qui ont conduit à la trahison de la II^e Internationale a été la période idyllique du capitalisme: la "belle époque". Période qui a émoussé le pouvoir

(I). Marx a montré que l'augmentation des salaires précède souvent les crises. Cette augmentation est nécessitée par le déséquilibre entre le salaire-pouvoir d'achat et la quantité de marchandises sur le marché; déséquilibre entre productivité du travail et la possibilité d'écoulement des produits. Ici le cas est plus complexe, mais il relève du même processus. D'ailleurs sur le plan politique, on sait que ces mesures furent la rançon à l'embrigadement pour la guerre de 1939-45. La guerre est un moyen efficace de conjurer une crise.

de lutte des ouvriers et où plusieurs de leurs représentants ont pensé en voyant ce développement du système capitaliste, à une infirmation du marxisme; en l'occurrence, au rejet de l'utilisation de la violence. Leur erreur fut flagrante à la déclaration de la guerre. Ce fut la faillite du parlementarisme, ou essai de faire la révolution en conquérant la majorité au parlement (voir Berstein et Kautsky). A plus forte raison faillite de ceux qui pensaient qu'en entrant dans le gouvernement ils changeraient la politique bourgeoise (voir Millerand, les staliniens en 1946-47). Faillite donc d'un point de vue général de la thèse que la bourgeoisie puisse se démettre de ses fonctions, de sa dictature sur la société - sur les autres classes, d'une prise de pouvoir pacifique. Ce phénomène fut historiquement envisagé par Marx et Engels et donna lieu plus tard à une polémique entre Boukharine et Lénine (Discours sur l'impôt en nature). Mais même dans ce cas, par exemple l'Angleterre d'avant la fin du XIX^e siècle, où il y avait une bureaucratie inexistante, une armée peu importante et concentrée aux colonies, une police réduite, Marx envisageait comme phénomène postérieur la dictature du prolétariat, donc l'usage de la violence (I).

Dans les causes qui ont déterminé la faillite de la II^e Internationale, nous devons rappeler aussi l'expansion coloniale: la violence pouvait paraître morte en Occident, mais c'est parce qu'elle vivait plus forte dans les pays de couleur. Ce sont les couches pauvres de ces pays qui permettaient la vie plus aisée en Occident, d'où l'embourgeoisement du prolétariat.

Actuellement, après deux guerres impérialistes, le capitalisme a perdu son caractère idyllique. Aussi certains peuvent penser qu'il suffirait de l'amender pour retrouver le paradis perdu, "l'âge d'or de la bonne époque". Et on présente le "mauvais côté" actuel du capitalisme comme dû à la "mauvaise conscience" des hommes politiques qui gouverneraient plus mal qu'avant. D'autres l'attribuent à la trahison de la bourgeoisie qui, non seulement vit en parasite sur la société comme elle l'aurait fait depuis toujours, mais aurait renié en plus sa fonction de défense des intérêts nationaux, et se serait prostituée au capitalisme international; donc comme corollaire, le devoir du prolétariat de prendre la place de la bourgeoisie et de conduire le capitalisme sur une voie juste et droite (Staline au XIX^e Congrès; un échantillon français Cognot dans les Cahiers du Communisme).

(I). Les bourgeois théorisent la violence d'un point de vue métaphysique et individualiste, mais la bourgeoisie applique en fait une violence sociale. De même, nous ne voulons pas faire un mal particulier, "un tort particulier" à un individu bourgeois donné, parce qu'on a pas fait un "tort particulier" au prolétariat mais "un tort en soi". Pour nous il s'agit seulement de détruire cette société.

Ils s'appuient sur le Manifeste en le tronquant:

"La lutte du prolétariat contre la bourgeoisie, bien qu'elle ne soit pas, quant au fond, une lutte nationale, en revêt cependant tout d'abord la forme. Il va sans dire que le prolétariat de chaque pays doit en finir, avant tout, avec sa propre bourgeoisie".

"Les ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut leur ravir ce qu'ils n'ont pas. Comme le prolétariat de chaque pays doit en premier lieu conquérir le pouvoir politique, s'ériger en classe dirigeante de la nation, devenir lui-même la nation, il est encore par là national, quoique nullement au sens bourgeois du mot".

D'autres attribuent le fait qu'on n'ait pas atteint l'harmonie vantée au début du XIX^e siècle, l'équilibre parfait avec la nature, au fait que le capitalisme n'a pas encore atteint un assez grand développement des forces productives. Nous verrons qu'une des réalisations immédiates du socialisme, c'est à dire juste après la révolution, consistera à diminuer la production (dans l'aire occidentale surtout). Le changement de forme de production dépend directement du développement des forces productives; or avec Engels, depuis un demi-siècle, nous disons qu'en Occident le passage d'une forme à l'autre est possible, le passage de la quantité à la qualité est vrai. C'est pourquoi nous disons que le capitalisme est entré, depuis cette époque là, dans sa phase parasitaire. Les bourgeois veulent toujours plus de production, plus de richesses, plus de "bonheur pour l'humanité" (1) ! Et le moment arriverait enfin où plus personne ne travaillerait, où chacun ferait ce qu'il voudrait. La question se posera alors de réinventer un ministre des Loisirs: le pôvre, il sera un des rares à travailler! Ceci est la dépréciation du travail humain et le pur mode de pensée bourgeois et anti-dialectique: on fait le "malheur" des ouvriers par le travail forcé, on pose leur "bonheur" futur comme un non-travail - les contraires s'excluent (2). Théorie mécaniste et évolutionniste qui, pour qu'elle se réalise, suppose que l'ouvrier ne détruise pas entre temps le substrat même de celle-ci, c'est à dire le capitalisme. C'est pourquoi on dit aux ouvriers: grâce à la technique nucléaire il y aura un paradis terrestre, mais avant il faut beaucoup travailler, il faut t'écorcher vif pour que tes fils savourent la béatitude du bien-être. Ceci est du reste la position-enveloppe de diverses positions traîtres à la classe ouvrière, comme celle des staliniens à la "libération": "produisez d'abord, vous revendiquerez en-

(1). Par exemple le Welfare: école économique américaine, qui fait découler le bonheur de l'humanité de l'exaltation toujours plus grande de la production capitaliste. Le bonheur est mercantile et opportuniste !

(2). "L'individu bourgeois n'est pas un homme mais une maison de commerce": crédit-travail (cela est sûr) contre débit-bien-être (ce qui est moins sûr) !

suite. Soit disant les usines étant nationalisées, l'ouvrier se ferait du mal à lui-même en empêchant la bonne marche de celles-ci, dont on lui aurait fait cadeau. Logique de la trahison ! Non violence contre les bourgeois, mais violence bourgeoise par les ouvriers, contre les ouvriers; édification ou reconstruction capitaliste: accumulation plus grande, nous le verrons ensuite.

Mais l'ouvrier sait par expérience que ce qu'il possède en ce mode ce n'est que sa misère, qui est misère découlant d'un système et en ce sens misère abstraite et générique de l'homme; que toute la richesse qu'il crée, la classe antagoniste, capitaliste, la prend, non pas pour en jouir elle-même et être "heureuse", mais pour investir, pour faire tourner toujours à fond la machine à produire du profit. L'ouvrier devra détruire cette société qui n'est pas la sienne, quoiqu'il soit le support et la dynamique de celle-ci. Ensuite viendra une société qui ne sera pas particulière d'une classe, car le prolétariat se sera détruit en tant que classe, mais une société générique où lui même ne sera plus prolétaire mais un homme, et où la richesse et le bien-être ne profiteront pas à un homme singulier, ni particulier, mais à l'espèce humaine (1).

Devant la puissance qui réside dans l'existence seule du prolétariat mettant tout le temps en question, même lorsqu'il admet une théorie réformiste, l'existence de la société actuelle, d'autres ennemis utilisant la théorie des situations contingentes et par opposition celle des "Vérités éternelles", disent par exemple, que le prolétariat disparaîtra, mais que l'Eglise, la Religion, demeureront:

"Il y a de plus des vérités éternelles, telles que la liberté, la justice, etc... qui sont communes à tous les régimes sociaux. Or, le communisme abolit les vérités éternelles, il abolit la religion et la morale au lieu d'en renouveler la forme, et cela contredit tout le développement historique ultérieur" (Manifeste).

Les communistes en 1848 connaissant déjà le problème et le résolvaient. L'exemple des prêtres-ouvriers qui devaient garder la religion dans les masses, sans s'associer aux revendications ouvrières, illustre cette théorie des vérités éternelles.

Celle-ci est devenue possible du fait même de la faiblesse du mouvement ouvrier. C'est à ce moment là que le prolétaire est devenu "pauvre", c'est à dire incapable de résister à la bourgeoisie. "Le prolétaire privé de toute énergie est un pauvre" (Marx. Idéologie allemande). Le manque d'énergie c'est l'absence

(1). Nous ne développons pas ce point, mais nous renvoyons le lecteur aux oeuvres philosophiques de Marx, par exemple: "Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel", où il est dit: (il faut) "une classe de la société bourgeoise qui ne soit pas de la société bourgeoise" (pour détruire celle-ci); et plus loin: "la décomposition de la société en tant que classe particulière, c'est le prolétariat".

du parti de classe. On comprend que la campagne ecclésiastique ait pu avoir un effet, et peut même avoir un sens: l'Eglise ne connaissant que le pauvre.

Devant toutes ces déformations, il est donc nécessaire d'étudier le capitalisme et de montrer qu'il a été accouché par la violence et qu'il devra être enterré par elle (I). Selon Marx "le capitalisme arrive au monde en suant le sang et la boue par tous ses pores". Le marxisme n'est pas une apologie de la violence, mais une étude de son rôle dans l'histoire (Engels: "Le rôle de la violence dans l'histoire"). Et cette étude conduit à la démonstration de la nécessité de son emploi pour détruire le système actuel: le pacifisme non-violent n'ayant jamais engendré que la généralisation de la violence contre les ouvriers. Souvent ce sont les propres représentants parlementaires de ceux-ci qui font la répression: exemple Noske en 1919.

Violence: guerre de 1914-18, mort de millions de prolétaires; répression de la rébellion des soldats français; écrasement des Communes de Berlin (Spartacus), Budapest, Munich.

Avant la guerre suivante, destruction de toute l'avant-garde ouvrière dans tous les pays, en particulier en Allemagne (hitlérisme), en Russie (Stalinisme): Zinoviev, Kamenev, Boukharine, Radek, Trotsky et combien d'autres !

Si l'on va dans l'aire orientale, c'est la destruction des Communes de Changai et de Canton.

Guerre de 1939-45: même phénomène avec écrasement aussi des Communes de Varsovie, Berlin-Est, des révoltes de Poznan et de Hongrie.

Ceci est en même temps la condamnation de la collaboration de classe et du parlementarisme, l'Etat n'étant que la dictature du capital sur les ouvriers. De plus c'est l'existence permanente de cette violence (rappelons-nous en plus de la révolution chinoise, les guerres d'Indochine, Corée, Afrique du Nord, Guatémala, Birmanie, Malaisie, etc..) qui obligera à

(I). Beaucoup d'écoles économiques sont arrivées à penser que le capitalisme ne peut fonctionner indéfiniment: il devra avoir une fin. Mais ils ajoutent qu'ensuite il n'y aura pas le communisme. Le problème est envisagé de deux façons essentielles:

- Il y aura catastrophe amenant la "barbarie", sans aucune phase historique ensuite (ce n'est donc plus "Socialisme ou Barbarie", mais capitalisme ou barbarie).

- La forme constructive du capitalisme peut survivre, à condition qu'on retourne au capitalisme libéral: petites unités de consommation-production (c'est en fait la solution que préconisent les staliniens pour éviter le fascisme et pour "lutter" contre les trusts).

en faire un usage temporaire, et ainsi la détruire en tant qu'existence "immanente" à la société. Car encore une fois, on ne peut accepter la théorie de Berstein et Kautsky réssuscitée en Krouchtchev du "passage" non-violent au socialisme. Même dans le cas où dans la lutte le prolétariat trouve un allié, il doit ensuite exercer sa dictature, car autrement cet allié (petite-bourgeoisie ou paysannerie) se joint à la droite et noie dans le sang la révolte ouvrière:

1848 en France.

1917 (février-juillet) en Russie.

1927 en Chine.

C'est ici qu'il convient de rappeler une autre excuse invoquée par les réformistes pour le rejet de la violence: le développement de l'urbanisme (nous entendons par là celui à la Haussmann (1), lié à celui de la technique guerrière et de l'armement, empêcherait toute possibilité d'insurrection dans les métropoles modernes. Or, les événements de Hongrie montrent que les grandes capitales peuvent encore devenir des "volcans de lutte" comme elles le furent il y a un siècle, et que des civils presque sans armes peuvent affronter les polices et les armées les plus modernes et les mieux équipées.

On peut voir que nous donnons toujours les faits d'hier et d'aujourd'hui, car le problème est de renouer le fil entre les différentes périodes et montrer qu'il y a invariance du marxisme. Notre travail est, comme il est dit dans notre mouvement, un travail "sul filo del tempo" (2). En effet nos ennemis veulent toujours nous mettre hors du temps, soit en disant que notre revendication est utopique, soit en disant qu'elle est dépassée. Il ne veulent pas que nous entrions dans l'histoire car cela sera leur perte.

Etant donné que si l'on étudie un phénomène à son début on peut dire, d'un point de vue sophistique, qu'il n'a jamais existé, car il y avait toujours un temps infinitésimal où il n'était pas, et que si on l'étudie à la fin de son développement, on peut dire qu'il existera toujours, qu'il a toujours existé, étant donné que même un temps infinitésimal avant sa disparition il existait. Pour nous tous les phénomènes sont actuels, même s'ils sont passés ou futurs car ils entrent

(1). Les travaux d'Haussmann n'avaient pas tellement pour but d'embellir Paris, mais surtout de créer de grandes avenues où il fut possible de mieux réprimer les révoltes ouvrières.

(2). Cette expression italienne signifie: au fil du temps. Le marxisme s'exprime le mieux ou se réexprime dans le pays où est conservé physiquement le parti de classe, c'est à dire l'Italie. De plus, "sul filo del tempo" était le titre d'une rubrique du journal du parti italien: Programma Comunista, qui s'est attachée justement à réexposer les fondements de la théorie marxiste.

tous dans l'édification d'un arc historique dont la voûte sera achevée lorsque sera faite la révolution (I). Et c'est cette révolution qui nous fournira le lien "magique" entre le passé, le présent et le futur.

En ce qui concerne l'économie nous citerons également des faits d'hier, par exemple pour l'Angleterre du XIX^e siècle, et nous les relierons à ceux d'aujourd'hui: Russie et Chine. Ceci nous montrera la réalité des lois du matérialisme économique et historique, l'invariance du marxisme et celle de son but: la révolution.

Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut se libérer du poids du passé et en extraire la force:

"Les hommes font leur propre histoire, mais non pas selon leur propre volonté, non pas en fonction de circonstances librement choisies, mais bien sous l'impulsion de faits immédiats, antérieurs et inéluctablement définis par les événements passés.

"La tradition de toutes les générations disparues pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants, et quand justement il semble qu'ils travaillent à se transformer eux-mêmes et le monde environnant, à créer du nouveau, ils invoquent avec angoisse les esprits du passé, ils en changent les noms, les mots d'ordre, les habitudes dans le but d'élever, sous cet antique et vénérable travestissement et avec des phrases d'emprunt, la nouvelle scène de l'histoire". (Marx: lettre à Weydemeyer).

Le marxisme s'est libéré de l'angoisse car il est une extrapolation dans le passé et dans le futur, ce qui est le fait d'une théorie scientifique réelle.

Ainsi se trouve justifié par un aspect de la société capitaliste (phénomène de la violence) la nécessité de l'étude de sa structure, afin de mettre en avant la revendication socialiste et de montrer que toutes les réalisations effectuées en U.R.S.S ne correspondent pas à la satisfaction de cette revendication; que, donc, il n'existe pas deux systèmes économiques différents à la surface du globe.

Le problème est donc posé: l'accumulation est-elle un phénomène socialiste ou purement capitaliste; et en corollaire le rôle de la violence dans l'accumulation: dictature bourgeoise, et son rôle dans la désaccumulation: dictature prolétarienne.

(I). Voir "L'invariance du marxisme", à paraître dans le N° 4.

Il est important d'affirmer cela, contre ceux qui pensent qu'à chaque fait soi-disant nouveau on doit changer la théorie, lui ajouter une partie en enlevant un chapitre soi-disant désuet; ou bien contre ceux qui pensent que devant ces faits le marxisme "se dépasse lui-même". Dans un cas théorie évolutionniste de la société, dans l'autre évolutionnisme du marxisme !

L'accumulation dans l'aire occidentale.

Dans notre précédente réunion nous avons envisagé la naissance du capitalisme et la théorie de celle-ci. Nous avons dit qu'il naissait agraire et que sa première théorie était la physiocratie, embryon de l'économie classique. Nous allons maintenant analyser les conditions de formation de ce mode de production: l'accumulation primitive.

Avant d'aborder le problème réel il nous faut voir rapidement ce qu'était la société pré-capitaliste, étant donné que "la dissolution du féodalisme a dégagé les éléments constitutifs du capitalisme". Nous ne rappellerons d'ailleurs ici que les points principaux du problème, traité de manière complète dans le premier Livre du Capital.

L'économie féodale se définit essentiellement par la division parcellaire de tous les moyens de production et l'absence de leur concentration en masse. Ce qui signifie que, d'une part les divers outils sont rudimentaires, adaptés à une production essentiellement individuelle, et que d'autre part ils sont la propriété du travailleur qui les utilise.

Dans l'agriculture, on a une petite exploitation confiée au serf et à sa famille. Celui-ci dispose en effet d'un petit lopin de terre qu'il cultive lui-même avec les outils qui lui appartiennent, ainsi que le produit qui reste sa propriété directe. Mais il en doit une partie à son seigneur et au clergé (dîme), de plus il doit céder une partie de son temps de travail pour la culture des terres du féodatiaire: c'est la corvée. Remarquons que le serf est attaché au seigneur en vertu d'une véritable division du travail: le serf ne peut s'éloigner et doit assurer la subsistance du seigneur, mais celui-ci à son tour protège terres et gens contre les pillards ennemis.

Il existe également des propriétés communales appartenant à tous les serfs et non-morcelées -restes de vieilles communautés agricoles- où le serf peut faire paître un troupeau.

A la ville: la production des outils, des objets manufacturés divers et même des objets de luxe, est assurée par les artisans, groupés en corporations. A la structure féodale de la propriété foncière à la campagne, correspond dans les cités l'organisation corporative qui délimite la quantité d'objets à produire, leur forme, etc..., et qui possède également des règlements très stricts sur l'emploi de la main-d'œuvre: par exemple, limitation du nombre d'apprentis employés par un maître.

"Dans la société du Moyen Age, notamment dans les premiers siècles, la production était essentiellement orientée vers la consommation personnelle. Elle ne satisfait, en ordre principal, que les besoins du producteur et de sa famille. Là

où comme à la campagne existaient des rapports personnels de dépendance, elle contribuait aussi à satisfaire les besoins du seigneur féodal. Il ne se produisait donc là aucune marchandise. La famille du paysan produisait tout ce qui lui était nécessaire, et c'est seulement lorsqu'elle produisait un excédent qu'elle produisait des marchandises; cet excédent jeté dans l'échange social, mis en vente, devint marchandise.

Les artisans des villes ont été forcés dès leur origine de produire pour l'échange. Mais ils couvraient par leur travail la plus grande partie de leurs besoins: ils disposaient souvent de jardins, envoyaient leurs troupeaux dans la forêt communale, d'où ils tiraient également les bois de construction et de chauffage.

D'où échange limité, marché limité, mode de production stable". (Engels. Anti-dühring).

En opposition, le capitalisme peut se définir comme production de marchandises:

"La circulation des marchandises est le point de départ du capital. Il n'apparaît que là où la production marchande et le commerce ont déjà atteint un certain degré de développement. L'histoire moderne du capital date de la création du commerce et du marché des deux mondes au XVI^e siècle". (Marx. Le Capital: cité dans "Eléments de l'économie marxiste", chap. 8: de la circulation monétaire à l'apparition de la plus-value).

On doit noter que la société mercantile existait même avant l'arrivée du capitalisme: il fallait un équivalent universel auquel puisse se comparer n'importe quelle marchandise. En fait le capital va se présenter comme une somme d'argent qu'il est possible d'anticiper pour l'effectuation d'un certain cycle de production; une certaine anticipation pour acheter la force qui actionnera les moyens de production; ce qui suppose, et ceci en antithèse avec la société féodale, une concentration des moyens de production et des producteurs. La genèse de ce premier capital se présente comme l'histoire de l'accumulation d'argent - l'accumulation primitive - et celle de la libération de la force de travail, laquelle crée de la valeur, de la plus-value: ce qui est la vie même du capital. Etant donné que le procès de production féodal visait essentiellement la satisfaction des besoins immédiats, il n'y avait, sinon rarement, production d'excédent.

L'accumulation fut possible grâce aux commerçants et usuriers. Le commerce est nécessaire au développement du système capitaliste et même le présuppose. C'est pourquoi l'école mercantiliste lui accordait une si grande importance, car elle voyait là la source de la "richesse", c'est à dire dans le mécanisme même du commerce. En fait si celui-ci, à l'origine, a permis une accumulation d'argent, ceci venait du fait que les personnages en présence dans l'échange étaient des

pays à des stades différents de développement des forces productives. Il y avait exploitation d'un pays au profit d'un autre, chose qui est encore possible aujourd'hui (commerce entre pays avancés et aires à économie retardataire). Ce phénomène était lié à celui du colonialisme, qui en plus de l'"honnête" commerce, procurait les richesses en matières premières et en métaux précieux: pillage de l'Amérique et de l'Afrique, destruction des populations indigènes, traite des nègres, guerre de l'opium, guerres pour la suprématie coloniale qui prennent la fin du XV^e, le XVI^e et le XVII^e siècles, avec la victoire définitive de l'Angleterre au XVIII^e (plus grande puissance coloniale et navale, premier grand pays capitaliste). Voilà l'idylle de la naissance du capitalisme !

Mais l'argent, pour être transformé en capital, doit subir des transformations au cours du procès de production. Ainsi l'argent accumulé par les usuriers, les commerçants, et même celui épargné par le petit artisan, n'était pas du capital. Mais grâce au système du "crédit public" il put effectuer cette transformation; c'est le système par lequel l'Etat se fait prêter de l'argent par des particuliers et leur sert un intérêt. L'Etat put ainsi effectuer de grands travaux (maritimes, arsenaux, armements, routes, etc..). Ainsi cet argent devenait capital industriel, rapportant une plus-value extorquée aux travailleurs.

Dans le même ordre d'idée, on peut citer aussi le système bancaire comme facteur facilitant cette transformation.

Mais le facteur essentiel pour que l'argent se transforme en capital, c'est la venue d'une marchandise particulière, car elle crée de la valeur, de la plus-value: c'est la force de travail (sans elle il ne peut y avoir de procès de production).

En Angleterre la servitude de la glèbe disparut de fait dès le XIV^e siècle. Les anciens serfs se transformèrent soit en petits paysans indépendants, soit en journaliers ne détenant rien. Le féodalitaire resta propriétaire de grandes terres qu'il gérait par l'entremise d'un régisseur (premier exemple de capitalisme) avec des salariés anciens serfs de la glèbe, en partie journaliers, en partie propriétaires auxquels ils restait du temps de libre. Ces journaliers disposaient malgré tout le plus souvent de petits lopins de terre: 4 acres plus une maison.

Donc la libération de la force de travail à la campagne (le capitalisme naît agraire, avons-nous dit) ne fut possible que parce qu'il y avait eu développement des forces productives dans l'agriculture, entraînant la diminution absolue de la force de travail employée dans cette sphère de production, du capital variable. Ce développement des forces de production aboutit donc à la formation de nouveaux rapports de production: nous retrouvons là ce qui a été énoncé d'une

manière générale dans la préface à la "Critique de l'Economie Politique". Cohérence totale de la théorie (I).

Parallèlement à ce processus se développait dans les villes les premières formes de capitalisme manufacturier, opposées à la production artisanale corporative. Ces manufactures avaient un besoin pressant de force de travail qu'elles ne pouvaient satisfaire avec les artisans enfermés dans les règlements corporatifs. L'expropriation de larges couches de la population paysanne, privées de leur moyen de travail (la terre), fit affluer dans les villes ces paysans, et ils furent absorbés dans les manufactures. (De nos jours, on assiste au même phénomène dans l'immense Chine qui vient de faire sa révolution bourgeoise).

Il est bon de signaler également le rôle que joua l'Etat, dans la canalisation des paysans expropriés vers les cités. On institua une législation sanguinaire contre les mendiants qui se refusaient à accepter l'enfer de la manufacture. En France également nous trouvons des lois féroces contre les vagabonds; il est intéressant de noter comment, immédiatement après le déchaînement révolutionnaire, la révolution française de 1789 se préoccupa de lutter sauvagement contre le prolétariat naissant. Une loi de 1791 punit toute association ouvrière comme un "attentat" contre la "liberté et la Déclaration des droits de l'Homme", et cette loi fut respectée aussi bien par la Terreur que par les Girondins, Bonaparte et la Restauration. Dès sa naissance la bourgeoisie affirme, au travers même de la législation, son rôle de domination de classe, et explique par là même ce qu'elle entend par de grands mots comme "Liberté et Droits de l'Homme".

Nous avons vu la naissance du travailleur agricole salarié, voyons maintenant celle de son antagoniste, le capitaliste agraire.

Après destruction du servage et expropriation des petits producteurs plusieurs cas sont possibles:

- Le propriétaire possède le capital requis (troupeaux, semences, engrais, outils, plus tard machines), ainsi qu'un capital d'argent liquide pour les premiers salaires. Il y a alors administration directe. Le propriétaire engage des journaliers, rétribués par un salaire, et il dispose de tout le produit. Il vend celui-ci et en retire un bénéfice, gagné sur le dos des journaliers engagés (dans cette forme les journaliers possèdent souvent encore un petit lopin de terre).

- Le plus souvent le propriétaire foncier fournit la terre et les bâtiments agricoles, tandis qu'apparaît un nouveau

(I). Marx, pour bien faire comprendre ce développement des forces productives (point fondamental du matérialisme historique) avait souligné l'importance de l'étude de l'histoire de la technique (voir le premier Livre du Capital).

personnage, le fermier qui possède tout le capital mobile (outils, semences, etc., anticipations de salaires). Le fermier engage des salariés agricoles, et leur paie un salaire. Tout le produit de leur travail est approprié par le fermier. Mais celui-ci paie au propriétaire foncier une rente en argent; donc, le revenu de l'entreprise se divise en deux: rente du propriétaire foncier, profit capitaliste du fermier. Ces deux termes sont de la plus-value engendrée par le sur-travail des salariés agricoles.

Nous avons donc vu l'accumulation de matières premières et de moyens de production dont une partie sera utilisée pour effectuer le cycle productif saisonnier: capital constant. La concentration des travailleurs et la possibilité, par suite de l'accumulation d'argent, pour un capitaliste de leur assurer un minimum de vie, c'est à dire la reproduction de leur vie matérielle: c'est le capital variable. Nous trouvons donc la formula de la fonction de production de Marx:

$$c + v + pl = \text{Valeur du Produit.}$$

pl, plus-value dans notre théorie, est la partie extorquée aux ouvriers et qui sert à l'accumulation et reproduction du capital. Par ce qui précède, nous voyons que la genèse du procès de production capitaliste repose sur l'expropriation du petit producteur et sur l'exploitation effrénée du travailleur salarié, qu'ils soient de la vieille Europe, des deux Amériques ou de l'Afrique: accumulation d'argent, de matières premières, et ensuite, le travailleur est emporté dans le cycle de production comme une marchandise qui produit de la valeur.

Mais dans le camp agraire, on ne doit pas oublier la troisième classe "pure", celle des propriétaires fonciers qui sont un legs du passé, celle qui perçoit la rente; et la vraie formule est celle-ci (car on ne doit pas oublier que le modèle de la société pour Marx est un modèle ternaire):

$$c + v + \text{profit} + \text{Rente} = \text{Valeur du Produit.}$$

C'est la section II de Marx, celle qui produit les biens de consommation.

Nous avons montré, encore une fois, que le capitalisme naît agraire, et c'est la révolution apportée dans la campagne qui a permis le développement du capitalisme industriel:

- Par la constitution d'un prolétariat qui afflue dans les villes et est absorbé par les manufactures.

- Par la production de matières premières pour cette industrie (les matières textiles par exemple).

- Par la production de subsistances pour ce prolétariat. Ces subsistances sont achetées sous forme de salaire.

On voit donc par là l'énorme importance de l'expropriation des producteurs agricoles. Mais aussi celle de la campagne, de la Terre pour le développement du reste de la production. D'où la théorie de Quesnay qui considérait comme "classe active" les fermiers et les ouvriers agricoles, comme "classe stérile" les industriels et les salariés des manufac-

tures lesquels transforment mais n'augmentent pas, selon lui, la valeur des objets qu'ils manipulent. La théorie des physiocrates est une théorie de la valeur d'usage.

Ensuite l'interdépendance de tous les secteurs de l'économie de la nation (surtout lorsque l'industrie élimine totalement la petite industrie domestique) amène le lien mercantile entre toutes ces branches: création du marché intérieur, acquisition de toutes les révolutions bourgeoises.

Dans ce secteur industriel, il nous manque encore un personnage, celui a l'argent pour anticiper sur le cycle de production, surtout en ce qui concerne le capital constant. Cette quantité d'argent existait déjà dans les mains des usuriers et des commerçants. Notons que ces capitaux ne se sont formés que sur le dos du travailleur: ce sont les produits du sur-travail. En effet les petits producteurs ne possédaient pas assez d'argent pour leurs petites anticipations en matières premières, d'autre part ils ne pouvaient pas porter eux-mêmes leur produit à l'endroit où la vente serait la plus favorable, ni attendre le moment le plus favorable à cette vente. Aussi chargeaient-ils l'usurier et le commerçant de remplir ces fonctions à leur place (l'usurier prêtant l'argent des anticipations, le commerçant assurant la vente des produits), moyennant quoi l'artisan cédait une partie de son profit au commerçant et à l'usurier; en cédant son profit, il cède une partie de son travail.

Ici encore nous retrouvons la fonction de production:
 $c + v + pl = \text{Valeur du Produit.}$

C'est la section I de Marx, celle qui produit les biens instrumentaux, la section industrielle; celle qui a transformé la physionomie de notre globe depuis le début du XIX^e siècle. C'est en son sein qu'il y a surtout production de valeurs d'échange. Tout au long du développement de la forme capitaliste on assiste à une prépondérance de plus en plus grande de cette section sur la première. Développement de la grande industrie au détriment des autres branches de production. Ceci concrétisé dans notre thèse: le capitalisme affame l'humanité.

Ce développement important de l'industrie eut lieu au début du XIX^e siècle et il était dirigé par la partie la plus avancée de la bourgeoisie, la plus révolutionnaire, celle qui voulait détruire au maximum les attaches avec le passé, les reliques de la société féodale. C'est pourquoi Ricardo, théoricien de l'entreprise capitaliste, voulait que soit supprimée la classe des propriétaires fonciers; la société deviendrait alors binaire et non plus ternaire. La rente cesserait d'être appropriée par des propriétaires individuels pour être versée à l'Etat, qui en investirait une grande partie dans l'industrie; car, pour Ricardo, cette société pourrait se développer indéfiniment dans la structure capitaliste, à condition d'accumuler toujours plus de capitaux investis dans l'industrie. C'est une théorie de la valeur d'échange: "le point de départ de Ricardo, c'est la détermination des valeurs relatives ou valeurs d'échange des marchandises par la quantité de travail

nécessaire à leur production" (Marx. "Histoire des doctrines économiques"). Ce grand problème nous le retrouvons d'ailleurs avec quelques variantes en Russie: d'un côté essai d'extension maximum de la grande industrie (capitalisme d'Etat) à tout le pays, et de l'autre, dans le camp agraire, existence de la structure kolkhosienne, mixture de capitalisme privé et de petite production mercantile. En Occident, on ne peut détruire la rente foncière (même si la classe des fonciers disparaît) car ce serait détruire la propriété privée bourgeoise. Ce serait détruire la base économique et juridique; ce serait détruire aussi le rapport le plus simple dans lequel les hommes entrent dans la société bourgeoise: la famille monogamique. A l'Est, détruire le kolkhose aboutirait aux mêmes effets. Nous y reviendrons ultérieurement (I).

Nous avons vu la formation du capitalisme et des deux sections qui le composent. Son ultérieur développement est l'antagonisme entre celles-ci. Dans ces sections interviennent les trois classes "pures" du modèle de la société bourgeoise donné par Marx: capitalistes, propriétaires fonciers, travailleurs salariés. Nous avons vu leur rôle dans la production, dans la fonction de production. Nous insisterons encore une fois sur la force de travail, le capital variable, qui donne la vie à toutes les autres fractions du capital, par exemple au capital constant, et engendre la plus-value qui, nous l'avons déjà dit, est la vie même du capital: "le procès de production capitaliste est essentiellement procès d'accumulation", et ce qui s'accumule c'est la plus-value. La lutte de classe, reflet de la lutte des intérêts économiques, se retrouve dans le déséquilibre entre ces deux sections. Seul le triomphe du prolétariat pourra résoudre le problème.

En outre, l'énorme production de marchandises par la section I ne peut être écoulee sur le marché national, il faut acquérir d'autres marchés, c'est la venue de toutes les nouvelles nations bourgeoises sur le marché mondial (voir la Russie et la Chine), et c'est la lutte pour la conquête de ces marchés dont l'exemple le plus frappant nous est donné dans la phase actuelle du développement du capitalisme: l'impérialisme.

Tout cela Marx l'a magistralement défini dans le Capital:

"Trois faits principaux de la production capitaliste:

1°. Concentration des moyens de production entre les mains de quelques individus. Ces moyens cessent ainsi d'apparaître comme la propriété des ouvriers immédiats et se transforment en puissances sociales de la production. Ces puissances sont d'abord, il est vrai, propriété privée des capitalistes qui en empêchent tous les bénéficiaires.

2°. Organisation du travail comme travail social, par la coopération, la division du travail, la liaison du travail et des sciences naturelles.

Dans les deux sens le mode de production capitaliste supprime, bien que sous des formes inverses, la propriété privée et le travail privé.

(I). A l'occasion d'une étude sur la question agraire qui paraîtra dans nos prochains numéros.

3°. Etablissement du marché mondial.

L'accroissement énorme de la force productive, qui prend, dans le mode de production capitaliste, des proportions qui ne répondent plus au chiffre de la population, l'accroissement des valeurs capitales, plus rapide que celui de la population, se trouvent dépasser la base trop étroite sur laquelle doit opérer cette force productive, ainsi que les conditions où ce capital accru doit fonctionner. De là les crises."

(Le Capital. Editions Costes, Tome X, p. 215)

L'accumulation dans l'aire grand'slave.

Nous avons vu qu'en Russie on se base sur le fait qu'il y a un très grand rythme d'accumulation pour dire qu'il y a le socialisme. Déjà, d'un point de vue de principe, nous rejetons cette position. Mais cette thèse accréditée partout, est en fait la falsification des positions marxistes. Car si dans la phase de dictature du prolétariat il y a désaccumulation, diminution de la production, et même totale disparition de certaines branches inutiles (l'industrie de guerre par exemple), ensuite la production augmentera - production contrôlée en fonction des besoins de l'espèce - elle sera à l'échelle de la société et non plus à celle de l'entreprise, elle augmentera la libération de l'homme vis à vis de la nature. En un mot, il y aura disparition du travail nécessaire, c'est à dire du temps de travail qu'il faut à l'ouvrier pour reproduire sa vie matérielle, le travail fourni ne sera que du sur-travail ou travail gratuit pour la société. En Russie on a falsifié justement cela étant donné qu'on faisait une double révolution. Il y eut besoin d'une augmentation de la production (voir la falsification des "samedis rouges"). La société russe s'est alors présentée comme une exaltation du travail. Mais ceci n'est pas particulier à la Russie; en Occident au début du XIX^e siècle il se produisit la même chose de la part des bourgeois (économistes aussi bien que poètes). C'est contre cette position que Lafargue s'élevait dans sa brochure "Du droit à la paresse". Mais ceci est une absurdité, car réclamer l'oisiveté c'est réclamer l'oisiveté bourgeoise qui suppose dialectiquement le travail forcé des ouvriers, celle des féodaux qui suppose la servitude de la glèbe, ou bien celle de l'Antiquité qui suppose l'esclavagisme. Non, la thèse marxiste est celle-ci: suppression du travail nécessaire, le sur-travail étant conservé, mais alors, ce sera la manifestation propre de l'Homme, l'activité humaine en face de la nature. Corrélativement, ce qui sera pour nous un critère de définition de la société socialiste, ce n'est donc pas l'augmentation du rythme de production, mais bien plutôt l'état d'équilibre entre les deux sections définies par Marx. Est-ce qu'en Russie il existe une exaltation de la production dans la section I, comme on le voit en Occident ? Il fut montré que oui dans nos textes de parti ("Dialogue avec Staline" et "Dialogue avec les morts"). Nous nous contenterons de reprendre certaines données sur l'U.R.S.S afin de souligner quelques ressemblances saillantes entre le capitalisme de ce pays et celui d'occident.

Dans nos réunions précédentes nous avons étudié la Russie en la définissant dans ce qui a été appelé l'aire Grand-slave, par opposition à l'aire occidentale. Dans cette dernière, le capitalisme a atteint, comme l'a démontré Lénine, son stade ultime: l'impérialisme. Dans la première, notre travail a été de montrer que la révolution socialiste d'octobre ayant dégénéré il restait en Russie une société capitaliste jeune, dont nous allons montrer succinctement les fondements.

Le processus d'expropriation primitive a commencé avec la pseudo-réforme agraire tsariste du siècle dernier. Elle avait été rendue nécessaire du fait qu'il fallait libérer un grand nombre de paysans pour les prolétarianiser, vu le développement dans les grands centres d'une certaine industrie. Mais cette réforme "par le haut" n'avait pas modifié la composition de la société agraire russe. Et, jusqu'en 1917, prédominait la forme mir, dérivant de l'artel et de la commune provenant eux-mêmes du communisme primitif, à côté de la forme féodale, grandes propriétés foncières. Dans les grandes villes se poursuivait la concentration capitaliste; elle aboutit à la formation d'usines énormes où les ouvriers étaient rassemblés en grandes masses. Ce fut là que le parti bolchevick puisa sa force, car il y trouva ses cadres.

Avant la révolution de 1917, on avait donc une société mal équilibrée, à forte proportion paysanne (plus de 85%) et une faible population prolétarienne (6,6%), mais fortement concentrée.

La révolution de 1917 introduisit un élément nouveau dans la société russe: le socialisme. Alors on eut la société à cinq phases décrite par Lénine dans le discours sur l'impôt en nature:

" 1°. Economie paysanne patriarcale: c'est à dire naturelle dans une large mesure.

2°. Petite production mercantile (cette catégorie comprend la plupart de ceux des paysans qui vendent le blé).

3°. Capitalisme privé.

4°. Capitalisme d'Etat.

5°. Socialisme."

Et Lénine savait que seule la révolution internationale pourrait la révolutionner et faire prédominer la phase "socialisme". Or, la faillite de la première vague révolutionnaire imposa l'attitude suivante: attendre le relai de la révolution mondiale en contenant, grâce à la dictature du prolétariat, l'ancien allié: la paysannerie qui, potentiellement, représentait la petite bourgeoisie. Au fur et à mesure que la possibilité de ce relai devenait incertaine et même s'évanouissait, il fallait lâcher du lest à la paysannerie. Tout d'abord cela fut fait d'un point de vue révolutionnaire: c'est la N.E.P de 1921. Puis ce fut le tournant de 1926: la victoire de la contre-révolution, le triomphe de la théorie de la "construction du socialisme dans un seul pays", pays qui était pré-capitaliste. A ce moment là, il fallut détruire toute l'Opposition ouvrière, l'avant-garde prolétarienne, et en contre-partie, pour stabiliser de plus en plus le nouveau régime; de plus grandes concessions furent nécessaires à l'égoïsme paysan. La structure agraire de la nouvelle Russie s'est construite sur la défaite du prolétariat et sur son exploitation. Tout comme

la bourgeoisie fait appel à des couches sociales, vestiges de sociétés passées, pour lutter contre le prolétariat, la société agraire du régime russe s'est faite sur un compromis avec le passé: capitalisme privé plus petite production mercantile, ce fut le kolkhose. La "société socialiste" était créée ! On avait changé aux choses leur nom ce fut là la grande "mystification" pour le pauvre "Socialisme ou Barbarie" (I). Mais les noms appartiennent aux choses, et tôt ou tard, la "mystification" devait lever son voile et laisser apparaître, derrière la cohorte de ses nombreux représentants réunis en congrès, le capitalisme russe "démystifié" (à propos du XX^e Congrès voir le "Dialogue avec les morts").

En outre le capitalisme russe, celui qui s'était développé à l'époque des tsars, à la suite de la guerre impérialiste et de la guerre civile avait été détruit. Dans son "Histoire de la Révolution russe", Trotsky se pose le problème de savoir si les bolchevicks auraient pu prendre le pouvoir au cours des journées de juillet (Editions du Seuil. Tome II, p. 68). Il fait remarquer que, si cela avait été possible, le prolétariat aurait été maître d'un pays dont l'économie eut été moins désorganisée. Quand on songe ensuite à l'épuisante guerre civile et aux mesures, aux expédients qui furent nécessaires pour pouvoir résister aux "blancs", à la contre-révolution, on comprend la validité de notre thèse.

Ensuite, avec le triomphe de la thèse du "socialisme dans un seul pays" un nouveau capitalisme fut construit, avec exaltation de la grande production industrielle, ce qui amena un déséquilibre avec la section II: manque de biens de consommation, d'où la lutte contre les koulaks, et aussi la restriction des biens personnels du kolkhosien (nombre de poules, de vaches, etc). Tout cela, pour pouvoir rivaliser avec les pays occidentaux, et pour aller sur le marché mondial. En contre-partie, pour maintenir la stabilité du régime, il fallut ensuite faire encore des compromis avec la paysannerie. Lénine l'avait prévu:

"La question se pose: quels sont donc les éléments qui prédominent (dans cette société à cinq phases) ? Il est évident que dans un pays de petite paysannerie c'est l'élément petit-bourgeois qui prédomine et ne peut pas ne pas prédominer: la majorité, l'immense majorité des cultivateurs sont des petits producteurs de marchandises."

Donc connaissance parfaite de l'ambiance russe, et voici la prévision historique:

(I). "Socialisme ou Barbarie" voit dans la lutte des classes à notre époque et surtout dans la société russe, une série de "mystifications" par lesquelles la "bureaucratie" russe dupera les ouvriers et viserait à étendre sa domination sur le monde. A chaque nouveau tournant, nouvelle "mystification". En fait, ce n'est pas la mystification de l'histoire mais l'histoire de sa propre mystification. La France a la propriété d'engendrer des "théoriciens" ne sachant pas mettre les mots à leur place: rappelez-vous Proudhon, non pas "Philosophie de la misère", mais "Misère de la philosophie".

"Ou bien nous soumettrons à notre contrôle et recensement ce petit-bourgeois (nous pourrions le faire si nous organisons les couches pauvres, c'est à dire la majorité de la population, ou les semi-prolétaires autour de l'avant-garde prolétarienne consciente), ou bien il jettera bas notre pouvoir ouvrier nécessairement et inévitablement, comme ont jeté bas la révolution les Napoléon et les Cavaignac qui surgissent justement sur ce terrain de la petite propriété. La question se pose ainsi et seulement ainsi". Pour Lénine il n'y avait pas de "mystifications"!

Nous avons affirmé précédemment la nécessité d'utiliser des schémas pour l'étude de l'économie; voyons justement si le modèle de Marx pour la société bourgeoise est valable pour la société agraire russe. Dans le "Dialogue avec Staline" il est dit: "La grande masse des entreprises agricoles travaille uniquement en vue de produire des marchandises", et nous savons que la majorité de ces entreprises sont les kolkhoses: peut-on appliquer le modèle de Marx au kolkhose ?

1°. L'Etat a la propriété de la terre. Donc le kolkhosien ne serait propriétaire ni d'une manière collective, ni d'une manière personnelle. On doit toutefois noter que la distinction entre propriété et jouissance n'a aucun sens dans une analyse économique concrète. Le kolkhose en tant qu'entreprise collective est le vrai propriétaire de la terre: il vend à l'Etat les produits et ne lui paie pas de fermage. Le kolkhosien est le propriétaire de son champ: il mange ou vend les produits et ne paie de fermage ni au kolkhose, ni à l'Etat. L'aspect de propriétaire foncier du kolkhosien est indiscutable.

2°. Le kolkhose a un capital d'outils et de matières diverses qui est capital d'entreprise et non d'Etat. Seules les grandes machines appartiennent à l'Etat et le kolkhose paie un loyer pour les utiliser. Le capital provisions (animaux, outils, semences) appartiennent en propre au kolkhosien individuel. Propriétaire de capital agricole d'exercice, cela veut dire entrepreneur et jouisseur de profit, comme le paysan occidental. L'aspect de capitaliste est indiscutable.

3°. Quand le kolkhosien quitte son petit champ et fournit des heures de travail au kolkhose qui les lui enregistre et les lui crédite pour le moment où l'entreprise répartira, selon des règles données, son produit brut, il devient un salarié agricole. ("Dialogue avec les morts").

La validité de la théorie en ressort intacte. Une autre confirmation nous est donnée par le fait que le rythme du développement de l'agriculture est moins grand que celui de l'industrie. Dans certains secteurs la situation est même grave, par exemple pour le cheptel où le nombre de bêtes reste très inférieur aux besoins de la population: l'ouvrier russe mange peu.

Venons-en maintenant à ces fameux rythmes d'accumulation qui autoriseraient les russes à proclamer leur pays socialiste !

L'histoire a connu des rythmes aussi importants sinon plus, par exemple le jeune capitalisme américain aux alentours

de 1900; il en est de même actuellement pour certains pays, par exemple l'Allemagne de l'Ouest: pendant la période 1946-55, augmentation annuelle moyenne de la production de 22,2% contre les 18 de la Russie, ou bien le Japon: 18,8 contre encore les 18 de la Russie, ceux-ci étant supérieurs par contre aux 8 de la France, 4,8 de la Grande Bretagne et 4,8 des Etats-Unis. Un petit exemple nous montrera où se trouve le socialisme ! Les perspectives du plan quinquennal russe de 1950-55 prévoyaient une augmentation de 100 à 170 - soit 12% par an. La réalisation a donné de 100 à 185 - 13,1%. Le plan de 1955-60 en prévoit une de 100 à 165 - 11,5%; celui de la FIAT, dans la même période, prévoit l'augmentation de 100 à 206 - 15,7%. Le socialisme est à la FIAT !?

Comment expliquer cela ? Premièrement pour nous il n'y a pas deux sphères de production différentes à la surface du globe: à l'Occident ou à l'Orient le monde est capitaliste ou tend à le devenir. En second lieu nous expliquons cela par la grande loi de l'accumulation du capital: "le procès de production capitaliste est essentiellement procès d'accumulation", loi enveloppe des trois suivantes:

. Loi de l'âge du capitalisme. Un capitalisme jeune a un rythme d'accumulation supérieur à celui d'un capitalisme âgé. Exemple la Russie s'opposant à l'Angleterre.

. Loi de la crise. Après une crise le rythme d'accumulation est plus grand que celui d'avant. Exemple l'Amérique après la crise de 1929-32.

. Loi de la guerre. Elle a les mêmes effets que la crise, mais en plus on doit considérer deux points de vue:

- point de vue du vainqueur: le rythme est très peu augmenté. Exemple: l'Angleterre et les Etats Unis après cette guerre.

- point de vue du vaincu: exaltation de l'accumulation. Exemple: l'Allemagne de l'Ouest et le Japon (1).

Dans tous les cas, pays jeunes ou vieux, en crise ou non, vaincus ou vainqueurs, la thèse marxiste est valable: accumulation de la richesse à un pôle de la société, misère croissante à l'autre pôle. Est-ce donc là ce monde que nous devons revendiquer, est-ce là notre "société socialiste russe" ?

Un argument qu'on pourrait nous opposer est le suivant: il est vrai qu'il y a un développement du phénomène capitaliste, mais nous le contrôlons, nous le dirigeons grâce au parti prolétarien. Aurait-on en Russie continué le fameux "compromis" dont nous parlions plus haut, aurait-on "mystifié" le capitalisme lui-même, "mystifié" la bourgeoisie ? Non, disons-nous tout de suite, car en Russie il n'y a pas dictature du prolétariat. Nous renvoyons le lecteur, à ce sujet, au Travail de Groupe de septembre où il est développé la différence entre les Constitutions de 1918 et de 1936. Nous savons bien, nous marxistes, que

(1). Pour éviter toute confusion, nous rappelons qu'il s'agit ici de taux d'accroissement de la production. Le taux peut très bien décroître (tendance historique du capitalisme) sans que pour cela la production globale diminue.

la conquête des moyens de production ne peut être faite "en un seul jour comme par un coup de baguette magique", c'est pourquoi est nécessaire justement la dictature du prolétariat. En Russie, nous nions qu'elle y soit. En Russie, comme le disait Molotov, on construit les bases du socialisme, mais cela on le fait dans tous les pays, ou on l'a déjà fait, car s'est développé le capitalisme. Le socialisme se préconise en détruisant cette forme de production et ceci, grâce encore une fois à la dictature du prolétariat qui est, selon la formule de Lénine, "la dictature du prolétariat c'est la direction de la politique par le prolétariat (Discours sur l'impôt en nature).

...
Ce qu'il était important, pour nous, de démontrer, c'est que cette société, qu'elle soit de l'Est ou de l'Ouest, n'est pas la société que le prolétaire revendique, ce n'est pas un stade de transition pour y arriver, mais qu'au contraire on doit la détruire; c'est que la violence, la force sont des agents économiques. Ils ont été nécessaires à la genèse de la nouvelle forme de production: le capitalisme en opposition avec le féodalisme. De même la violence sera nécessaire pour détruire cette forme, mais en même temps ce sera la fin de la violence et la destruction des classes. Ainsi dans la phase de dictature du prolétariat, suivant immédiatement la prise du pouvoir, un certain nombre de mesures violentes seront prises correspondant à la satisfaction immédiate de la revendication socialiste; revendication réelle, car reposant sur la connaissance complète du processus productif, revendication immédiate car le socialisme est une phase qui est réalisée plus tard et nécessitera un certain nombre d'années. Voici ces principales mesures:

1. Désinvestissement des capitaux, c'est à dire destination d'une partie plus réduite du produit aux biens instrumentaux.
2. Elévation des coûts de production, pour pouvoir donner jusqu'à la disparition du salariat, du marché et de la monnaie, de plus fortes paies, pour un temps de travail inférieur.
3. Rigoureuse réduction de la journée de travail, au moins à la moitié des heures actuelles en absorbant le chômage et les activités anti-sociales.
4. Réduction du volume de la production, à l'aide d'un plan de sous-production qui la concentre dans les domaines les plus nécessaires; contrôle autoritaire des consommations, en combattant la mode publicitaire pour ceux qui sont inutiles et néfastes; abolition des activités assurant la propagande d'une psychologie réactionnaire.
5. Rupture rapide des limites de l'entreprise.
6. Abolition rapide des systèmes d'assurances de type mercantile, pour leur substituer l'alimentation sociale des non-travailleurs à partir d'un niveau minimum.
7. Arrêt des constructions de maisons et de lieux de travail autour des grandes villes et même autour des petites, comme point de départ vers la distribution uniforme de la population dans les campagnes. Réduction de la vitesse et du volume du trafic, en interdisant celui qui est inutile.
8. Ferme lutte pour l'abolition des carrières et des titres, contre la spécialisation professionnelle et la division sociale

du travail.

9. Premières mesures immédiates pour soumettre au contrôle de l'Etat communiste l'école, la presse, tous les moyens de diffusion, d'information, et les réseaux des spectacles et des divertissements (I).

Tout cela montre clairement l'importance du parti de classe: "La classe dérive d'une homogénéité de conditions économiques qui nous apparaît comme le moteur premier de la tendance à dépasser et à détruire l'actuel système productif. Pour assumer cette tâche grandiose, elle doit avoir sa propre pensée, sa propre méthode de critique, une volonté propre qui tende à ces réalisations que la recherche et la critique ont définies, sa propre organisation de combat qui en canalise avec le meilleur rendement les efforts et les sacrifices.

C'est dans tout cela que réside la parti". Thème à partir duquel nous étions partis.

- : - : - : -

(I). L'énoncé de ces mesures immédiates est extrait du compte-rendu de la réunion de Forli, décembre 1952.

L'INSURRECTION HONGROISE

(II° Partie)

"Chaque fois que dans la lutte politique, la parole a été virilement donnée aux armes, les voies de l'histoire se sont ouvertes, lumineuses devant l'humanité, et les forces humaines se sont regroupées sans hésitations et fermement POUR ou CONTRE la nouvelle forme sociale qui apparaissait à l'horizon.

"Aujourd'hui, face à l'insurrection hongroise, l'hosannah et l'anathème retentissent des directions les plus variées et aussi les plus inattendues, au milieu des discours les plus vertueux; mais les perspectives de demain restent troubles et douteuses, derrière les fumées de l'incendie".

(Programma Communista, N°22, 1956)

Telle est l'appréciation générale que nous avons longuement développée dans la première partie de cet article. En répondant à l'"hosannah" venu plus particulièrement de certains cercles ouvriéristes, nous avons été amenés à montrer comment leur hommage à la "révolution ouvrière de Hongrie" s'accouplait avec une falsification des enseignements de la révolution russe. Malheureusement, la dernière partie de ce chapitre est tombée, par erreur, lors de la publication du dernier bulletin. Nous la rétablissons ici, avant de passer à la critique directe du mouvement et de ses revendications:

"Il s'est passé en Russie ce qui devait de passer ? Bien sûr: dans le sens où ont prévalu par la violence les forces sociales contre lesquelles, de toute façon, il eût fallu combattre pour passer du capitalisme d'Etat dans l'industrie au capitalisme d'Etat dans l'agriculture (certainement pas représenté par les kolchoses sortis de la "dékoulakisation"), et enfin en cas d'appui prolétarien extérieur, au socialisme, c'est à dire à la liquidation de tout mercantilisme. Forces sociales que, répétons-le, il est tout simplement ridicule de voir dans les... bureaucrates de l'appareil d'Etat et de parti, qui n'ont pas plus "décidé" de l'évolution qu'aucune oligarchie de l'histoire.

"Mais les titres révolutionnaires - et révolutionnaires dans le sens prolétarien et socialiste - du bolchevisme n'en sont pas diminués d'un iota ! La liquidation de la bourgeoisie russe - la dispersion de la Constituante - la liquidation de la guerre impérialiste - la reconstruction de l'Internationale prolétarienne: vous faites la fine bouche, messieurs ? Justement vous, qui avez vu dans la démocratie populaire insurrectionnelle de Hongrie une révolution socialiste ?".

Les critères permettant de ramener un mouvement donné à ses véritables bases de classe sont IMMUABLES comme la doctrine révolutionnaire qui lès a établis. Vouloir en créer de nouveaux, ou prétendre en découvrir d'inédits revient finalement, comme la suite de cet article le démontrera, à faire marche arrière vers des positions ennemies.

Critères pour une "classification":

Mouvement démocratique de type quarantuitard; complot fasciste et impérialiste; révolution ouvrière et socialiste: telles sont donc les appréciations qui ont été lancées des divers horizons du panorama politique. Aucune n'est acceptable par le marxisme.

Ceci dit, il reste que le mouvement est difficile à classer.

Un tel souci de "classification" est totalement étranger à l'opportuniste, qui s'en gausse. Pourtant, si l'on renonce à ramener les données des plus "originales" à quelques grands critères permettant de relier un mouvement donné aussi bien à ceux qui l'ont précédé qu'à ceux qui le suivront, autant faire tout de suite son deuil de l'intelligence, et à plus forte raison de la prévision marxiste des faits.

Ces grands critères, tels qu'ils ressortent de toute l'oeuvre des maîtres du socialisme scientifique sur une lutte de classe séculaire, sont les suivants:

-Nature et degré de développement des antagonismes sociaux tels qu'ils sont déterminés, en dernière analyse, par le développement des forces productives.

-Regroupement des différentes classes et sous-classes dans la lutte.

-Degré de constitution du prolétariat en classe (la notion la moins accessible à l'entendement commun, c'est à dire bourgeois parce qu'elle répond à la conception absolument originale que le marxisme a de la lutte des classes, et selon laquelle cette lutte "conduit nécessairement à la dictature du prolétariat" (I).

Les relations qui unissent ces trois éléments sont complexes et doivent être comprises de façon dialectique. Mais cela ne signifie nullement que ceci soient indépendants et puissent se présenter dans un assemblage quelconque. A la lumière de ces trois critères, aussi bien la thèse du mouvement démocratique quarantuitard que celle de la révolution ouvrière et socialiste apparaissent comme une vaine tentative de reconstituer le puzzle de la réalité politique et sociale du mouvement hongrois avec des morceaux qui ne peuvent pas s'emboîter.

Se posant la question du "nom à donner aux événements sanglants, confus, hallucinants qui ont suivi la provocation de Gerő" (2), l'historien des démocraties populaires, le cryptonagyste François Fejtő nous donne cette formule (qui pour un marxiste est une crasse expression de pensée bourgeoise) soulignée par une italique: révolution populaire d'unanimité nationale. Il s'empresse d'ailleurs d'ajouter, comme s'il avait été effleuré par le sentiment de l'inanité théorique de cette définition:

(I). Lettre de Marx à Weydemeyer du 5 mars 1852, citée par Lénine dans l'Etat et la Révolution.

(2). La tragédie hongroise, p. 301-302.

"une révolution n'est-elle pas toujours une affaire complexe; contradictoire, pleine d'imprévu ?". En réalité, Fejtő, comme toute notre brillante intelligentsia "progressiste", se meut à son aise dans la confusion et la contradiction. Celle-ci, on le sait, ne hait rien tant que le "schématisme", c'est à dire, en réalité la notion marxiste de lois historiques; et c'est avec joie qu'elle s'abandonne au grand courant "existential", qui n'est finalement que l'histoire sans lois.

Pour le mouvement hongrois, va encore pour la "complexité"; mais que nous fassent grâce de l'"imprévu" les renégats qui pendant des années ont affirmé (sans ou avec restrictions) que c'était une variété de socialisme qui s'instaurait dans l'Est européen; et que ceux qui, peu ou prou, l'ont cru aient la pudeur de taire leurs "remords" ou suspects ou stupides. Ce qui nous intéresse ici, c'est d'identifier la contradiction qu'un marxisme non édulcoré peut effectivement reconnaître dans le mouvement hongrois et de la ramener à ses origines historiques véritables.

Pour cela, la formule inconsistante et défaitiste de "révolution d'unanimité nationale" a au moins l'intérêt de traduire UN élément de la réalité: cet élément, c'est un regroupement des classes dans la lutte qui, mutatis mutandis, reproduit celui des révolutions "euphoriques" de l'histoire, c'est à dire - selon une expression de Marx ou de Lénine - celles où, comme en février 1848 en France et février 1917 en Russie, les différentes classes, au lieu de s'affronter apparaissent trompeusement unies dans la poursuite de buts communs.

Montrer qu'il s'agit d'une apparence mensongère, dans le sens où cette union momentanée est destinée à voler tôt ou tard en éclats (en 1848 à Paris, ce fut l'affaire de cinq mois) sous la pression des antagonismes d'intérêts des classes n'est cependant que la moitié des tâches d'une critique marxiste. Car si celle-ci met à nu l'illusion des acteurs mêmes du drame, il lui reste encore (selon la méthode illustrée avec éclat dans les thèses du Feuerbach) à expliquer la genèse matérielle de cette illusion.

C'est ainsi que Marx, dans la lutte des classes en France, loin de passer (comme nos "progressistes" modernes et leur aïe social-barbariste) sur l'euphorique fraternisation de toutes les classes de la société parisienne contre l'adversaire désigné d'alors: l'aristocratie financière, loin de la regarder comme allant de soi (!) ou de l'ignorer, considère comme de sa tâche de la ramener à sa détermination historique:

"La lutte contre le capital, sous sa forme moderne développée, à son point de jaillissement, la lutte du salarié industriel contre le bourgeois industriel est en France un fait partiel qui, après les journées de février, pouvait d'autant moins fournir le contenu national de la révolution que la lutte contre les modes d'exploitation inférieurs du capital... était encore dissimulée dans le soulèvement général contre l'aristocratie financière en général". (La lutte des classes en France).

Indigence du développement capitaliste - absence de généralisation du conflit Capital-Travail - faible degré de développement des antagonismes secondaires (c'est à dire ceux qui opposent capital et classes moyennes): telle est l'explication du fait "anormal" de l'union des classes, pour le mouvement de 1848.

Mais en Hongrie 1956 ! Déjà lors de la Commune de 1919, celle de Bela Kun, Lénine notait, pour montrer l'importance du mouvement, que le nombre des ouvriers industriels et des salariés de la terre y était relativement plus grand qu'en Russie en 1917. Depuis, ce chiffre n'a pu que s'élever. Fejtő indique qu'en 1945, la Hongrie comptait 450.000 travailleurs industriels pour 9,6 millions d'habitants, et en 1951 déjà 1.050.000 (auxquels, dans les années suivantes, se joignirent des centaines de milliers de femmes arrachées à l'activité domestique, 300.000 selon les prévisions étatiques de 1951) dont 93,2% dans la grande industrie.

La voilà, LA "contradiction" du mouvement hongrois: l'importance du prolétariat dans la nation a augmenté et cependant le regroupement des classes dans la lutte est retourné à un modèle archaïque - un modèle quarantuitard, oui, mais sans les bases matérielles de 1848.

Qu'est-ce à dire ? Tandis que de tous côtés on se livre à une orgie d'analyses qui sont autant d'offensives contre la théorie marxiste de la lutte des classes, nous répondons tout simplement: à l'époque du capitalisme moderne, dans les aires géographiques où les problèmes de liquidation de résidus de féodalisme sont historiquement résolus, une configuration purement prolétarienne des mouvements insurrectionnels ne dépend plus que du degré de constitution du prolétariat en classe, c'est à dire, selon la phrase lapidaire du Manifeste communiste, en parti politique, en force politique AUTONOME tendant à l'instauration de la DICTATURE DE CLASSE. Voilà notre troisième critère.

Or la "constitution du prolétariat en classe" est un processus distinct de celui de l'accroissement de ses effectifs sociaux. Il se développe sur un autre plan, et, en raison des obstacles qu'il y rencontre, selon une courbe d'allure différente. Il connaît des chutes et des reculs qui apparaissent, comme ce fut par exemple le cas pendant le premier entre-deux-guerres, en CONTRADICTION avec le développement social général, mais qui sont déterminés par des rapports mondiaux de forces, tels qu'ils ont décidé de l'issue des batailles sociales antérieures et qu'ils ont été momentanément consolidés par elle.

Pour notre époque, la ruine du communisme prolétarien auquel la révolution russe de 1917 avait donné une impulsion puissante bien qu'insuffisante, constitue une telle chute, et un recul dans la ligne historique de la constitution du prolétariat en classe pire qu'aucun des précédents: chute et recul qui sont le prix exorbitants payé par les prolétariats d'Europe pour une rupture trop tardive et hésitante avec les courants socialistes anti-révolutionnaires lors de la première guerre mondiale et pour... le retard séculaire de la révolution démocratique-bourgeoise en Russie, l'indigence du développement capitaliste de celle-ci au début du XX^e siècle.

Le fait que l'insurrection hongroise se soit produite dans cette phase de désagrégation momentanée (mais interminable!) de la force politique de classe du prolétariat est la seule explication valable de son retour à un modèle archaïque de l'alignement des forces sociales, c'est à dire des revendications. Faire abstraction de cette donnée dans la caractérisation du mouvement, c'est prouver non seulement qu'on ignore en quoi consistait la grande contre-révolution des alentours de 1927 (à supposer même qu'on se soit avisé de son existence !!), mais, pis encore, qu'on est incapable de se délimiter nettement de tout le passif de positions rétrogrades qui, depuis une trentaine d'années, sont revenues paralyser la classe ouvrière, après la brèche victorieuse ouverte par la III^e Internationale dans la forteresse de l'opportunisme ouvrier, et qui, loin de pouvoir être liquidés dans le feu d'une action de quelques semaines, ont constitué dès le début la limite objective du mouvement.

La "voie hongroise" du recul:

Si l'on considère le prolétariat non pas comme une entité, mais dans la succession historique concrète des générations ouvrières c'est à dire sous l'angle des traditions vivantes dans les masses à une époque donnée, on ne saurait s'étonner de notre appréciation marxiste: le programme hongrois 1956 ne pouvait pas ne pas constituer un recul par rapport à celui de la Commune de Budapest de 1919, qui proclamait (mais qui, de tous nos commentateurs de 1956, l'a rappelé ?!): DICTATURE du prolétariat ! Terreur sociale contre les propriétaires des usines et de la terre !

Que l'on s'interroge sur ce qu'était - sur ce qu'est - le prolétariat hongrois de 1956, et la contradiction du mouvement (définie comme plus haut) s'éclaire. Les chiffres de Fejtő (cf. plus haut) révèlent en effet un fait très important: malgré l'existence d'un noyau d'ouvriers industriels de tradition déjà ancienne, c'était un prolétariat RECENT, parce que renouvelé par un énorme apport d'éléments arrachés à la campagne QUI EN SIX ANS AVAIENT PLUS QUE DOUBLE SES EFFECTIFS. Cet exode rural de caractère quasi sismique, qui a joué un rôle de premier plan dans la détermination de l'explosion sociale d'octobre, avait absorbé pour la première fois dans l'histoire de la Hongrie une surpopulation rurale endémique, caractéristique des pays de faible développement urbain et industriel; il est à supposer par ailleurs qu'il avait intéressé surtout les couches les plus jeunes, dont tous les journalistes se sont accordés à souligner le rôle dans la rébellion. Quoiqu'il en soit de ce dernier point, le fait pourrait bien expliquer cette violence du mouvement dont tous nos bourgeois ont été secrètement atterrés, puisqu'il semble que plus un prolétariat est ancien, et moins il ait de fougue et de décision dans la lutte. Mais il ne favorisait naturellement pas - toutes autres conditions restantes - une différenciation politique des revendications dans un sens prolétarien et communiste.

Ces autres conditions, on les connaît: c'est la prostitution universelle des partis de la coalition socialo-petit-paysano-"communiste" mise en place en 1945 sur un "refoulement de guerre civile" (heureuse formule, cette fois, monsieur Fejtő, bien que

ce soit pour vous féliciter du fait) en force des décisions de la Sainte-Alliance capitaliste américano-anglo-russe à Yalta.

Dans la Hongrie occupée par les russes, cette prostitution était seul fondement national du pouvoir, mais c'est justement le parti qui, ayant pour lui la force des armes, aurait pu s'en dispenser qui s'y livra le plus éperdument. Pourquoi ? Mais parce que (oui encore monsieur Fejtő) "l'U.R.S.S. voulait donner des gages de sa loyauté envers l'esprit de l'alliance" ("confus", "contradictoire", "complexe" lui aussi ? mais écoutez donc la suite !) "en empêchant que la Résistance se transformât en GUERRE CIVILE ET EN REVOLUTION".

Sur ce noble thème, le spectacle ne pouvait manquer d'être édifiant. C'est ainsi que l'on voit les partis traditionnellement nationaux entrer dans un gouvernement chargé d'extorquer à "leur peuple" les 200.000.000 de dollars-or qu'exige la Russie à titre de réparations; et il le font au nom de l'intérêt social, de l'intérêt supérieur des réformes. A l'inverse, le parti social (le parti "communiste") se livre à une surenchère de réformisme pacifique avec les premiers au point de mériter le reproche d'être "trop à droite" de leur part; et il le fait au nom de l'intérêt national.

Quant à la tarte à la crème commune à tous ces partis qui ont ainsi prouvé être les forces de la conservation capitaliste mais qui se donnent tous des airs "révolutionnaires" en se dressant contre le moulin à vent d'un féodalisme... qui s'accommodait fort bien d'une énorme classe de salariés agricoles; la Réforme des réformes, la REFORME AGRAIRE, elle leur est soufflée par le commandement soviétique qui décide d'en haut la grande mesure "progressive": la transformation des 42% de hongrois prolétaires de la terre en propriétaires de... 3,7 ha. ! (1).

Libre à l'écoeuvant progressisme moderne (et à son aile insurrectionnaliste et "barbare") de chercher le secret des événements de février dans la politique ultérieure des "communistes", et de fabriquer une nouvelle classe historique de mouvements qui, sous le nom de "révolutions anti-bureaucratiques" (2) reconcilieraient miraculeusement toutes les antinomies marxistes.

La vérité est qu'après une orgie de défaitisme aussi complète, rien, pas même les secousses sismiques de l'industrialisation à marche forcée ne pouvait transformer le noyau de prolétariat ancien, social-démocrate en 1945, mais devenu national-communiste en guide révolutionnaire des couches nouvellement arrivées des campagnes dont il était submergé; que ces coudes nouvelles, en qui devaient nécessairement se rencontrer les influences paysannes de particularisme national et celles du "socialisme"

(1). Fejtő: Histoire des démocraties populaires, p. 148: "en tout, 5,7 millions d'arpents de terre arable avaient été distribués entre 640.000 familles" (1 arpent = 42, 21 ares).

(2). Formule commune à Fejtő (La Tragédie hongroise) et au social-barbariste Lefort (L'insurrection hongroise).

d'Etat anti-révolutionnaire trouvées dans les villes ne pouvaient pas, par leurs propres forces, se constituer en parti internationaliste luttant pour la dictature du prolétariat et le socialisme, même si une "intelligentsia" révolutionnaire et marxiste, tout à fait inexistante en réalité, s'était trouvée là pour les y aider.

Elles le pouvaient d'autant moins que le SEUL principe que les communistes n'aient jamais sacrifié à l'union sacrée progressiste et démocratique de la première heure se révélait être le nombre principe : QUI TIENT LA POLICE TIENT LA NATION - ce qui les rejetait dans l'ornière constitutionnelle; et que la politique insensée qui les avait jetées dans les villes (où rien n'était prêt pour les recevoir) leur apparaissait déterminée non pas par les intérêts d'une classe quelconque de la société hongroise, mais par les exigences impériales de l'U.R.S.S. - ce qui les maintenait dans l'ornière nationale.

Programme hongrois 1956.

Tout ceci est parfaitement confirmé par l'examen des revendications des différentes organisations ouvrières insurrectionnelles : Conseil National ouvrier, conseils ouvriers des différentes villes - et par la présidence du Conseil des syndicats hongrois, dont il est important de noter QU'ELLES NE S'OPPOSENT NULLEMENT, ce qui n'eût guère manqué de se produire si la destitution d'organisations illégales au regard du régime antérieur (auquel l'appareil syndical était fortement intégré) s'est accompagnée d'une rupture de classe sur le plan politique et social.

Au lieu de cela, harmonie complète.

En politique : Gouvernement d'Imre Nagy - suppression du monopartitisme - élections libres et constitution nouvelle.

Libération du territoire - neutralité - négociations économiques avec tous les pays en vue d'établir des "relations donnant aux parties des avantages réciproques sur la base du principe de l'égalité" (Krouchtchev, au XX^e Congrès, sentait-il le vent venir ?).

Suppression de la police politique - garde nationale ouvrière pour renforcer armée et police ordinaires.

Sur le plan économique : réajustement des salaires, suppression des normes.

Suppression de l'impôt sur les célibataires (les insurgés étaient surtout des jeunes gens).

Majoration des retraites les plus faibles.

Augmentation des taux des allocations familiales.

Construction de logements par l'Etat.

Sur le plan social : constitution de Conseils ouvriers dans les usines. Indépendance des syndicats à l'égard de l'Etat.

Direction ouvrière - établissement d'un plafond maximum pour les traitements mensuels. Transformation radicale du système de la planification (I).

Qu'est-ce qui ressort de ces revendications ? Tout d'abord que le prolétariat ne s'en prend nullement à l'Etat capitaliste (démopopulaire, c'est la même chose) en tant que tel: la police politique dissoute, l'appareil d'Etat reste entier; Imre Nagy au gouvernement, ce n'est pas l'avènement du prolétariat.

Tout le puissant mouvement est dirigé uniquement contre une forme de l'Etat: le "régime" du parti unique instauré par les voies les plus hypocritement légales et produit non pas d'une lutte de classe, mais de l'éclatement des antagonismes impérialistes, avec le lancement du Plan Marshall et la "colonisation" de l'Europe centrale qui fut la riposte russe. Il revêt donc un caractère constitutionnel, qui, par son archaïsme contraste de façon étonnante avec la puissance des moyens mis en oeuvre, la renaissance pour la première fois après le premier après guerre de ces organismes politiques de masse dans lesquels Lénine saluait un phénomène historique de premier ordre: les conseils ouvriers.

Mais quel qu'ait été le dévoiement de la force révolutionnaire de classe, une lutte aussi acharnée n'eût pas été possible s'il se fut simplement agi de rendre à quelques partis vidés le droit de se présenter aux élections. Derrière la forme constitutionnelle dont le mouvement demande l'abolition, ce sont des intérêts matériels puissants qui sont visés - et seule leur résistance explique un déchaînement tel de la lutte. Ce qu'ils sont, c'est à la fois la genèse du monopartitisme qui a succédé à la coalition nationale démocratique et la revendication d'où partit le mouvement d'octobre qui le révèlent clair comme le jour: les intérêts impérialistes de la puissance occupante, de l'U.R.S.S vainement camouflée en force de transformation socialiste... semi-mondiale.

Dans le cas de la Hongrie, le mouvement est donc constitutionnel parce qu'il est national; double régression par rapport au programme de feu la III^e Internationale.

Ici, il faut répondre à une objection qui, en dépit de son insigne vulgarité, a semblé convaincante à beaucoup, et qui se résume toute dans ce profond jeu de mots: mouvement national, mais pas nationaliste (2).

(1). Extrait d'une résolution des syndicats hongrois du vendredi 26 octobre 1956.

(2). Voir ce commentaire de la position du Conseil ouvrier de Miskolc:

"Il est pour l'internationalisme prolétarien et simultanément pour un communisme hongrois national. L'association de ces deux idées peut paraître confuse du point de vue des principes du communisme (!).

"Dans les circonstances présentes, elle est parfaitement

La distinction est vide de tout contenu historique et social, et relève tout au plus de la bourgeoise "psychologie des foules". Que signifiait, en effet, dans la cas hongrois, l'indépendance nationale, du point de vue économique ? Le retour aux règles mercantiles d'échange d'équivalents VIOLEES PAR L'URSS (fait significatif, octobre 1956 est désigné en Hongrie comme la "révolution d'uranium", rapporte Fejtő), et, au delà encore, la liberté d'accéder à nouveau au marché mondial. Autrement dit, si le prolétariat est rentré dans la lutte générale sous la pression d'une situation économique de classe défavorable, il ne reliait pas celle-ci à l'existence du système social capitaliste, mais au contraire à la perturbation de ce système et des rapports que les apologistes du régime présentent comme normaux: liberté de commerce, égalité des nations, etc...

Entre les revendications salariales que nous avons rapportées (coexistant, notons-le, avec des revendications économiques intéressant jusqu'à des non-salariés) et qui restaient par nature dans la limite étroitement bourgeoise (Marx) de la lutte pour la plus-value et la revendication politique de restauration de la bourgeoise nation dans sa pleine indépendance, il existe un lien dialectique indissoluble. Seuls des charlatans de la doctrine révolutionnaire pouvaient se donner pour tâche de la rompre - ou de la dissumuler.

L'internationalisme prolétarien n'est pas un point d'honneur, un sentiment, une "mentalité" des ouvriers: c'est l'expression POLITIQUE d'un programme de transformation SCICIALE fondé sur une doctrine scientifique de l'ECONOMIE qui affirme: derrière l'égalité mercantile de l'échange, il y a la soustraction de valeur; derrière... la liberté de commerce sur le marché mondial, il y a la sujétion des nations les moins bien dotées. Ainsi la lutte pour le socialisme - qui est la négation de tout cela - se trouve-t-elle placée d'emblée sur un terrain international.

compréhensible (?!). Le Conseil est Internationaliste, c'est à dire qu'il est prêt à lutter avec les communistes (??) et les ouvriers du monde entier (contre quoi, et en vue de quoi ?), mais il est national, c'est à dire qu'il refuse toute sujétion à l'URSS et demande que le communisme hongrois (?) soit (tenez-vous bien !) LIBRE DE SE DEVELOPPER COMME IL L'ENTEND" (!!!).

De qui, ce magnifique morceau de littérature "dialectique", où l'on trouve pêle-mêle un écho des "scrupules" marxistes et le hardi dépassement existentiel des "principes figés"; le style éditorial des "nous sommes prêts à lutter..." et celui de la philosophie bourgeoise du libre arbitre ? De l'anti-révolutionnaire Fejtő ? Ou peut être de ce Mr Sartre qui a toujours démontré une telle faculté de "comprendre" des choses qu'il fallait dénoncer ? Pas du tout: du Sorbannard social-barbariste Lefort, qui a consacré une brochure à une découverte impérissable: la naissance historique d'une nouvelle classe de mouvements (sinon de mouvements de classe!): la révolution anti-bureaucratique !

(L'Insurrection hongroise, p. 26, éd. Socialisme ou Barbarie)

Tant que le prolétariat adhère à des mots d'ordre nationalistes, il tente de résoudre sa situation de classe dans le cadre de l'économie bourgeoise, c'est à dire par un aménagement, non par une révolution. Cet aménagement n'est pas nécessairement de caractère pacifique, comme on a vu. Mais, dans le cas de la Hongrie, même l'éventuelle substitution du mot d'ordre "Tout le pouvoir aux Conseils ouvriers !" à celui de "Imre Nagy au gouvernement" n'aurait pas, à elle seule, suffi à prouver que le mouvement s'était libéré de son double carcan bourgeois. Cela nous donne le droit de dire qu'il n'aurait fait que substituer un constitutionnalisme à un autre.

Projetés dans l'arène sanglante de la lutte par une situation économique intenable, les prolétaires hongrois n'ont encore agi qu'en classe de la société bourgeoise qui RESTAIT une classe de la société bourgeoise.

"Internationalistes" de la répression armée, "socialistes" du bague productif, crachez donc sur eux ! Et vous, sectateurs qui vous croyez des militants parce que vous avez appris quelques formules marxistes, accueillez leur sacrifice par une grimace dédaigneuse ! Nous, nous dénonçons le "mérite" contre-révolutionnaire impérissable du colonialisme "socialiste" de Russie dans cette "révolution d'uranium" et les effets de la double trahison du communisme dégénéré à la position léniniste: libérer les nations de leurs chaînes parce que c'est le seul moyen de faire disparaître le nationalisme, forme historique utile à une seule chose, la réalisation des tâches des révolutions bourgeoises - quand il en reste...

Et nous répétons bien haut ce titre inoubliable des renégats à notre haine révolutionnaire implacable: la "chinoisification" de la révolution européenne, le recul catastrophique de Bela Kun... à Mao !

Grain de sel socialiste ?

C'est dans ce cadre qu'il faut examiner les deux revendications sociales de la direction ouvrière des usines et de la transformation radicale du système de la planification que des bousilleurs de "gauche" de la doctrine marxiste ont présentées comme la pointe révolutionnaire du mouvement, comme "authentiquement socialistes".

Remarquons tout de suite que dans les faits, la première doit être rapprochée du point du programme réclamant l'abaissement des traitements mensuels à un plafond donné: la presse hongroise d'opposition d'avant l'insurrection n'a cessé d'associer, dans sa critique toute minimaliste, les grasses prébendes dont jouissaient les "managers" des usines et leur arrogante incompetence.

Mais, à cet égard, le mouvement hongrois de 1956 a été bien moins radical que... la Commune de 1871 à Paris.

En effet, la présidence du conseil des syndicats hongrois fixe ce maximum à 3.000 florins, alors que nous apprenons par Fetjő qu'un salaire ouvrier mensuel de 500 à 600 florins constituait une "bonne moyenne", 800 ou 900 florins caractérisant déjà une sorte d'aristocratie ouvrière. La Commune, elle, n'allouait aux "mensuels" de la direction étatique que le salaire ouvrier moyen. On voit que la critique stalinienne de l'égalitarisme est passée par là - et surtout toutes les séductions "américaines" de la production moderne.

Là n'est au reste pas l'essentiel. Sur le plan doctrinal, "direction ouvrière des usines" pourrait passer pour l'expression plus ou moins rigoureuse d'une vieille revendication socialiste: la suppression du despotisme de fabrique que Marx n'a eu qu'à reprendre aux utopistes.

Aucun marxiste ne songera certes à mettre cette revendication au rencart. Ce qui est inadmissible, c'est que, toutes les autres conditions restantes, elle soit présentée comme une preuve de la "maturité révolutionnaire du mouvement"; c'est que, sous le prétexte que ce sont les "relations existant au sein de la production qui décident de la lutte des forces sociales", le changement de l'organisation des entreprises soit considéré comme le grand secret de la transformation socialiste, tandis que la lutte pour le pouvoir resterait "à la surface des choses" (I).

Identifier les marxistes "rapports de production" dérivant d'un développement donné des forces productives et qui nous ouvrent l'immense domaine, national et international, de la guerre des classes et des Etats aux "relations (?) au coeur des entreprises" qui nous rivent, au contraire, au "point de jaillissement" (Marx) du conflit entre Capital et Travail est un faux théorique éhonté ou une preuve d'incorrigible mesquinerie bourgeoise de la vision sociale.

L'"entreprise", tel a toujours été l'observatoire d'élection de toutes les tendances minimalistes du mouvement ouvrier: syndicalisme, coopérativisme, ordinovisme italien (dont, comme pour rendre aux transalpins la politesse pour leur consécration de notre Sorel national, on "importe" ici bien des attitudes !). C'est seulement dans cette ambiance étroite où prévalent nécessairement les influences corporatives et de catégorie que la transformation sociale peut apparaître comme une simple question "d'organisation de la production", non comme l'aboutissant d'une

(I). Cf. l'appréciation suivante de ces revendications par le social-barbarisme, que l'on trouvera à la page 29 de la brochure déjà citée de Lefort l'Insurrection hongroise:

"Mais ce qui prouve la maturité révolutionnaire (!) du mouvement ce sont les revendications propres à l'organisation (!) de la production. Ces revendications échappent évidemment à l'intelligence du journaliste bourgeois, car celui-ci ne voit que ce qui se passe à la surface des choses (tu vois la paille dans l'oeil du voisin, mais...) c'est à dire sur le plan étroitement politique (peuh ! dictature du prolétariat ou communisme national.. internationaliste!). Or ce qui dans la réalité décide de la lutte des forces sociales, ce sont les relations qui existent au sein de la production, au coeur des entreprises (le voilà le faux!)

lutte de classe dont le champ est la société toute entière, c'est à dire d'une lutte politique.

Pour formuler la thèse marxiste correcte sur cette question de la direction ouvrière des usines, il suffit de prendre le contre-pied exact du galimatias qu'osent nous réserver après cent ans de socialisme scientifique les démocrates-ouvriers:

"Les ouvriers pourraient bien avoir au gouvernement des hommes en qui ils ont confiance (notez l'objectivité du critère!) et qui sont animés d'excellentes intentions (dis-moi avec qui tu polémiques, je te dirai qui tu es!) ils n'auraient rien gagné encore si dans leur vie de tous les jours (la fameuse "existence"), dans leur travail, ils restaient de simples exécutants qu'un appareil dirigeant commande, comme il commande aux machines (ou: de Bakounine à E. Mounier!)." (même source, p. 29-30)

Nous n'irons pas pour si peu déranger la mémoire d'Engels qui notait qu'il fallait ne pas avoir la moindre idée de la vie sociale pour s'imaginer que l'industrie moderne pouvait se passer d'une autorité (c'est à dire d'un commandement), même librement consentie; ni invoquer le témoignage cynique de feu Staline pour prouver que le rapport de sujétion peut fort bien coexister avec les... consentements les plus véhéments (ou bien n'était-il que de pure "frime" ?!). Disons tout simplement: les ouvriers pourraient bien avoir à la tête des entreprises des comités régulièrement élus et renouvelés, composés de prolétaires honnêtes et dévoués à leur classe, ils resteraient soumis à l'autorité supérieure des choses (et à la pression des autres classes "populaires") et ils n'auraient rien gagné encore, même dans la vie de tous les jours, si un pouvoir central révolutionnaire n'appliquait toute sa force de classe à la destruction des trois grands rapports sur lesquels repose l'économie marchande et PARTA T l'esclavage salarié: l'organisation du secteur industriel par entreprises; l'opposition de ce secteur au secteur agricole; l'organisation de l'ensemble en économie nationale.

Chose qui suppose à la fois la rupture de l'alliance démocratique avec la paysannerie et la déclaration de guerre sociale au capitalisme international. Chose qui donc nous entraîne bien loin... "du coeur des entreprises" !

Avec la revendication de la transformation radicale du système de planification et de direction de l'économie exercée par l'Etat, nous revenons de la périphérie au centre: mais cela nous ramène-t-il pour autant à un "socialisme authentique" ?

On ne peut faire la critique de cette position sans examiner au préalable quels buts économiques cette "transformation du système" visait. Ce qui nous l'apprend, c'est la plate-forme "économique" sur laquelle Irma Nagy - qui, comme on sait, a été désigné par le mouvement comme "l'homme de la situation" - avait mené la lutte contre Rakosi et était devenu président du Conseil en juillet 1953, pour être à nouveau écarté du pouvoir en février 1955. Elle était toute entière placée sous le signe de la "révision du plan", comme son discours inaugural du 4 juillet 1953 au Parlement le prouve:

"Rien ne motive l'industrialisation accélérée, et cet effort pour réaliser une autarchie industrielle, surtout si l'on ne dispose pas des ressources en matières premières nécessaires, constitue un renoncement à des possibilités avantageuses résultant d'un plus intense échange de marchandises international, du commerce avec les pays capitalistes et avant tout de la collaboration économique avec l'URSS, les démocraties populaires et la Chine populaire.

"Il faudra d'autre part mettre l'accent sur l'industrie légère et l'industrie alimentaire, tout en diminuant considérablement le rythme de développement de l'industrie lourde.

"Il faudra aussi changer l'orientation de la politique agricole... Le gouvernement est décidé à augmenter le montant des investissements agricoles". (Op. cité, Fejtő, p. 194).

Tout cela n'est pas nouveau: c'est exactement l'orientation de Malenkov en Russie, Malenkov, qui, on le sait, dut se rétracter et retirer comme "déviationniste" sa formule de "passage de l'économie de production à l'économie de consommation". Bien que traduisant la pression des classes salariées sacrifiées à l'Orgie Productive, la formule qui s'applique parfaitement à l'orientation de Nagy reste entièrement dans le cadre bourgeois: il ne s'agit que d'une répartition différente du revenu national entre consommation et nouveaux investissements; mais le "revenu national" c'est l'antithèse du produit social qui n'apparaît qu'au fur et à mesure de la régression mercantile de l'économie.

Mais pour s'attaquer à cette tâche, oui, vraiment socialiste, elle, la "transformation" même "radicale" d'un système est tout à fait insuffisante! Un "système" n'est en effet qu'un engrenage d'institutions données: ce qu'il faut transformer radicalement c'est un régime social, et cela n'est possible que par la destruction préalable de tout l'appareil d'Etat, par l'instauration de la dictature de classe qui n'est telle que lorsqu'elle suit un programme menant au communisme: or ce n'est certainement pas le chemin du gouvernement qui, par la bouche encore d'Imre Nagy, se proposait justement de "renforcer par tous les moyens la sécurité et la production de la propriété paysanne" et proclamait que le "fondement de l'agriculture hongroise est constitué par les PETITES PROPRIETES PRIVEES, dont le pays (mais le socialisme ?) ne peut pas se passer" !!

Là encore, isoler une formule de son contexte politique pour la consacrer comme "authentiquement socialiste" sous le prétexte qu'elle contient le mot magique de PLANIFICATION est une entreprise d'endormeur de la fameuse "conscience" prolétarienne". "Comment cette transformation radicale s'effectuera-t-elle?", il n'est pas besoin que cela "soit dit" (I) pour qu'on le com-

(I). C'est pourtant ainsi que Lefort pose la question (Ins. Hon. p. 30) dans un passage de la plus vulgaire inspiration anarchiste:

"Les ouvriers ne veulent plus que s'élabore indépendamment d'eux (nous aurions cru, pour notre part, que le véritable problème était qu'il s'"élaborât" contre eux!) le plan de production, ils ne veulent plus que ce soit une bureaucratie d'Etat (mais des syndicats "indépendants" ?!) qui envoie les ordres (!)".

prenne ! Il s'agit de rapprocher deux faits: d'une part (les revendications politiques, qui ne visent nullement à la destruction de l'Etat le prouvent) la revendication se limite à une vague "participation des ouvriers à la planification"; d'autre part, le mouvement réclame le retour des syndicats à l'indépendance à l'égard du parti et de l'Etat. La "transformation radicale" apparaît dès lors clairement dans sa signification réelle: la solution banale et éculée consistant à donner "voie au chapitre" aux organisations de défense économique des travailleurs dans la détermination de la politique économique de l'Etat. Solution qui non seulement n'a rien de socialiste, mais qui revêt un caractère évident de collaboration de classe.

La ridicule méprise de ceux qui ont cru à une revendication "radicale" repose toute entière sur l'illusion suivante: quand la classe des propriétaires bourgeois des usines et de la terre a disparu, rien ne peut plus s'opposer au socialisme si ce n'est que les ouvriers soient expropriés de la... direction du Plan.

Ils ne s'aperçoivent même pas, ces "théoriciens" malheureux que, pour moitié, c'est la reproduction d'une thèse national-communiste, voire même... stalinienne ! Une telle position implique en effet le raisonnement suivant: de quoi dépend que le prolétariat soit suffisamment nourri ? Du juste rapport entre la production des biens industriels et des biens agricoles FIXE PAR LE PLAN (la lutte des classes entre prolétariat et paysannerie n'a-t-elle pas cessé d'exister ?!). De quoi dépend son "standing" général ? De la quantité des biens de consommation FIXEE PAR LE PLAN. De quoi la journée de travail, l'intensité de l'effort productif (normes) ? Du rythme d'accumulation FIXE PAR LE PLAN.

Bref, le Plan serait l'autorité suprême de la société, le Jéhovah de l'économie -révéré ou maudit, selon les tendances, mais dont personne ne songerait à mettre l'existence en doute ! Et qui s'emparerait de cette forteresse (ou s'y glisserait) tiendrait du même coup les clefs du socialisme (ou en serait bien près).

Nous ne répèterons pas ici les démonstrations faites ailleurs (I) par nous de l'inanité de cette conception qui implique l'idiotie suivante: toutes les conditions existent pour la disparition de la loi de la valeur, du salariat, mais ceux-ci sont maintenus par la volonté égoïste d'une couche de bureaucrates (ou, thèse plus absurde encore: l'exploitation continue bien que la loi de la valeur ait disparu).

Nous les résumerons seulement au moyen d'une citation magnifiquement synthétique d'Engels:

"Avec la prise de possession des moyens de production par la société, la production marchande est éliminée et PAR SUITE la domination du produit sur le producteur. L'anarchie à l'inté-

(I). Cf. "Dialogue avec Staline", "Dialogue avec les morts" et "Danse des pantoches", ce dernier à paraître prochainement.

"rieur de la production est remplacée par l'organisation planifiée consciente".

Prise de possession par la société - suppression de la production marchande et SEULEMENT AINSI de la domination du produit sur le producteur: voilà les conditions sans lesquelles il ne peut être question d'organisation planifiée consciente !

Mais y a-t-il "prise de possession par la société" lorsqu'il existe une classe très nombreuse de petits paysans, plus ou moins groupés autoritairement en "coopératives" et qui ne songent qu'à revenir à la petite propriété ? Et le chemin qui mène à la "planification consciente" ne doit-il pas nécessairement passer par une lutte de classe du prolétariat contre ces forces de perpétuation du capitalisme, contre ces adversaires d'autant plus insidieux qu'ils se présentent comme "couches du peuple travailleur", et avec lesquels il n'est pas de plus sûr moyen (à l'époque et dans les pays modernes) de taper le socialisme que de s'allier "démocratiquement" ?

Ce mouvement paysan:

Il ne faut donc pas s'étonner si les mêmes gens qui ont pris pour du "socialisme authentique" une formule de collaboration de classe sont aussi ceux qui ont vu dans la dissolution des armes à la main des coopératives créées "autoritairement" par le gouvernement des Geroe-Rakosi un "mouvement de caractère révolutionnaire".

La démonstration de cette position vaut d'être citée:

"Pour eux (c'est à dire pour les paysans, et en particulier "les salariés élevés (?) à la dignité de micro-propriétaires par la réforme de 1945: c'est nous qui précisons) chasser les "dirigeants des kolkhoses à la même portée que chasser les "gros propriétaires.

"En effet, les paysans de Hongrie n'ont jamais été en possession de la terre: en s'en emparant, ils ne régressent pas, ils font un pas en avant (c'est nous qui soulignons, L'Ins. "hong.", p. 36).

A la vérité, il faut à un marxiste surmonter un puissant dégoût et faire un grand effort de sang-froid pour se mettre à réfuter cette position qui n'est même pas bourgeoise, mais sous-bourgeoise !

Depuis quand, tout d'abord, juge-t-on du caractère révolutionnaire ou rétrograde d'un mouvement sur l'opinion qu'en ont ses acteurs ? Depuis quand, en outre, un partisan de la révolution prolétarienne adopte-t-il le point de vue d'une classe non-salariée ?

Mais il n'y a pas lieu de s'étonner: nous avons bien averti plus haut le lecteur qu'il ne s'agissait pas ici de révolution prolétarienne, mais seulement de "démocratie prolétarienne critique". On voit que ce n'était pas sans sérieuses raisons !

Si l'on fait abstraction de l'erreur incluse dans l'affirmation que les paysans de Hongrie n'ont jamais été en possession de la terre (d'ailleurs contredite quelques lignes plus loin par l'auteur même), la thèse qui ressort de ces quelques lignes est la suivante, que nous formulons de façon volontairement crue: la politique contre-révolutionnaire n'a pas été d'avoir transformé en 1945 une armée d'authentiques prolétaires du sol - force de subversion sociale au même titre que le prolétariat urbain - en une masse de micro-proprétaires désespérément attachés au lambeau de sol où ils périclitent -force de la pire conservation. Elle n'a pas été la création artificielle de cet obstacle à l'application du travail associé et des ressources de la science qu'est la parcelle, ce monstrueux gaspillage de force humaine représenté par la culture individuelle. Non ! Elle a été d'avoir dépossédé les paysans de leurs nouveaux "droits" (!), d'être revenu - par la collectivisation (!) forcée sur cette magnifique réforme dont ils avaient "bénéficié" (!) en 1945 (on trouvera textuellement les termes entre guillemets à la page 36 du texte déjà cité).

Ce qu'en réalité avait été ce "bénéfice", on le lit dans un saisissant tableau brossé par Fejtő qui est un anti-révolutionnaire, mais pas un imbécile:

"La réforme a augmenté d'autre part le nombre des minuscules "propriétés. Les propriétés distribuées avaient en moyenne un "peu moins de 3 ha...à peine assez pour nourrir une famille, "surtout quand il s'agit des familles fécondées d'Europe Centrale.

"Elle a engendré des problèmes engoissants, comme celui de "l'installation, de l'habitat des nouveaux propriétaires. Rien "qu'en Hongrie, il s'agissait de créer 400.000 nouveaux foyers "..." 4.000 maisons seulement furent construites par les soins "de la Coopérative Nationale de construction. Le reste se compose de huttes misérables, de cabanes de banlieue en glaise ou "en bois. N'importe ! Les nouveaux propriétaires s'empressaient "de quitter les lieux de leur ancienne servitude et s'installaient comme ils pouvaient en marge des villages, doublant "parfois le périmètre de ceux-ci, ou en plein milieu de leur "lopin de terre. Des milliers de nouveaux villages sont nés "ainsi, au hasard, en ne tenant compte ni des exigences de l'hygiène, ni des facilités de transport.

"QUEL SPECTACLE LAMENTABLE et émouvant à la fois (les attendrissements bourgeois sont plus infâmes que le cynisme !) que "ces milliers de huttes faites de rien, éparpillées à la lisière "re des bois, sur les bords des chemins menant à l'ancien château, et d'où l'on voyait sortir des hommes et des femmes maigres, en loques, accompagnés de toute une nichée d'enfants de "tous âges, des hommes et des femmes dont les visages reflétaient tant de sentiments contradictoires: **FIERTE DU NOUVEAU PROPRIETAIRE, INQUIETUDE POUR L'AVENIR, ESPERANCE, DEPIT !**"
(Histoire des Démocraties populaires, p. 151)

Cela ne suffira-t-il pas à faire justice de cet honteux hommage social-barbariste au principe de la PROPRIETE: "en s'emparant de la terre, ils ne régressent pas, ils font un pas en avant" ?

Pour un socialisme de cet acabit, ce qui compte, ce ne sont pas les marxistes rapports de production, mais l'"exploitation" QUELLE QU'ELLE SCIT, l'"exploitation" comme entorse au principe bourgeois de "chacun son dû". C'est ce qui s'exprime dans cette remarquable "analyse" de la lutte des paysans pour le partage des terres en février 1956:

"Leur haine contre les bureaucrates qui dirigeaient les co-opératives et s'enrichissaient à leurs dépens (voilà le fin mot de tout l'histoire, pour ces gens là !) s'est substituée presque sans transition à la haine qu'ils témoignaient à leurs exploiters ancestraux, les aristocrates de la terre".

(L'Insurrection hongroise, p. 36)

Sans doute, même la haine de classe est-t-elle la bienvenue pour le marxiste CHAQUE FOIS QU'ELLE ACCELERE le douloureux enfantement de rapports de production supérieurs, d'une société nouvelle. Mais on ne nous soupçonnera pas de sympathie pour les ronds-de-cuir arrogants et bavards, ignares et arrivistes du parti communiste dégénéré et de l'Etat démo-populaire et encore moins pour leurs poses romantiques de propagandistes du "socialisme" si nous affirmons: la "haine" du paysan hongrois pour ceux qui "s'enrichissaient sur son dos" ne pouvait exactement avoir que la valeur "révolutionnaire" (!)... de ce régime agraire créé en 1945 auquel il s'agissait de revenir, et dont Fejtő fait ainsi le bilan économique:

"La moyenne de l'exploitation paysanne s'établissait au lendemain de la guerre entre 6 et 7 ha. Mais la plupart des propriétés nouvellement créées, comme des anciennes minuscules parcelles quelques peu arrondies et agrandies grâce au partage des grands domaines étaient TROP PETITES ET TROP EPARPILLEES POUR PERMETTRE UNE EXPLOITATION RATIONNELLE. Les minuscules propriétés dont il était IMPOSSIBLE DE FAIRE DES UNITES ECONOMIQUES VIABLES y occupaient une partie IMPORTANTE du territoire national.

"Les réformes agraires n'ont pas guéri, au contraire elles ont aggravé le mal dont souffrait l'agriculture de cette région: le niveau extrêmement bas du rendement agricole".

(Fejtő, Histoire des démocraties populaires, p. 335)

Loin de nous la moindre tentation de faire l'apologie de la réaction chaotique et démagogique par laquelle, sous le titre trompeur de "collectivisation", l'Etat industrialiste a essayé, dans un second temps, de corriger les effets catastrophiques de la politique petite-bourgeoise de 1945 sur le rendement agricole, (effets confirmés par un autre auteur, René Dumont, dans son livre Révolution dans les campagnes chinoises) politique "insensée", mais qui avait un.... sens bien précis: la destruction du potentiel révolutionnaire accumulé dans le nombreux prolétariat et semi-prolétariat agricole hongrois.

Ce but, il l'a pleinement rejoint, puisqu'en 1956 le mouvement qui éclate (au lieu de tendre, ne serait-ce, par exemple, qu'à la "commune agraire" de Lénine) est de caractère ouvertement BOURGEOIS en tant qu'il vise au rétablissement de la pleine LIBERTE DE COMMERCE des produits agricoles, et même SOUS-BOURGEOIS partout où il s'en prend, en outre, aux formes de travail associé, sinon socialiste (qui semblent se diffuser dans la paysannerie

chinoise par exemple - moins infestée, elle, du sens de la propriété).

La question, pour des marxistes, n'est pas que le communisme dégénéré et l'Etat qu'il dirige "n'ait pas volé", comme c'est effectivement le cas, cette réaction armée des paysans: c'est l'orientation sociale, les effets économiques de celle-ci. Les ennemis de nos ennemis ne sont pas nécessairement nos amis, et il est bien clair que même une dictature du prolétariat se serait cassé plus d'une dent sur cet os-là.

Pourtant, toute la mélodie démocratique jouée un peu partout en hosannah au mouvement "justicier" de la répartition des terres par les paysans trouve chez les démocrates-ouvriers son accompagnement "marxiste" de rigueur: mais les notes en sont fausses et discordantes à fuir. Oyez plutôt:

"Il serait simpliste de prétendre (!) que les paysans constituent une force contre-révolutionnaire (!).. ils demeurent membres d'une classe exploitée (toujours la même chanson !), susceptible de rejoindre le prolétariat dans sa lutte pour des objectifs socialistes (C'est nous qui soulignons. Parce qu'exploitée, bien sûr !).

Et plus loin il est question, circonstance aggravante, de:

"l'ambivalence (notion combien commode !) du mouvement paysan dans lequel, comme la révolution russe en particulier l'a montré (ou: de l'audace, toujours de l'audace !) coexistent toujours (ou: l'extrapolation de l'erreur) des éléments conservateurs et révolutionnaires (ou: la parcelle avec nous !)".

(L'Insurrection hongroise, p. 36)

A cette notion éclectique et fixiste de l'"ambivalence" et de la "coexistence d'éléments etc.." s'oppose, dans la vision marxiste, celle d'une succession de phases allant de la réalisation des tâches d'une révolution bourgeoise extrême, mais bourgeoise tout de même, aux premières transformations socialistes, dans le cas d'appui de la révolution extérieure.

Dans cette vision, qui fut celle de Lénine, le mouvement paysan pour la terre est uniquement, "unilatéralement" bourgeois. Mais dans une première phase, il a une efficacité révolutionnaire parce qu'il est dirigé, sur le plan politique, contre l'Etat tsariste et les tentatives de restauration dont le prolétariat n'aurait pas pu venir seul à bout. D'ailleurs dans cette phase il ne peut être question sur le plan économique de rejoindre des buts socialistes, mais seulement de créer la base matérielle du socialisme en édifiant une puissante industrie d'Etat.

Dans la seconde phase, tout danger de restauration écarté, et le pouvoir révolutionnaire pouvant s'appuyer sur un certain développement de l'industrie urbaine, le pas ultérieur en direction du socialisme ne peut plus être que l'extension du capitalisme d'Etat aussi à l'agriculture: mais alors, l'ancien allié devient du même coup l'ennemi direct, comme c'était dès le début prévu.

Ce n'est pas ici le lieu de démontrer que la direction ayant échappé au parti prolétarien, la révolution russe ne put

même pas franchir le seuil de cette seconde phase: cela a été fait ailleurs (I). Ce bref rappel n'avait pour but que de prouver l'inanité d'une application du schéma russe d'alliance révolutionnaire du prolétariat et des paysans aux révolutions des pays développés où l'adversaire à abattre est un Etat purement capitaliste, où, autrement dit, il ne reste plus de tâches "transitoires", pré-socialistes à liquider.

Dans ces pays comment le prolétariat pourrait-il escompter plus qu'une simple neutralité de la petite-bourgeoisie des campagnes dans la phase d'assaut au pouvoir capitaliste ? Car une fois la classe capitaliste des villes et des campagnes vaincue et dispersée, la première tâche du pouvoir révolutionnaire ne sera-t-elle pas -contrairement à ce qui fut le cas de la révolution socialiste IMPURE de Russie - de s'en prendre à l'ultime bastion de la production marchande - et donc de l'esclavage salarial - : les formes privées du secteur agricole que jamais le capitalisme ne parviendra à liquider totalement dans le temps qu'il lui reste à survivre ? Et l'adversaire direct ne sera-t-il pas alors justement cet "allié" de la première phase de la révolution NON PUREMENT SOCIALISTE de Russie ?

On peut sans aucun doute prévoir qu'en raison de la haute production du secteur industriel, le prolétariat viendra à bout de ces forces de la conservation capitaliste (et donc de la contre-révolution) beaucoup plus facilement que ne le pouvait la révolution russe, qu'elles sont au contraire parvenues à stopper au stade du capitalisme d'Etat industriel, l'agriculture restant figée dans les formes mixtes, parcellaires et coopératives, mais en tout cas non-étatiques (Staline dixit au XIX^e Congrès) du kolchose.

Cependant un mouvement paysan de résistance à la collectivisation socialiste n'est pas à exclure et son caractère CONTRE-REVOLUTIONNAIRE, dans ce cas, crève les yeux.

Peut-on appliquer telle quelle cette dernière caractéristique au mouvement paysan hongrois de 1956 ? S'il avait été dirigé non pas même contre la dictature du prolétariat, mais seulement contre celle d'un grand capitalisme étatique poursuivant le but de l'instauration d'un CAPITALISME D'ETAT agraire, la réponse serait sans aucun doute affirmative. En réalité, il ne visait qu'une forme de l'Etat dont on peut fortement douter qu'elle ait été plus efficace que l'Etat hongrois indépendant et pluri-partite revendiqué, même à la seule fin bourgeoise de la concentration et de la modernisation de l'agriculture.

Il n'y a par contre aucun doute que, dans le rapport des forces défavorables, qui excluait dès le début l'instauration d'une dictature du prolétariat, il faille aussi inclure l'exaspération du particularisme économique provoquée dans le paysannerie aussi bien par la politique des années 45-48 que par le pillage "colonial" à étiquette "collectiviste" de la phase suivante.

(I). Cf. Dialogue avec les morts (sur le XX^e Congrès du Parti Communiste Russe).

La thèse que nous avons voulu démontrer est que la révolution moderne, la révolution purement socialiste sera l'oeuvre du prolétariat, uniquement du prolétariat, et non pas d'une coalition des "classes exploitées" qui est désormais historiquement exclue. Toute formule démocratique et populaire, en tant qu'elle ressuscite des schémas propres à l'époque dépassée - au moins dans l'aire euraméricaine - des révolutions bourgeoises est non seulement illusoire, mais défaitiste et contre-révolutionnaire. Quant à la tentative de la mettre au compte... de la révolution russe qui, dans cette aire, a réalisé la dernière possibilité d'alliance révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie, mais qui a aussi prouvé qu'il n'était pas de socialisme - ni même de capitalisme d'Etat intégral - sans rupture de cette alliance (et naturellement, possibilité historique de rompre, grâce à l'appui du prolétariat international), cette tentative relève de l'impudence incomparable du "socialisme démocratique" à l'égard de la théorie et de l'histoire.

C O N C L U S I O N

Pour le marxiste, tout principe d'analyse est immédiatement et directement principe de lutte, postulat de programme.

Prenons-en un exemple qui semble avoir été suivi à la lettre dans les appréciations "de gauche" du mouvement hongrois, mais dont l'esprit a été totalement trahi. Lorsque Lénine, qui luttait sur ce postulat qu'en Russie, la révolution démocratique-bourgeoise ne serait pas (ne pouvait ni ne devait être) dirigée par la bourgeoisie, mais par le PROLETARIAT, "analysait" la révolution de 1905, il le faisait de la façon suivante:

"L'originalité de la révolution russe, c'est qu'elle était, de par son contenu social une révolution bourgeoise-démocratique et, de par ses méthodes de lutte, une révolution prolétarienne.

"C'était une révolution bourgeoise-démocratique parce que le but auquel elle aspirait directement et qu'elle pouvait atteindre directement, par ses propres forces, était la République démocratique, la journée de 8 heures, la confiscation des immenses propriétés foncières...

"La révolution russe était en même temps une révolution prolétarienne et cela non seulement parce que le prolétariat y était la force dirigeante, l'avant garde du mouvement, mais aussi parce que le moyen spécifique du prolétariat: la grève constituait le moyen principal de soulever les masses, le phénomène le plus caractéristique dans la vague montante de ces événements décisifs".

(Rapport sur la révolution de 1905, Opuscule, Ed. en Langues étrangères de Moscou).

Aujourd'hui, le postulat programmatique est naturellement tout autre: la démocratie a non seulement épuisé toute fonction révolutionnaire, mais c'est la principale force d'immobilisation de la révolution. Cette révolution ne peut plus être que SOCIALISTE et uniquement socialiste. Elle sera donc effectuée par le prolétariat et uniquement par lui, si bien que le cours de la reprise révolutionnaire sera en même temps celui de la rupture de toutes les "alliances" avec des classes moyennes qui ne s'"ouvrent plus que sur la droite" (le fascisme !) sur la base politique de la nation et économique-sociale de l'accumulation capitaliste d'Etat.

C'est POUR CELA que nous ne pouvons appliquer à l'insurrection hongroise le schéma "dualiste" de Lénine pour 1905, ni dire, ce qui pourrait paraître innocent: "par son contenu social", "par le but auquel elle aspirait directement et qu'elle pouvait atteindre pas ses propres forces", l'insurrection hongroise était un mouvement de restauration d'une Hongrie libérale (relativement !) parlementaire et bourgeoise. Mais par le rôle d'avant-garde du prolétariat, par l'emploi de la grève, moyen spécifique de lutte de cette classe, elle était une révolution ouvrière.

Car si en 1905, la révolution démocratique-bourgeoise se trouvait de toutes façons, en Russie, sur une ligne ascendante de l'histoire, en 1956, le mouvement anti-totalitaire et national se trouve au contraire sur une ligne de recul momentané, et son rapport avec le mouvement prolétarien et socialiste s'encadre dans l'opposition irréductible entre contre-révolution et révolution.

Nous rejetons donc radicalement toute position qui, sous prétexte de mettre en évidence la puissance de l'organisation et des moyens de lutte du prolétariat moderne, efface la limite tranchante qui, surtout depuis les premiers mouvements anti-fascistes et constitutionnels, oppose démocratie et dictature du prolétariat, et retient dans des tâches "transitoires" illusoire et dépassées le programme de la révolution communiste dont la seule devise est celle de la vieille Association Internationale des Travailleurs: ABOLITION DU SALARIAT !

Cela ne signifie nullement que pour nous l'insurrection hongroise n'ait été qu'une nouvelle raison, particulièrement tragique, de nous "lamentier" sur les effets catastrophiques de la destruction pièce à pièce de tous les principes de lutte prolétariens, de tout le programme communiste réalisée en trente ans de réaction "stalinienne".

Nous avons montré au contraire que la critique des bases de classe incertaines et vulnérables aux spéculations ennemies et jumelles de l'Est et de l'Ouest n'empêchait nullement que:

"C'était une heureuse nouvelle qui nous parvenait de la Hongrie ensanglantée. La nouvelle que les grandes capitales peuvent encore, comme il y a un siècle, devenir des volcans de lutte; que des civils presque sans armes peuvent affronter des polices d'Etat et des armées pourvues de techniques ultra-modernes; qu'ils peuvent (même si ce ne sont pas pour des raisons de classe ayant toute la clarté que nous souhaiterions) arracher armes et hommes armés aux rangs de la répression". Bref, "que les possibilités techniques de détruire la force paralytante des modernes appareils d'Etat en les attaquant du dehors n'ont pas disparu (ô Engels, qui jamais ne renonça à l'insurrectionnalisme !) avec les tanks, l'aviation et les armes atomiques. Et enfin, s'il est vrai, ce fait glorieux que des bataillons de soldats russes aient inversé leur tir et soient passés aux insurgés, QUE LES ESPERANCES INTERNATIONALISTES au vrai sens du mot ne sont pas mortes". (I).

(I). Programma Comunista, N°22, 1956: "Con la tresca immonda fra democraziae comunisme, tutto hanno sfasciato i cani rinnegati".

La caractéristique du mouvement hongrois est pour nous toute dialectique: c'est le contraste béant entre la puissance des moyens de classe mis en oeuvre par le prolétariat dans le domaine de l'organisation et de la lutte et l'étroitesse bourgeoise des buts, le recul marqué à un modèle dépassé de regroupement politique des classes, contraste dont les raisons étaient supérieures à toute volonté, étaient inscrites en particulier dans le phénomène sans précédents de la "colonisation" d'un pays industriel moderne par une grande puissance.

Mais dans ce contraste même, nous voyons une incitation non pas à des regrets impuissants, mais à une haine révolutionnaire si possible accrue contre "ces chiens de renégats qui ont tout détruit par leur mariage immonde du communisme et de la démocratie" (I) et à une intransigeance si possible accentuée à l'égard de toutes les concessions "de gauche" (!) à des postulats non-socialistes. Nous y voyons, surtout, un appel puissant à nous dédier avec plus de ferveur que jamais, mais sans illusions ni impatience stupides, au modeste et grand devoir de l'époque: la restauration de la stratégie de classe du prolétariat moderne, la restauration du PROGRAMME COMMUNISTE, seules armes invincibles de la Révolution !

- : - : - : -

(I). Titre de l'article plus haut cité de nos camarades d'Italie sur l'insurrection.

La première partie de cette étude sur Le Capital de Marx (parue dans notre numéro de Janvier-Février) correspond à la première section du Premier Livre, intitulée par l'auteur: La Marchandise et la Monnaie. Dans le but pratique de poursuivre cette étude en numérotant les principaux points, nous considérons cette première partie comme divisée en 7 points, qui sont les suivants:

1°/ Définition de la marchandise et de ses deux propriétés: valeur d'usage et valeur d'échange.

2°/ La valeur d'échange: concept quantitatif et difficulté d'en trouver la mesure.

3°/ La forme simple de la valeur: Chaque fois que l'on parlera dans la suite de valeur, sans autre indication, c'est de la valeur d'échange qu'il s'agira. La forme simple est l'énonciation de l'équivalence, en vue de l'échange, de deux marchandises toutes deux susceptibles d'usage (d'être consommées); cette équivalence traduit le fait qu'à une quantité donnée de la marchandise A correspond une quantité donnée de la marchandise B.

4°/ La forme de la valeur complète ou développée. Elle se présente lorsque nous considérons un certain nombre de marchandises différentes et que nous connaissons leurs équivalences, deux à deux. Avec deux marchandises nous avons une équivalence, c'est à dire la forme simple. Avec trois marchandises, trois équivalences, avec quatre 12 équivalences. Avec 10 marchandises nous aurions 90 équivalences, système trop compliqué du point de vue pratique et mnémotechnique. Pour se souvenir des 90 relations il suffit de connaître les relations de 9 marchandises avec une seule autre, et donc seulement 9 relations dont les autres dérivent facilement. Une marchandise a été choisie comme équivalente de toutes les autres. Nous sommes arrivés à la forme générale de la valeur.

5°/ Caractère historico-social de toute la question. Nous avons brièvement résumé le chapitre sur "le caractère fétiche de la marchandise et son secret", qui rassemble dans un raccourci magistral tous les éléments de la doctrine marxiste, du point de vue économique, historique et philosophique tout à la fois. Nous en avons rapporté juste ce qui suffit à éclairer ce fait que l'économie marxiste ne s'attaque pas aux subtilités de l'analyse de la marchandise pour découvrir des lois immanentes et immuables du processus économique (les prétendues lois naturelles de l'économie), mais pour exposer dans un développement rigoureux l'investigation scientifique du devenir de la société humaine dans toute sa complexité et dans la succession

historique des différents événements, succession qui sera référée à des époques distinctes l'une de l'autre par une mécanique du monde social différente. La recherche ne porte donc pas sur les rapports entre la pièce de toile et la livre de fer, mais sur les rapports entre les hommes réels, dans la production et la consommation, à des étapes données de l'histoire.

6°/ La circulation. Valeur et prix. La marchandise qui a été choisie comme équivalent général, le sel par exemple, est finalement remplacée par la monnaie, métallique tout d'abord, puis fiduciaire et conventionnelle. Arrivée à ce point, l'analyse doit se préoccuper du complexe du marché. Dans ce développement on pose comme hypothèse que pour avoir une mesure de la valeur on peut adopter celle du temps de travail humain moyen que requiert en général la production de chaque marchandise. L'application progressive de cette hypothèse (qui - c'est bien connu - ne se trouve pas chez Marx pour la première fois, mais est due aux économistes de la première époque capitaliste et plus particulièrement à David Ricardo (1772-1823) qui publia son oeuvre fondamentale, Principes de l'Economie Politique, à Londres en 1821) à tout le monde économique actuel dans le cours de la recherche, décidera de la validité de l'hypothèse elle-même.

7°/ Cours de la monnaie. Cette partie sert de prémisse à la Seconde Section dans laquelle entre finalement en scène le capital, et qui traite précisément de la transformation de l'argent en capital, en étudiant la dynamique, non plus de celui qui va sur le marché pour y porter des marchandises ou en retirer pour leur utilité propre, mais de celui qui y pénètre comme porteur de monnaie. Avant de passer, donc, à cette Seconde Section, Marx rappelle ce qu'il est nécessaire de connaître sur le mécanisme monétaire essentiel dans l'économie bourgeoise, avant de poursuivre dans l'exposition de tout le "développement de la production capitaliste", thème du Premier Livre de l'oeuvre.

Après avoir ainsi relié la suite de notre étude à la première partie déjà publiée, il sera bon de donner quelques indications sur la division de l'ensemble de l'oeuvre, qui dans le plan de Marx devait comprendre quatre Livres ou Volumes, dont il ne put écrire que les trois premiers.

Le Second Livre traite du procès de circulation du capital, le troisième des aspects que revêt le procès économique dans son ensemble, le quatrième devait exposer l'histoire de la théorie, au sujet de laquelle on trouve toutefois de nombreuses indications dans les trois premiers Livres et dans leurs notes.

Il est bon toutefois de démolir cette opinion courante très souvent utilisée à des fins révisionnistes, qui prétend que le second et le troisième Volumes examinent une partie du procès

économique réel qui aurait été omise dans le premier, et que cette analyse a été développée par l'auteur jusqu'à le conduire à des rectifications importantes sinon à des abandons purs et simples des doctrines principales du Premier Livre comme celles de la plus-value, de l'accumulation du capital, de la misère croissante, etc. Cette opinion, démentie par le contexte des oeuvres, même les plus récentes, parues jusqu'à la mort de Marx (1883) et par la suite, comme par les réexpositions posthumes dues à Engels, correspond à une évaluation erronée de l'ossature générale de l'oeuvre. Le Premier Livre couvre le domaine complet de la doctrine de Marx sur le capitalisme et ce n'est certes pas une exposition abstraite des rapports qui s'établissent dans la sphère de la production, et qui négligerait les rapports de la circulation des marchandises et de la monnaie. Croire ceci équivaldrait à détruire le contenu substantiel de la méthode de Marx.

Le rapport entre le Premier Livre du capital et le reste de l'oeuvre doit être défini par un critère tout différent. Malgré son incomparable richesse historique, critique, bibliographique, polémique, le Premier Livre conduit d'un seul jet l'étude de tout le processus économique, qui part du premier échange (troc en nature), passe par la naissance et l'accumulation du capital (que nous étudierons par la suite) et arrive à la conclusion (tracée lapidairement dans l'avant dernier chapitre) que succèdera au capitalisme une économie sociale et non mercantile. Les faits, l'étude et les lois de la circulation sont déjà entièrement contenus dans ce développement. Mais tout ce matériel est repris dans les volumes suivants - et nous pouvons même dire dans tout le travail postérieur et même futur des marxistes - au titre d'étude des phénomènes particuliers du développement capitaliste, dont, étant donné le caractère de la méthode, on doit continuellement tirer la vérification et le contrôle de la théorie générale et la preuve de son efficacité.

Le Premier Volume nous donne donc le développement essentiel du procès capitaliste et de ses caractéristiques sociales réelles dans le rapport entre capitaliste et salariés, qui ne peut être exposé ni même imaginé sans tenir compte des phénomènes de la circulation et de la consommation, et trouve les lois de ce processus sans les cristalliser dans la statique d'un monde abstrait, mais en les vérifiant dans toutes les situations: capitalisme naissant mis en rapport avec des types économiques différents, puis développement du capitalisme qui conquiert finalement le monde entier. Il est donc toujours tenu compte de l'ambiance historique réelle, car on ne pourra jamais dire que l'on est en présence d'un "modèle" d'économie capitaliste à l'état "pur".

Et en fait la Première Section sur la circulation est le fondement sur lequel repose toute l'étude de la Production, et les avertissements de Marx lui-même ou de ses meilleurs commentateurs nous la présentent comme la plus difficile - ou même ennuyeuse - surtout pour les lecteurs mal préparés, bien que sa compréhension soit tout à fait indispensable à l'intelligence de l'ensemble.

Il a été signalé également de nombreuses fois qu'une oeuvre comme celle de Marx, dans laquelle tout apriorisme ou toute métaphysique des principes ont été éliminés, doit être possédée dans toutes ses parties, et que la lecture des premiers chapitres présuppose une certaine assimilation des thèses développées dans les parties suivantes. Marx lui-même suggère à certains lecteurs de commencer à la seconde moitié du Livre, par les chapitres descriptifs et historiques, pour en venir ensuite aux chapitres décisifs de l'analyse scientifique.

Le Premier Livre est donc à tout le reste de l'oeuvre comme la trame fondamentale, la ligne directrice de tout le système; il est complet en lui-même, et il a été écrit par l'auteur sur la base de tous les matériaux que l'histoire économique, des origines à son époque, lui offrait, et dont il réserva l'exposition particulière aux Volumes suivants.

Il tient la place qui appartient, dans la physique et l'astronomie modernes, aux "Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica" d'Isaac Newton (1687). D'un seul jet, à partir de cette découverte due à Galilée que la force agissant sur un corps matériel en mouvement est la cause, non pas de vitesse, mais de son accélération (c'est à dire en augmente ou en diminue la vitesse elle-même), le développement mathématique (employant les méthodes du calcul des quantités infiniment petites découvert par Newton) conduit directement à établir les lois du mouvement d'une planète autour du soleil et retrouve déductivement les lois que Képler avait tiré des observations de Tycho Brahé sur les révolutions des planètes. Le principe théorique reçut ainsi une éclatante confirmation. Il est utile de noter que la première partie de l'oeuvre de Newton, qui établit sous forme géométrique les propositions premières du calcul infinitésimal (redécouvert au même moment par Leibnitz, sous une forme plus expressive) est pénible à étudier et ennuyeuse même. Au contraire, la déduction des chapitres suivants, dans lesquels est établie la célèbre loi de la gravitation universelle, est grandiose et brillante même dans la forme.

Les trois ou quatre énonciations simples de Galilée, Newton et Képler rendent pleinement compte de tous les mouvements des corps du système solaire, planètes ou satellites, et ont une valeur définitive dans l'histoire de la science. Ceci n'empêche pas qu'elles dérivent d'un cas pur et abstrait, celui du mouvement central, qui considère deux corps célestes seulement, alors que dans le système solaire ils sont en grand nombre. L'effet véritable est donc beaucoup plus compliqué. Déjà le problème des trois corps apparaît, analytiquement, comme beaucoup plus difficile - et de très loin. Et pourtant, en admettant la célèbre "actio in distans" de Newton, chaque corps attire tout autre corps et en déforme plus ou moins la trajectoire. Quelque chose de semblable au passage de la forme du simple troc $M = M'$ de Marx au cadre général du mouvement économique d'aujourd'hui. Nous comparerons donc les Volumes suivants du capital au gigantesque travail postérieur à Newton, exécuté par les astronomes qui déduisirent les mouvements particuliers des divers corps, et plus particulièrement la classique et fondamentale "Mécanique".

Céleste" de Laplace et les applications fameuses comme la découverte de Neptune par Le Verrier, grâce au calcul des perturbations de l'orbite de Saturne qui lui permit de déduire la position précise de l'hypothétique Neptune, puis d'en vérifier l'existence par l'observation au télescope.

La même théorie discipline donc l'étude de toutes ces déviations de détail effectives par rapport à la loi type, à la pure ellipse de Képler, mais la loi de Newton en sort solidement renforcée et confirmée. Le processus type est absolument valable et pourtant il ne se réalise jamais. Non seulement les cieux ne sont plus immuables et incorruptibles comme pour Aristote et pour Thomas, et sont régis par la mécanique qui est valable pour le mouvement des corps terrestres étudié par Galilée, mais les orbites géométriquement parfaites de Képler ne constituent plus le plan immuable du mouvement des planètes. Chacune d'elle ne reparcourt jamais deux fois la même orbite, le phénomène réel est toujours différent de la théorie, mais ceci ne fait que confirmer la validité et l'efficacité de la loi scientifique.

Après l'introduction ultérieure de considérations sur les processus thermiques, il devint possible de tenter une histoire du système solaire et Laplace avança son hypothèse sur l'origine des planètes à partir du soleil et sur leur future résorption en lui. Naturellement ceci ne touche en rien à la validité de la conquête scientifique contenue dans la classique construction de la loi générale du mouvement.

A seule fin d'éviter des confusions - qui ne sont pas toujours innocentes, nous aborderons un dernier point. Les questions méthodologiques que nous avons rappelées ne sont pas infir- mées, pour ce qui concerne le parallèle que nous avons mené avec le problème cosmogonique, par les dernières acquisitions et doctrines scientifiques qui introduisent dans le bilan, en plus des considérations thermiques, celles de l'énergie atomique; ni même par de plus vastes constructions comme celles de la théorie relativiste (I) qui n'a pas détruit (dans le sens qui nous intéresse ici) la loi classique de la gravitation, mais l'a encadrée dans une conception plus vaste en qualité de "cas limite". Tout ceci, comme la question du déterminisme dans les sciences de la nature et dans la science de l'homme, nous le réservons à des études ultérieures comme celles sur le marxisme et la théorie de la connaissance auxquelles nous faisons allusion dans le numéro précédent.

Note (I): Nous publierons prochainement la traduction d'un article intitulé "Relativité et Déterminisme", paru dans "Il Programma Comunista" à l'occasion de la mort d'Einstein (19 avril 1955), et qui montre quelle confirmation la théorie de la relativité vient apporter à la vision déterministe et dialectique du monde.

Les notes que nous sommes en train de publier servent d'introduction à la lecture du Capital, et mieux encore au travail politique par le maniement de cet instrument révolutionnaire fondamental. Un livre est pour nous comme une machine; ou plus, comme une arme.

Ces notes voudraient servir - puisque tout travail de recherche est pour nous, communistes, collectif et non personnel - à l'illustration du texte par des militants déjà formés.

Par exemple le paragraphe que nous rappelions, sur le caractère fétiche de la marchandise (4^e partie du I^{er} chapitre), contient un matériel de propagande très actuel sur des points que les opportunistes du moment foulent aux pieds trois fois le jour au moins, tout en continuant de se prétendre les élèves de Marx.

En quelques pages ce chapitre fournit un raccourci historique des diverses économies et démontre - en passant sur l'emploi magnifique de la dialectique qui y est fait - que les économies passées ne furent pas toutes mercantiles, et que la première condition qui définit l'économie socialiste, c'est qu'elle ne sera ni mercantile ni monétaire (I). Il s'y trouve prouvé également que tout apologiste du capital en économie et de l'égalité et de la liberté en politique - qui tend à opposer la perfection et la dignité des institutions bourgeoises au caractère "artificiel" des formes féodales - vaut scientifiquement aussi peu que la position de tous les théologiens, qui prétendent que les religions des autres sont artificielles et que la leur seulement est naturelle. "Toute religion qui n'est pas la leur est une invention des hommes, tandis que leur propre religion est une émanation de Dieu". Marx se cite ici lui-même dans sa réponse à Proudhon (Misère de la Philosophie). Pour nous marxistes toutes les religions sont des "inventions" des hommes.

Aujourd'hui, parmi toutes les tendances qui se manifestent sous l'incroyable étiquette de marxisme, de la social-démocratie au soi-disant "communisme", personne ne s'applique à battre en brèche le mercantilisme ou le déisme. Tous se prétendent capables d'aller dans un sens anti-capitaliste sans importuner le fétiche marchandise, la "bête" (c'est Marx qui cite l'Apocalypse de Jean) monnaie, ni le dieu des autels.

Aucun d'eux ne se souvient d'avoir lu ceci:

"Le monde religieux n'est que le reflet du monde réel. Une société où le produit du travail prend généralement la forme de marchandise et où, par conséquent, le rapport le plus général entre les producteurs consiste à comparer les valeurs de leurs produits et, sous cette enveloppe des choses, à comparer les uns aux autres leurs travaux privés à titre de travail humain égal (toutes ces caractéristiques sont intégralement conservées dans le capitalisme d'Etat russe ou dans toute autre nationalisation. N.d.r), une telle société trouve

Note (I): Nous renvoyons le lecteur à notre brochure "Dialogue avec Staline" où ce sujet est longuement traité, en liaison avec la démonstration du caractère capitaliste de la Russie.

"dans le christiannisme avec son culte de l'homme abstrait, et surtout dans ses types bourgeois, protestantisme, déisme, etc., le complément religieux le plus convenable.

"En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature. La vie sociale, dont la production matérielle et les rapports qu'elle implique forment la base, ne sera dégagée du nuage mystique qui en voile l'aspect, que le jour où s'y manifestera l'oeuvre d'hommes librement associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre mouvement social. Mais cela exige dans la société un ensemble de conditions d'existence matérielle qui ne peuvent être elles-mêmes le produit que d'un long et douloureux développement".

Mais aujourd'hui, pour ne pas épouvanter les alliés des mouvements fidéistes, les "marxistes" ne parlent plus de ces problèmes. Et ils font avaler à leurs adhérents que le silence n'est qu'une habile manoeuvre passagère.

Mais ceci ne suffit-il pas à fouler aux pieds, pour les cadres comme pour les masses, les exigences de tout développement théorique, condition parallèle à la manoeuvre concrète et à l'action ? Evidemment; mais alors pourquoi ne pas jeter finalement Marx et ses écrits à la poubelle ?

Ils arrivent tout au plus à rappeler cette citation de Marx par Lénine: la religion est l'opium du peuple; citation incomplète dont les termes ne sont pas éclairés par la rigueur théorique. Voulez-vous un passage de Lénine, pour montrer que ce n'est pas nous qui inventons un Marx et un Lénine à notre manière ? Le voici:

"Matérialistes, nous qualifions avec Engels, les kantistes et les adeptes de Hume d'agnostiques puisqu'ils nient la réalité objective en tant que source de nos sensations. L'agnostique dit: J'ignore s'il existe une réalité objective reflétée par nos sensations et je déclare impossible de le savoir. De là, la négation de la vérité objective et la tolérance petite-bourgeoise, philistine, pusillanime envers les croyances aux loups-garoux, aux lutins, aux saints catholiques et à d'autres choses semblables". (Matérialisme et Empiriocriticisme - Chap. II, par. 4).

L'allusion aux loups-garoux et aux lutins est une pointe polémique contre le soi-disant marxiste Bogdanov qui, tout en embrassant la philosophie à la mode en 1910 de Mach-Avenarius, continuait à se réclamer d'une position anti-fidéiste. Lénine lui conteste cette possibilité et dit entre autres: "Si la vérité (en entendant par là la vérité scientifique) n'est qu'une forme organisatrice de l'expérience humaine, alors le postulat fondamental du cléricalisme est admis, la porte lui reste ouverte, et une place est faite aux "organisations organisatrices" de l'expérience religieuse".

D'où l'on voit que pour le marxiste les termes fidéisme, cléricisme, religion, christiannisme, déisme sont également l'expression d'une thèse ennemie, et que les hétérodoxes eux-mêmes, comme Bogdanov, avaient honte autrefois d'avoir quelque tolérance pour eux.

S E C T I O N II

LA TRANSFORMATION DE L'ARGENT EN CAPITAL

8. De la circulation monétaire à l'apparition de la plus-value.

La formule de la circulation monétaire de la marchandise est donc M-A-M, si l'on considère celui qui apporte une marchandise pour l'échanger contre une autre de valeur d'usage différente mais contenant, en dehors de circonstances secondaires, la même quantité de valeur (d'échange). Pour celui-ci l'argent est seulement le signe de la valeur et le véhicule de l'échange. Mais dans le complexe du système mercantile la monnaie introduit immédiatement de nouveaux rapports et de nouveaux personnages, dont l'intervention rend possible aux autres l'échange des valeurs d'usage. Ils utilisent l'argent pour acheter des marchandises qu'ils revendent à nouveau pour de l'argent. La circulation, de ce second point de vue, est représentée par la formule A-M-A. Il doit exister un mobile qui explique l'intervention de ce second groupe de personnages.

Ce mobile ne peut être la recherche de valeurs d'usage, puisque leur argent redevient finalement argent, sans changement qualitatif. Donc le but et le mobile ne peuvent résider que dans un changement quantitatif. Si l'on s'explique bien l'opportunité du mouvement dans le cas M-A-M à valeur constante, on ne se l'expliquerait plus dans le cas A-M-A si la somme d'argent restait identique après l'achat et la revente. La philanthropie ou toute autre force idéale ne pouvant constituer le moteur des porteurs d'argent, celui-ci est déterminé par le fait qu'en général l'argent est la seconde fois en quantité supérieure à la première. La formule devient ainsi A-M-A', où $A' = A + dA$, c'est à dire qu'à l'argent A initial s'est ajouté un incrément dA (delta A). Une telle augmentation reçoit le nom de plus-value ou sur-value.

Pour le possesseur d'argent le but et la cause du mouvement de l'argent dans les échanges est la production de cette plus-value, qui, additionnée immédiatement à la valeur préexistante, entre dans le cycle pour s'accroître à son tour.

C'est ainsi que l'argent, de simple symbole de la valeur et de simple véhicule de l'échange, devient nécessairement CAPITAL.

Le capital est une valeur dont la caractéristique est de s'accroître continuellement.

Un système mercantile, une fois dépassé le stade du troc en nature, doit aboutir au capitalisme.

Cette définition tirée de la formule A-M-A' semblerait ne concerner que le capital commercial, c'est à dire celui qui est entre les mains des porteurs d'argent qui, par profession, se tiennent sur le marché en offrant des marchandises achetées aux producteurs.

Mais même en ce qui concerne le capital industriel, il y a de l'argent qui se transforme en marchandise et qui revient à la forme argent par la vente de cette dernière - ceci formera l'objet du chapitre suivant.

Marx, au début de cette Section, établit - dans une de ces références historiques fondamentales qui accompagnent le développement du procès capitaliste - que:

"La circulation des marchandises est le point de départ du capital. Il n'apparaît que là où la production marchande et le commerce ont déjà atteint un certain degré de développement. L'histoire moderne du capital date de la création du commerce et du marché des deux mondes au XVI^e siècle.

La forme pure A-A' représente l'usure, dans laquelle il n'y a pas passage par la marchandise. Nous appelons ici usure tout placement d'argent donnant un intérêt.

C'est à A-A que nous pourrions réduire la formule de la thésaurisation, qui soustrait l'argent à la circulation et par là

même lui ôte la possibilité d'engendrer une plus-value. Ce n'est donc pas encore une forme de capital.

9. Recherche de l'origine de la plus-value.

La plus-value, c'est à dire l'augmentation de A qu'a subi la somme A en devenant A' , n'a pu et ne pourra jamais être expliquée dans le domaine de la seule circulation.

Toutes les tentatives faites dans ce sens s'effondrent devant ce fait élémentaire que la circulation se compose d'une série d'échanges entre équivalents.

On peut indiquer de nombreuses exceptions à cette loi, mais elles sont impuissantes à expliquer pourquoi se vérifie, non pas d'une manière exceptionnelle, mais d'une manière régulière, l'augmentation de A à A' .

Si l'on attribue à l'achat la vertu de causer un déséquilibre en faveur du porteur d'argent, on doit attribuer cette même vertu à la vente car, que ce soit dans le simple cycle $A-M-A$, ou dans le complexe de la circulation, chaque intéressé apparaît autant de fois comme vendeur que comme acheteur. Donc les différences supposées se compensent dans une parité générale. Il en serait de même si tous les prix baissaient ou montaient simultanément.

Cette explication qui déclare que celui qui achète pour consommer paie plus cher que celui qui vend après avoir produit, n'explique rien à son tour, car le consommateur tire son argent du fait qu'il a été lui-même producteur. On devrait donc supposer des consommateurs qui tireraient de la valeur d'autre chose que du travail productif, c'est à dire en dehors de l'échange.

Une telle classe recevrait donc l'argent, non pas grâce à la circulation, mais en extorquant, dans le sens matériel du terme, la marchandise ou l'argent appartenant à autrui. Cette explication est inadéquate à l'époque mercantile.

Ouvrons une parenthèse pour montrer que le système des syndicats ou même le monopole des producteurs ne peut expliquer la genèse normale de plus-value dans la sphère de la circulation. Si en régime mercantile ordinaire de libre concurrence un producteur de la marchandise A était libre d'en élever le prix, il aurait ainsi réalisé une plus-value. Mais ceci ne peut jamais se présenter, car il est évident que les acheteurs l'abandonneraient pour se tourner vers les autres vendeurs de la même marchandise, si bien que ce mécanisme, sauf phénomènes secondaires, maintient tous les prix à un niveau minimum correspondant à la valeur d'échange. Or on pourrait supposer que la totalité ou une partie des producteurs de la marchandise A s'entendent pour élever arbitrairement son prix; voilà le jeu de la concurrence éliminé et une plus-value issue purement et simplement de la circulation a été réalisée.

A une telle objection on peut répliquer que si, dans l'analyse, nous voulions substituer au système général et typique de la libre concurrence, un système stable de monopoles - et non un système intermédiaire qui restera toujours à examiner, mais qui sert à l'application et non à la recherche des lois générales - nous serions alors conduits à considérer que tous les groupes de producteurs se sont constitués en monopoles, et se vendent réciproquement les marchandises à des prix sur-évalués mais qui retrouvent un nouvel équilibre par compensation. Nous nous trouverions ainsi ramenés au même point. Les accords de monopolisation auront réalisé, dans un stade intermédiaire, une appropriation de valeurs sur le dos des monopoleurs retardataires, mais ils n'auront pu produire de la plus-value.

En conclusion le problème se réduit en ces termes apparemment contradictoires: dans la circulation les échanges s'effectuent seulement entre équivalents; l'argent circulant comme capital sort de la circulation en ayant subi une augmentation.

Dans la recherche de la solution, on ne doit pas perdre de vue le fait que dans une société économique capitaliste stable et normale les énonciations ci-dessus ont toutes deux une

valeur systématique (c'est à dire qu'elles se réalisent dans la grande majorité des cas), si bien que le fait de citer des cas particuliers ou des périodes d'instabilité ne peut servir à écluder la nécessité de donner une solution tout aussi générale au "système d'équations" que l'on peut écrire ainsi:

Valeur de A = Valeur de M

Valeur de M = Valeur de A'

Valeur de A' supérieure à Valeur de A

Nous verrons pourquoi ces équations ne sont pas incompatibles, comme on pourrait s'y attendre en leur attribuant un sens purent arithmétique - ou, en d'autres termes, pourquoi cette contradiction patente aux règles de la logique formelle du syllogisme (contradiction qu'Aristote découvrit - comme Marx le rappelle - mais qu'il ne sût, ni ne pouvait expliquer avec les données de son temps) se réalise dans la réalité de la vie économique, puisqu'elle engendre le capital.

10. La marchandise "force de travail".

Dans quel stade du processus peut donc naître l'augmentation de valeur ? Elle ne peut naître des vertus propres à l'argent, puisqu'une quantité d'argent reste matériellement inaltérée. Donc l'augmentation résulte de l'échange Argent contre Marchandise. Elle ne peut résulter du second acte M-A', comme elle ne peut résulter du premier A-M, si ce sont des échanges entre équivalents.

La découverte fondamentale de Marx est la suivante: l'augmentation ne peut résulter des deux échanges; elle ne peut donc résulter que de l'usage de la marchandise, en tant qu'il existe sur le marché une marchandise dont l'usage coïncide avec une élévation systématique de sa valeur d'échange.

Si l'usage d'une marchandise produit de la valeur, et si la valeur correspond à l'utilisation du temps de travail, la mystérieuse marchandise en question doit être capable de fournir du travail humain: une telle marchandise est précisément le travail, ou, plus exactement, la force de travail.

Dans certaines conditions historiques, tandis que celui qui achète une marchandise quelconque la revend en général pour une même somme d'argent (valeur), celui qui achète de la force de travail la paye une certaine somme tandis qu'il la revend pour une somme systématiquement supérieure. Ce que revend l'acheteur de force de travail ce sont en réalité des marchandises matérielles, auxquelles il a fait subir des transformations en leur appliquant la force de travail qu'il a acquise. Cela se produit lorsque le travailleur, ou possesseur de la force de travail, ne peut prendre contact avec la marchandise à transformer (matière première), par suite des conditions juridiques et sociales, soit parce qu'il ne peut anticiper la valeur de la matière première elle-même, n'étant pas possesseur d'argent, soit parce que l'application du travail nécessite des moyens techniques (instruments de travail, concentration d'un grand nombre de travailleurs) qui sont le monopole d'autrui (des possesseurs d'argent ou capital).

Il y a une autre condition: c'est que le travailleur soit libre, car il doit rester possesseur de sa propre force de travail pour pouvoir la revendre durant une période de temps donnée. Dans le cas où il pourrait ou il devrait la céder toute entière en une seule fois, il deviendrait lui-même une marchandise (esclavagisme).

Donc dans certaines conditions historiques - qui n'ont pas toujours existé, et qui ne peuvent prétendre devoir toujours exister dans l'avenir - conditions que nous définissons comme propres à l'époque capitaliste, la production de plus-value et son accumulation en capital se réalisent au moyen de l'achat-vente de la force de travail, c'est à dire au moyen de l'organisation du salariat de la part de ceux qui possèdent l'argent et les instruments techniques du travail.

La plus-value et le capital, en tant que phénomènes économiques, apparaissent plus tard que l'échange et la valeur d'échange, et même plus tard que la monnaie.

Tout d'abord (en reparaissant rapidement les principales phases historiques de l'économie) chaoun consomme lui-même ce qu'il a produit; les produits ne sont pas encore marchandises et n'ont pas d'autre valeur que celle d'usage. Ensuite, mais seulement pour une faible partie des produits, apparaît le troc, c'est à dire un embryon de division du travail productif. Avec l'augmentation du volume des échanges apparaît la marchandise équivalent général, et enfin la monnaie. Nous sommes en plein dans le ~~do~~ maine de la valeur d'échange et du commerce, mais ceci ne signifie pas que nous sommes déjà en présence du capitalisme et d'une production de plus-value.

Il semblerait que le gain réalisé par ceux qui font le commerce d'objets produits par autrui - gain qui apparaît avec l'échange et peut-être même avant la monnaie - fut déjà une plus-value réalisée par des non-producteurs. Ceci est erroné, car le transport des marchandises du lieu de production au lieu de consommation est un acte productif, en tant qu'il exige du temps de travail humain. Le petit commerçant qui l'exécute par ses propres moyens a une figure sociale parallèle à celle de l'artisan qui vend son produit plus cher que la matière première, y ayant ajouté du travail et donc de la valeur (d'échange), mais sans que l'on puisse parler de plus-value. Même si le commerçant fait les choses en grand, grâce à l'oeuvre d'esclaves, il n'y a pas de plus-value mais simple appropriation de force de travail humaine (au même titre que pour celle des animaux domestiques). Lorsque le commerçant emploiera des salariés dans le travail commercial, il réalisera alors de la plus-value, non pas dans la sphère de la circulation, mais bien dans celle d'une entreprise organisée sur le mode capitaliste. Il ne faut pas confondre avec la plus-value - fait normal et général, phénomène auquel on peut toujours accoler un signe positif - les bénéfices résultant de l'escroquerie ou de la spéculation, qui sont des phénomènes à double signe, les bénéfices étant compensés par une masse égale de pertes dans la sphère de la circulation.

Nous pourrons parler de plus-value, répétons-le, lorsque se trouveront face à face sur le marché le travailleur libre et le capitaliste possesseur des moyens de production.

II. Achat de la force de travail.

Comment est établi le montant du paiement de la marchandise force de travail (salaire) ? Comme pour toute marchandise celui qui la recherche la paie le moins possible, c'est à dire qu'il s'adresse ailleurs si on la lui offre à de meilleures conditions; si bien que le prix tend à atteindre un minimum, déterminé par le temps de travail nécessaire à produire cette marchandise.

La force de travail est une marchandise dans ce sens également, car pour la produire le travailleur doit pourvoir aux dépenses de son propre organisme. C'est à dire qu'il doit se procurer:

1°/ Des moyens propres à assurer sa subsistance personnelle, comme les aliments et un minimum de satisfaction des autres besoins.

2°/ Des moyens de subsistance pour sa famille, sans lesquels la classe des travailleurs disparaîtrait.

3°/ Une éducation professionnelle, qui demande du temps et des frais.

Ce minimum est réductible à une somme de marchandises qui, achetées aux producteurs, c'est à dire aux possesseurs, doivent être payées à un prix déterminé par le temps de travail nécessaire à les produire (selon notre hypothèse fondamentale). Ce prix sera réclamé par le travailleur pour aliéner sa force de travail (dans des conditions moyennes, c'est à dire en faisant abstraction de phénomènes exceptionnels).

Lorsque cet achat-vente de la force de travail s'est effectué, le capitaliste qui en est devenu maître l'emploie. (Nous ne nous occuperons pas ici de cet autre avantage qui revient au capitaliste: la possibilité d'employer la force de travail avant de l'avoir effectivement payée, grâce à l'usage de payer les salaires à la fin de la période de travail).

On emploie de la force de travail, achetée à son juste prix, en l'appliquant à des matières premières, également achetées à leur juste prix.

Pour comprendre comment le juste prix de vente des marchandises laisse entre les mains du capitaliste une somme supérieure à celle des différents justes prix qu'il a effectivement déboursée (naissance de la plus-value), il nous faut passer du domaine de la circulation - où tout se fait au nom de la pure équivalence et de la pleine liberté - à celui de la production, où l'on découvre au contraire les bases de non-équivalence ou plus-value et de la division en classes.

S E C T I O N . I I I

LA PLUS-VALUE

I2. Caractéristiques du travail dans l'époque capitaliste.

Tout procès de travail, indépendamment du type d'organisation sociale, compte trois éléments: l'activité personnelle de l'homme ou force de travail; l'objet du travail ou matière première (trouvée dans la nature mais toujours avec l'adjonction d'un travail précédent); le moyen de travail ou instruments de production. Tant que nous sommes en présence de travailleurs autonomes (artisans), ils possèdent leur propre force de travail, la matière première et les instruments de travail. En conséquence le résultat du procès de travail, ou produit, leur appartient.

Dans le système capitaliste le travailleur possède seulement sa force de travail; mais il la vend, si bien que le capitaliste en devient propriétaire. Celui-ci possède également les matières premières et les instruments de travail: c'est donc de plein droit que les produits lui appartiennent.

La transformation de l'argent en capital, la formation de la plus-value, vont donc de pair avec la séparation du travailleur de ses instruments de production et du produit de son travail.

I3. La naissance de la plus-value.

Considérons donc le procès productif du point de vue du capitaliste. Il va sur le marché, et y achète - à leur juste

prix et valeur - la matière première, les instruments de travail et la force de travail.

Il applique la force de travail de ses ouvriers à la matière première au moyen des instruments de travail, et il en retire une certaine somme de produits. Il retourne sur le marché et les y vend.

Examinons maintenant ce mouvement de valeur du point de vue quantitatif.

Appelons F la valeur de la force de travail (salaires payés), I la partie des instruments de travail qui a été usée dans le groupe d'opérations que nous considérons et M la valeur des matières premières employées; enfin appelons P la valeur des produits obtenus.

Il est clair que P contient intégralement I et M , c'est à dire les instruments de production (ou plus exactement leur usure) et les matières premières achetées sur le marché. Selon notre hypothèse fondamentale ces valeurs dépendent du temps de travail nécessaire à produire ces instruments et ces matières premières.

Quant à la valeur de la force de travail F elle est, comme nous l'avons vu, en relation avec le temps de travail nécessaire pour produire les moyens de subsistance des travailleurs.

Cependant toute marchandise, comme les matières premières ou les instruments de production, possède une valeur d'échange dans la mesure où elle possède à son tour une valeur d'usage, mais de telle façon que les deux valeurs ne soient pas comparables, ni échangeables l'une avec l'autre (par exemple: je peux réduire la valeur d'un kilo de sucre à 3 heures de travail, mais je ne peux référer sa valeur d'usage (aliment) à un temps de travail, mais seulement aux qualités chimiques, organiques, etc., du sucre). Pour la marchandise spéciale qui a nom force de travail, si la valeur d'échange ou prix du marché dérive

comme toujours d'un temps de travail (nécessaire pour produire les moyens de subsistance, comme il a été dit plus haut), la valeur d'usage se mesure également en temps de travail, car l'usage de cette marchandise est précisément le travail: usage de la part du capitaliste acquéreur; travail de la part du salarié vendeur.

La valeur de P (produit) devant résulter du temps de travail nécessaire pour réunir les différents produits considérés, il est clair que nous aurons: temps de travail pour P = temps de travail pour M + temps de travail pour I + temps de travail effectivement fourni par les salariés.

Une égalité entre les temps de travail se traduit en une égalité entre les valeurs d'échange correspondantes, mais pour la marchandise force de travail nous devons considérer non plus sa valeur d'échange (salaire), mais sa valeur d'usage (I), en réduisant celle-ci à un temps de travail. Si, pour fixer les idées, chaque heure de travail correspond à la valeur de 3 fr., et si l'ouvrier a travaillé 10 heures, le temps de travail des matières premières, puisqu'elles valent M fr., sera $\frac{M}{3}$; celui des instruments de production sera $\frac{I}{3}$; celui du produit $\frac{P}{3}$. La relation entre les temps de travail écrite plus haut devient:

$$\frac{P}{3} = \frac{M}{3} + \frac{I}{3} + 10$$

(le tout exprimé en heures)

Note (I): "Pour pouvoir tirer une valeur échangeable de la valeur usuelle d'une marchandise, il faudrait que l'homme aux écus eût l'heureuse chance de découvrir au milieu de la circulation, sur le marché même, une marchandise dont la valeur usuelle possédât la vertu particulière d'être source de valeur échangeable, de sorte que la consommer, serait réaliser du travail, et par conséquent, créer de la valeur.

Et notre homme trouve effectivement sur le marché une marchandise douée de cette vertu spécifique; elle s'appelle puissance de travail ou force de travail".

(Le Capital, Editions Sociales., Tome I, Deuxième Section, P. 130).

En revenant aux valeurs il vient: $P + I + (10)3$ (exprimé en francs). C'est ce que le capitaliste retire de la vente du produit. Il a dépensé intégralement M et I , car ce sont des valeurs d'échange, c'est à dire des prix de marché.

Mais la somme de $10x3$ ne représente pas la valeur d'échange, mais bien la valeur d'usage de la force de travail.

Que coûte au capitaliste la consommation de la force de travail pendant 10 heures ? Nous avons symbolisé ce coût par F , qui est sa valeur d'échange ou son prix (salaire). Or, cette valeur - qui dépend des moyens de subsistance et du temps de travail absorbé par leur production - est indépendante du temps de travail de 10 heures, qui découle de la consommation et non de la production de la force de travail. Si une autre équipe de travailleurs était employée à procurer des aliments, des vêtements, etc., aux ouvriers du capitaliste qui travaillent 10 heures, il est clair qu'un temps de travail inférieur, pour chacun et pour chaque journée, y suffirait: mettons 6 heures. En mettant de côté la nouvelle plus-value qui retomberait sur le dos de ces travailleurs s'ils étaient à leur tour salariés, ou bien en supposant que ces travailleurs sont autonomes, le prix F sera déterminé par ces 6 heures multipliées par 3 francs.

Que le temps de 6 heures (salaire), soit inférieur aux 10 heures de travail réellement effectuées n'est pas une hypothèse gratuite; outre que l'on pourrait démontrer ce fait par de longs calculs spéciaux, l'existence même du capitalisme et de ses profits suffit à en attester la réalité. Et il s'agit seulement pour nous de retrouver les caractéristiques du capitalisme en partant de notre hypothèse sur le travail. Donc la dépense F pour la force de travail est 6×3 . Il en résulte une dépense totale de:

$$M + I + (6 \times 3)$$

La somme retirée de la vente était:

$$P = M + I (10 \times 3) = (M + I + (6 \times 3)) + (4 \times 3)$$

Le capitaliste retire donc un bénéfice de $4 \times 3 = 12$ Fr. qui représentent la plus-value dans l'opération productive.

14. Récapitulation de la démonstration.

Le but que nous nous sommes proposé depuis le début est de représenter les phénomènes de l'économie actuelle par des lois quantitatives.

L'expérience nous fournit les données de fait suivantes:

- a. Nous sommes en présence d'une économie mercantile, c'est à dire que les produits du travail deviennent des marchandises susceptibles d'être échangées, et l'échange se fait au moyen de l'équivalent général de la monnaie.
- b. Celui qui est possesseur d'argent peut s'en servir pour accaparer les instruments de production et tirer de la production au moyen de salariés un bénéfice ou plus-value (ce qui revient à dire que nous avons une économie mercantile et capitaliste).

En acceptant cette donnée que la mesure de la valeur d'échange est exprimée par la quantité de monnaie que l'on échange contre une marchandise, c'est à dire par son prix (en nous plaçant dans des conditions moyennes, normales et générales), nous avons énoncé l'hypothèse qu'une telle valeur doit être proportionnelle au temps de travail nécessaire à reproduire cette marchandise, toujours dans des conditions moyennes, normales et générales.

Après avoir examiné analytiquement les phénomènes de l'échange - du troc à l'introduction de la marchandise équivalent et de la monnaie - et après avoir éliminé toutes les objections relatives à des échanges spéciaux ou à des circonstances exceptionnelles et tous les écarts qui se manifestent, en plus ou en moins, autour de la moyenne, nous avons démontré que dans le domaine de la circulation il ne se produit rien d'autre que des échanges entre équivalents.

Le fait que le possesseur d'argent devient possesseur de capital et réalise un bénéfice qui a pour origine et pour aboutissement des échanges sur le marché, s'explique par le

fait qu'il a pu procéder à l'achat d'une marchandise spéciale, la force de travail, qui, alors qu'elle exige un temps de travail donné pour sa production, offre un temps de travail supérieur par sa consommation.

Cette marchandise est payée en fait, conformément à notre hypothèse, à un prix (salaire) proportionnel au temps de travail exigé pour sa production (moyens de subsistances). Elle transmet pourtant au produit un temps de travail supérieur et donc une valeur d'échange plus grande, d'où la plus-value.

La signification de tout ceci dans le domaine social est la suivante: tant que le travailleur (artisan) réussit à ne pas se séparer de ses instruments de production et du produit de son travail, et à vendre celui-ci à son seul bénéfice, il récupère dans la valeur d'échange de son produit l'intégrité de son temps de travail.

Mais lorsqu'apparaît le capitalisme, par suite, d'une part de l'accumulation-d'argent (dont nous ne discutons pas, pour le moment, l'origine: esclavagisme, féodalisme terrien, etc.) et d'autre part de la découverte de moyens techniques qui abaissent le temps de travail nécessaire à produire un objet donné (grâce à l'usage des machines et à la concentration de nombreux ouvriers), le prix du produit de l'artisan baisse; en fait sa valeur d'échange se met au niveau du temps de travail nécessaire, qui est maintenant inférieur. Peu importe, sur le marché, que l'artisan ait employé un temps de travail supérieur, par suite de l'usage de moyens techniques dépassés.

Supposons que les prix baissent dans une proportion telle qu'ils ne puissent plus compenser les besoins primordiaux de l'artisan: par exemple celui-ci doit céder au prix de trois heures de travail le produit d'un travail de 12 heures, tandis que ses moyens de subsistance représentent 6 heures. Pour continuer à vivre il ne restera à l'artisan que la solution de vendre sa force de travail, pour sa valeur d'échange de 6 heures, en travaillant 12 heures pour le capitaliste, qui, en quadruplant le rendement de son travail, sera en mesure de payer 6 heures la

force de travail qui sur le marché ne réussissait précédemment qu'à s'échanger contre 3 heures.

Nous avons donc expliqué de manière satisfaisante le phénomène fondamental de l'économie capitaliste, en rapport avec les économies qui l'ont précédée, en formulant une conséquence importante de la théorie de la valeur (énoncée pour la première fois par Ricardo): la doctrine de la plus-value (découverte centrale de Marx) déjà contenue dans ces thèses: sur le marché s'effectuent des échanges entre équivalents; tout le profit du capital naît de l'achat et de l'emploi de la force de travail (I). Il nous reste à formuler les lois quantitatives de cette doctrine.

Note (I): Dans l'oeuvre de Marx, toute cette première exposition de la formation de la plus-value est étayée et animée par une description du rapport qui s'établit entre patron et ouvriers, au travers d'une polémique contre l'économie bourgeoise officielle et les concepts éthiques et juridiques vides de sens qui sont à la base des institutions actuelles, ou plutôt de leur apologie. Marx souligne pas à pas ceux de ses constatations et de ses postulats qui sont présentés d'une manière pacifique par les économistes vulgaires et les détours et les truquages qu'ils employent pour éviter ses conclusions rigoureuses et scientifiques, par souci de préserver les intérêts de la classe capitaliste dont ils se sont fait les valets.

Dans ses références historiques Marx souligne avec une efficacité incomparable les thèses suivantes, que nous retrouveront plus loin et qui sont essentielles dans la théorie marxiste: l'extorsion de plus-value n'a pas existé à toutes les époques sociales, car elle n'apparaît pas dans les communautés primitives ou dans la production autonome, individuelle et familiale du petit artisan et du petit paysan propriétaire et libre - c'est à dire non soumis aux dîmes et aux corvées. Elle se manifeste pourtant dans diverses formes: esclavage, servitude féodale, salariat. Ces points fondamentaux sont destinés à préparer le terrain à la démonstration suivante: le fait du surtravail et de la plus-value, et donc de l'exploitation, n'étant pas inséparable de tout type d'économie - comme le prétend le théoricien bourgeois - pourra disparaître dans l'économie future.

Dans une brillante critique de type éthico-juridique l'auteur finit dialectiquement de prendre au sérieux les normes morales de la philosophie bourgeoise et celles du droit actuel, en les réduisant à l'absurde et au ridicule. Il y démontre en effet la parfaite équité légale, éthique et chrétienne de tout

ce qui se produit sur le marché, avec ces échanges où chacun vend au juste prix ce qui lui appartient de droit, et il dévoile enfin l'"escroquerie" que dissimulait le secret du procès productif. Afin de préparer les matériaux nécessaires à un jugement sur les superstructures philosophiques, religieuses, morales et politiques du monde capitaliste il est souligné que deux conditions doivent être remplies pour que le "jeu" de l'accumulation de plus-value soit possible chaque fois que le capitaliste est mis en contact avec le travailleur, et pour que ce phénomène se développe sur une échelle toujours plus vaste au cours du processus historique. Ces deux conditions résident dans la liberté du travailleur, à deux points de vue. Il doit être libre d'aliéner sa propre force de travail, et pour ce faire le nouveau droit (pour lequel tous les citoyens sont égaux devant la loi) doit avoir brisé la servitude féodale qui liait les hommes à la terre, et l'organisation corporative qui les liait au métier et à la boutique; en second lieu il doit être libre de toute possession, pour son propre compte, d'instruments de travail et de petits approvisionnements de matières premières comme lorsqu'il était artisan ou paysan, et ceci se réalise au travers de l'expropriation primitive des petits producteurs d'où est né - "suant le sang et la boue par tous ses pores" - le capitalisme.

Il est démontré en même temps qu'un tel processus - pour infâme qu'il soit - était nécessaire pour conduire à des formes de production capables de réaliser un rendement plus élevé, imposé par les moyens techniques modernes. Mais l'acquisition de ces éléments descriptifs et critiques du mode de production actuel et de la voie qu'il a empruntée pour se réaliser, sert de base à cette thèse: ses caractères actifs, comme l'application des découvertes scientifiques et du machinisme, et le principe du travail associé et coordonné d'un nombre toujours plus grand de producteurs, ne sont pas inséparables de l'extorsion de plus-value et du monopole des moyens de production et d'échange de la part de la classe capitaliste.

L'étude de l'oeuvre de Marx et son utilisation comme moyen de propagande et de lutte de classes et de parti peut se faire après que l'on ait acquis la ligne centrale de la recherche et de la déduction dont nous avons essayé de poser le schéma (aride peut-être, mais clair) et en suivant ensuite le développement de la "narration" de Marx, en s'arrêtant plus particulièrement aux passages qui semblent au premier abord n'être que des digressions, mais qui sont en fait des synthèses et des anticipations des positions programmatiques et politiques des communistes.

Ceci pour démentir ceux qui prétendent bêtement que le véritable "esprit" du marxisme réside dans une froide description des phénomènes économiques du monde social actuel, se gardant bien de risquer des prévisions et de manifester sa ferme résolution de le renverser.

PUBLICATIONS DE LA GAUCHE

Nous attirons l'attention des sympathisants et des lecteurs éventuels sur la parution prochaine de l'opuscule, traduit de l'italien, "Dialogue avec les morts". Ce travail ne doit pas être détaché de celui qui paraît dans le journal italien, à propos de la révolution russe, et de plus il est le prolongement du "Dialogue avec Staline".

Il y a continuité du reniement des positions prolétariennes et consolidation de l'idéologie bourgeoise du XIX^e au XX^e Congrès, de même il y a continuité de réaffirmation, par la Gauche, de la théorie marxiste. Dans ces deux "Dialogues" et dans les autres travaux, la Gauche a prouvé que l'appel à Marx et Lénine, de la part des Staline, Krouchtchev et compagnie du XX^e Congrès, pour justifier la nature soi-disant socialiste de la Russie, était faux et traître. Elle ajoute en outre que ce "dialogue" cessera lorsqu'il avoueront qu'ils ne poursuivent plus le but du communisme; ce qui sera peut être dit dans un prochain Congrès.

L'autre "dialogue" est celui des révolutionnaires, celui de la Gauche qui défend l'intégrale théorie marxiste. Depuis 1926, elle affirme que la Russie construit le capitalisme, après avoir souligné auparavant toutes les erreurs de tactique de la III^e Internationale qui conduisirent à un reniement total, pratique et théorique. Maintenant même les bourgeois découvrent que nous avons raison: la Russie est capitaliste, et ils en tirent argument pour montrer l'impossibilité du socialisme (dada habituel !). Mais la vérification de la prévision prouve l'entière validité de la ligne théorique de la Gauche et la réalité des contestations faites à l'Internationale.

Nous nous réjouissons que les "traîtres confessent" leur désir de capitalisme; cela unifie la lutte des travailleurs contre ce système. Le prolétariat retrouvera ainsi tout son patrimoine historique qui ne sera plus souillé par les pseudo-justifications des renégats de la grande révolution socialiste d'octobre. Depuis l'époque de celle-ci, la preuve matérielle de la réalité du marxisme est faite. Il n'y a que cette théorie pour expliquer l'univers social. La Gauche ne jugeant pas les époques de bouleversement sur leur conscience de soi, a montré que, devant la défaite à l'échelle mondiale du prolétariat et devant la phase de recul qui se présentait, il fallait tendre à la reconstitution du parti de classe, et on le fait déjà en disant que la Russie est un pays capitaliste.

La preuve de l'invariance de la théorie est ainsi doublement faite: par la victoire et par la défaite; actuellement toute vérification de celle-ci est une victoire pour les générations à venir, celles qui feront la révolution. C'est pourquoi le "Dialogue avec les morts" a tant d'importance et de valeur, car il est pour nous une victoire.